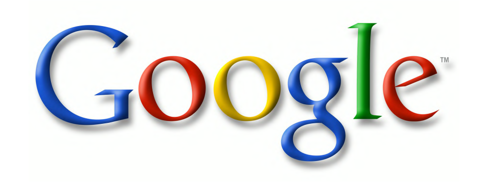


Hommage respectueux de l'auteur
V. Mohler
66 [illegible]

V. MOHLER

HELIAND

POEMA SAXONICUM SECULI NONI

OU

POÈME DE LA VIE DE JÉSUS

COMPOSÉ PAR ORDRE

DE L'EMPEREUR LOUIS LE DÉBONNAIRE

SOUS LES AUSPICES

DE SAINT LUITGER, ÉVÊQUE DE MUNSTER, EN L'ANNÉE 814

Étude critique et traduction littérale, vers par vers,
d'après le manuscrit saxon découvert en 1794 à la Bibliothèque de la Cathédrale de Bamberg

Par le Chanoine GÉRARD GLEY, de Gérardmer



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

1898

6

V. MOHLER

HELIAND

POEMA SAXONICUM SECULI NONI

OU

POÈME DE LA VIE DE JÉSUS

COMPOSÉ PAR ORDRE

DE L'EMPEREUR LOUIS LE DÉBONNAIRE

SOUS LES AUSPICES

DE SAINT LUITGER, ÉVÊQUE DE MUNSTER, EN L'ANNÉE 814

Etude critique et traduction littérale, vers par vers, d'après le manuscrit saxon découvert en 1794 à la Bibliothèque de la Cathédrale de Bamberg

Par le Chanoine GÉRARD GLEY, de Gérardmer



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

1898

HELIAND

POEMA SAXONICUM SECULI NONI

ERRATA

Page	14, ligne	5 :	au lieu de	*livraient*, lire *livrait*.
—	26, vers	59 :	—	*siégeaint*, lire *siégeaient*.
—	27, —	89 :	—	*econsacré*, lire *consacré*.
—	40, —	599 :	—	*nous-même*, lire *nous-mêmes*.
—	43, —	718 :	—	*ils*, lire *il*.
—	43, —	734 :	—	*entendit*, lire *n'entendit*.
—	68, —	1748 :	—	*bous*, lire *bons*.
—	74, —	2010 :	—	*quant*, lire *quand*.
—	79, —	2177 :	—	*Nain*, lire *Naim*.
—	91, —	2672 :	—	*aux*, lire *au*.
—	95, —	2828 :	—	*villages*, lire *village*.
—	112, —	2511 :	—	*ile xpliquait*, lire *il expliquait*.
—	119, —	3804 :	—	*choses*, lire *chose*.
—	126, —	4072 :	—	*sanglottait*, lire *sanglotait*.
—	158, —	3556 :	—	*liés*, lire *lié*.
—	164, —	3608 :	—	*quelqu'amers*, lir. *quelque amers*.

Fac-simile du manuscrit de Bamberg. (page 1.)

découvert en 1794, par le Chanoine Gley, de Gérardmer.

Manega uuaron the sia iro mod gespon that sia bigunnun
uuord godes reckean that girumi that thie rickeo crist undar
mancunnea maritha gifrumida mid uuordun endi mid uuercun. That
uuolda tho uuisara filo liudo barno lobon lera cristes helag uuord godes
endi mid iro handon scriban berehtlico an buok huo sia scoldin is gibodscip
frummian firiho barn. Than uuarun thoh sia fiori te thiu, under
thera menigo thia habdon maht godes helpa fan himila helagna gest
craft fan cristae. sia uuurdun gicorana te thio that sia than
euangelium enan scoldun an buok scriban endi so manag gibod
godes helag himilisc uuord. sia ne muosta helitho than mer firiho
barno frummian neuuan that sia fiori te thio thuru craft godas
gecorana uuurdun

(vers 1 à 17).

format 22 x 30

HELIAND

POEMA SAXONICUM SECULI NONI

INTRODUCTION

Heliand.

I

Par suite de quelles circonstances le poème de Heliand, écrit en 813 ou 814, en langue franque, en altniedersächsisch, au couvent de Mimigarda, ne fut-il connu du monde lettré qu'en 1830, plus de mille ans plus tard? Comment se fait-il qu'aujourd'hui seulement, sous le règne de l'Empereur Guillaume, on répande cet évangile à profusion dans le peuple? Le moment de convertir les Saxons, pour qui Charlemagne, ou son fils Louis le Débonnaire, le fit composer, est-il seulement venu? Comment ce poème, inconnu pendant des siècles est-il cité aujourd'hui comme le plus parfait, le plus pur des chefs-d'œuvre? Quel fut son auteur? Quelle est la portée et l'importance philologique de cette œuvre, autour de laquelle s'est formé, depuis Grimm, tout un cycle de productions nouvelles?

C'est une édition à 20 pfennigs de la Bibliothèque Réclam, parue en 1895 qui fut pour nous le point de départ de cette étude; le premier point de repère fut l'édition en deux volumes in-4° publiée par Schmeller à Munich en 1830, et le point terminus actuel nous est fixé provisoirement par l'ouvrage du chanoine Gley, de Gérardmer, publié à Paris, à Londres et à Bamberg, en 1814, sous le titre : « La langue et la littérature des anciens Francs. »

Le premier de ces deux ouvrages a été acquis par la Bibliothèque nationale en 1830, et y figure sous la rubrique Yh 565 et 566; le second a été offert à M. Daunou, membre de l'Institut, par l'auteur, en 1814, et repose assez loin du premier, sous la rubrique Z, 49,768.

Les préfaces de ces deux livres sont d'accord sur un point : la découverte du manuscrit de Heliand déposé dans la Bibliothèque du chapitre de Bam-

berg, par un français, un gallo-franc, comme dit Schmeller, émigré en 1791 ; mais l'éditeur de Munich feint d'ignorer l'importance des travaux du chanoine Gley, et s'attribue seul le mérite de l'édition de 1830.

Afin de rendre à chacun la justice qu'il convient, il suffira de citer quelques extraits des deux préfaces.

Après avoir parlé d'un manuscrit du même livre conservé à la Bibliothèque Bodléienne, Schmeller ajoute : « Poema istud non solum in Anglia, sed etiam in Germania et quidem Wiceburgi extare, teste G. Eccardo (mon. vet. Lipsiae 1720) jam pridem inter antiquitatum curiosos rumor fuerat. Nec tamen de tali codice Wiceburgensi certioris quid, quam de simili quodam libro antiquo lingua saxonica conscripto, cujus præfationem M. Flacius Illirycus, jam anno 1562 in secunda editione Catalogi testium veritatis fol. 93 protulerat, constabat, donec Gerardus Gleyus, Gallofrancus natione, anno 1794 in Bibliotheca ecclesiæ cathedralis Bambergensis in codicem incidit, quem pro mira sua antiquitatum germanicarum scientia e vestigio ejusdem cum illo Cottoniano argumenti esse cognovit. Is vir doctissimus, ut recens hic, qui facilius adiri poterat, thesaurus quam primum publici juris fieret, inter alios in Germania nostra antiquitatis peritos, Guil. Fr. H. Rheinwaldum sibi socium assumpsit, praevio modo in variis Germaniæ ephemeridibus, ut et in libello ae priscorum Francorum lingua et litteratura gallice conscripto, complura illius pœmatis specimina evulgans.

Interea anno 1804, codex ille Bambergensis Monachium translatus est, ubi in Bibliothecæ centralis cimeliis repositus asservatur, quæ quidem Bibliotheca anno 1812 etiam celeb. Rheinwaldi scripta ad hujus monumenti editionem spectantia post ejus obitionem acquisivit. *Quo autem Gerardi Gleyi interim in patriam regressi schedæ huc pertinentes devenerint equidem compertum non habeo.* »

Voici maintenant ce que nous lisons dans la préface du chanoine Gley.

« Au mois d'août 1794, je travaillais à la Bibliothèque de Bamberg ; je m'étais d'abord attaché à un ancien manuscrit de la loi salique, mais un autre manuscrit qui me parut être du VIIIe ou du IXe siècle, attira toute mon attention. Le bibliothécaire me dit : c'est une ancienne bible allemande que personne ne comprend. Le duc de Vürtemberg en a offert une somme considérable, mais nous n'avons pas voulu la lui vendre. Je vis qu'il contenait l'histoire de notre Sauveur tirée des quatre évangiles, écrite dans l'ancienne langue des Francs. Je comparai les passages que Hickès a publiés d'après le manuscrit Cottonien avec ceux qui correspondaient avec le manuscrit de Bamberg ; je les trouvai parfaitement semblables, à quelques variantes près ; la forme même des caractères était la même : ce sont les caractères latins ou italiques dont nous nous servons encore aujourd'hui, avec ces différences que j'ai expliquées en parlant de l'alphabet des Francs.

Le dialecte est à peu près le même que celui du serment de 842.

Je commençai à le traduire ; Rheinwald, ce Nestor de la littérature septentrionale *copia et traduisit* mon manuscrit *pendant que j'en faisais une version en français.*

HELIAND

POEMA SAXONICUM SECULI NONI

ERRATA

Page	14, ligne	5 :	au lieu de	*livraient*, lire *livrait*.
—	26, vers	59 :	—	*siégeaint*, lire *siégeaient*.
—	27, —	89 :	—	*econsacré*, lire *consacré*.
—	40, —	599 :	—	*nous-même*, lire *nous-mêmes*.
—	43, —	718 :	—	*ils*, lire *il*.
—	43, —	734 :	—	*entendit*, lire *n'entendit*.
—	68, —	1748 :	—	*bous*, lire *bons*.
—	74, —	2010 :	—	*quant*, lire *quand*.
—	79, —	2177 :	—	*Nain*, lire *Naim*.
—	91, —	2672 :	—	*aux*, lire *au*.
—	95, —	2828 :	—	*villages*, lire *village*.
—	112, —	2511 :	—	*ile xpliquait*, lire *il expliquait*.
—	119, —	3804 :	—	*choses*, lire *chose*.
—	126, —	4072 :	—	*sanglottait*, lire *sanglotait*.
—	158, —	3556 :	—	*liés*, lire *lié*.
—	164, —	3608 :	—	*quelqu'amers*, lir. *quelque amers*.

Fac-simile du manuscrit de Bamberg. (page 1.)

découvert en 1794, par le Chanoine Gley, de Gérardmer.

Manega uuaron · the sia iro mod gespon · that sia bigunnun ·
uuord godes reckean · that girumi · that thie rickeo crist · undar
mancunnea · maritha gifrumida · mid uuordun endi mid uuercun · That
uuolda tho uuisara filo · liudo barno lobon · lera cristes · helag uuord godes ·
endi mid iro handon scriban · berehtlico an buok · huo sia scoldin is gibodscip
frummian firiho barn · Than uuarun thoh sia fiori te thiu . under
thera menigo · thia habdon maht godes · helpa fan himila · helagna gest ·
craft fan criste · sia uuurdun gicorana te thio · that sia than
euangelium · enan scoldun · an buok scriban endi so manag gibod
godes · helag himilisc uuord · sia ne muosta helitho than mer · firiho
barno frummian · neuuan that sia fiori te thio · thuru craft godas ·
gecorana uuurdun ·

(vers 1 à 17).

format 22 x 30

« Langue et littérature des anciens Francs. » Ces extraits, l'oraison dominicale entre autres, sont accompagnés d'une traduction juxtalinéaire, d'un mot à mot rigoureux, avec la construction allemande. Le dictionnaire des Littératures de Vapereau lui attribue en outre un deuxième ouvrage publié à Tours, en 1819, sous le titre de : « Vie de Notre Sauveur, précédée d'une Harmonie des Evangiles. » C'est là sans doute la version française qu'il avait faite à Bamberg; elle n'existe pas à la Bibliothèque nationale, et nous n'avons encore pu savoir si elle a véritablement vu le jour.

Cet ouvrage n'existe plus qu'à la Bibliothèque municipale de Tours. Il nous a été donné de le consulter grâce à la bienveillance de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui a bien voulu le faire déposer un moment à la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris. Nous espérions avoir retrouvé la version française faite à Bamberg par Gley, et notre déception a été profonde en ne trouvant qu'un livre classique écrit à l'usage des élèves du Collège de Tours, où Gley était chapelain. Toutes nos recherches pour découvrir les manuscrits laissés par Gley, qui mourut en 1831, curé des Invalides ont été infructueuses jusqu'à ce jour.

Leipzig, 1830. Edition de Schmeller, sans traduction.

Lorsque Grimm publia sa grammaire historique, en 1822, l'édition de Schmeller n'avait donc pas encore paru, et Grimm ne connaissait que les courts fragments publiés par Gley et Rheinvald.

Münster, 1855. Edition de Kœne, avec traduction et glossaire.
Cassel (avant 1855). Traduction de Grein.
Cassel (avant 1855). Traduction de Kanengiesser.
Halle, 1882. Texte saxon de Behagel.
Paderbonn, 1882. Traduction de Heine.
Halle, 1878. Texte saxon et Alte Genesis de Sievens.
Berlin, 1882. Traduction de Simrock.
Leipzig, 1895. Traduction de P. Herrmann.

En parcourant ces différentes traductions et en les comparant avec le texte saxon, nous nous sommes demandé s'il était possible aux traducteurs allemands de rendre rigoureusement le sens qu'attachaient aux mots de leur langue des peuples dont l'état social nous est très imparfaitement connu, et si, guidés plutôt par l'analogie et la nécessité d'être compris, que par une étymologie rigoureuse, ils n'ont pas donné au poème cette couleur féodale que l'on paraît disposé à prendre pour sa vraie couleur locale.

Ainsi comment faut-il traduire :

Leute, *Leutekinder*, *Judenleute*. Le sens primitif, venant du verbe gothique liudan, wachsen, serait celui de soboles, die Masse der Gewachsenen.

Degen n'a aucune analogie avec Schwert, mais doit être rapproché du radical *gedeihen*, *gediegen*, mûr, accompli, vir.

Held n'a pas le sens restreint de héros, mais d'homme héroïque.

Recken est à rapprocher de reichen, tendre, offrir, servir, et aurait le sens de minister, comme l'emploie Cicéron dans « satellitem audaciæ et ministrum ».

Nous pourrions multiplier ces observations, mais il nous reste un mot à dire de notre traduction. Un mot à mot rigoureux eût été incompréhensible. Nous nous sommes contentés d'une traduction servile, nous bornant à rapprocher les verbes auxiliaires des participes auxquels ils sont joints, et nous basant sur l'édition de Kœne, de 1855, qui passe pour la meilleure.

Nous nous proposions d'abord dans cette étude de condenser toutes les recherches faites jusqu'à ce jour sur l'origine, l'auteur, la langue, la syntaxe même du poème. Mais il nous a fallu renoncer provisoirement à remplir ce dessein, notre Bibliothèque nationale ne possédant pas tous les travaux publiés sur Heliand avant 1855, et aucun de ceux dont les auteurs sont encore vivants.

Il faudrait notamment étudier les Chroniques de Münster de 773 à 814, et rechercher ce que furent saint Luidger, sa nationalité, sa vie, ses disciples, ses fondations; lire tout ce qui a été écrit depuis 1870 sur l'origine et l'antiquité du poème, sur la poésie épique des anciens Germains, etc...

Aucune de ces publications n'existe dans les collections que nous trouvons à Paris, tandis que nous serions assurés du concours du conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg, où le fond spécial de Heliand est très complet, si nos loisirs nous le permettaient.

Nous nous bornons pour le moment aux courtes observations qui précèdent et à la traduction complète du poème, telle que Gley l'avait, à ce qu'il semble, tentée avant nous.

V. Mohler.

PARABOLE DU SEMEUR

(D'après les évangiles).

St-Matthieu, 13. — 1. Ce jour-là Jésus étant sorti de la maison, s'assit au bord de la mer.

2. Et il assembla autour de lui une si grande foule de peuple, qu'il monta dans une barque, et s'y assit, pendant que tout le peuple était sur le rivage.

3. Alors il leur dit beaucoup de choses en paraboles. Un semeur, dit-il, s'en alla semer.

4. Et comme il semait, une partie du grain tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent qui le mangèrent.

5. Une autre partie tomba dans des endroits pierreux, où le grain n'avait pas beaucoup de terre : il en leva d'abord parce que la terre n'avait pas de profondeur.

6. Mais quand le soleil eût paru, l'herbe fut brûlée et elle sécha faute de racine.

7. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines venant à croître, l'étouffèrent.

8. Une autre enfin tomba dans de bonne terre, et rapporta du fruit; quelques grains rendirent cent pour un, d'autres soixante, et d'autres trente.

9. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.

10. Ses disciples s'étant approchés, lui dirent : D'où vient que vous parlez en paraboles ?

11. Pour vous, il vous a été donné de connaître les mystères du royaume du ciel, mais pour eux il ne leur a point été donné de les connaître.

. . . .

18. Ecoutez donc vous autres la parabole du semeur.

19. Lorsqu'un homme écoute la parole du royaume sans s'y appliquer, l'esprit malin vient et enlève ce qui a été semé dans son cœur. Voilà celui qui a reçu la semence le long du chemin.

20. Celui qui a reçu la semence dans des endroits pierreux, c'est celui qui, entendant la parole, la reçoit d'abord avec joie ;

21. Mais comme il n'a point en soi de racine, il ne dure qu'un temps, et lorsqu'il survient une affliction et une persécution à cause de la parole, il tombe aussitôt.

22. Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui écoute la parole, mais l'inquiétude pour les choses de ce monde, et l'illusion des richesses étouffent cette parole, et elle devient infructueuse.

23. Enfin celui qui a reçu la semence dans de bonne terre, c'est celui qui écoute la parole, qui s'y applique et qui porte du fruit et rend cent, ou soixante, ou trente pour un.

St-Marc, IV. — 1-8. Comme St-Matthieu.

— — 14-20. Comme St-Matthieu.

St-Luc, VIII. — 5-15. Comme St-Matthieu.

(Dans Heliand),

C'est ainsi que Celui qui est la suprême Bonté guérissait boiteux et contrefaits, rendait aux aveugles la vue de l'éternelle beauté et effaçait les péchés et les méfaits des hommes. Mais chez les Juifs, la gent mauvaise, la foi au Saint-Esprit n'était pas meilleure ; leur cœur était endurci, ils luttaient et ne voulaient pas comprendre que leur incrédulité les livraient enchaînés au pouvoir de l'ennemi.

Mais le Fils du Roi puissant qui gouverne le monde, ne se rebuta pas de leur dire encore comment ils pouvaient acquérir le royaume du ciel. Il allait enseignant par le pays, sa parole entraînait un grand nombre d'hommes, et une grande foule le suivait. Le saint Christ, né de Dieu, leur expliquait avec des figures des choses que leur cœur et leur poitrine humaine ne comprenaient pas, tant qu'il n'expliquait en paroles saisissables pour leurs oreilles ce qu'il avait voulu dire. Une foule épaisse le pressait donc, car ce peuple était avide d'entendre le Roi du Ciel proclamer lui-même la vérité de sa bouche.

Or étant là sur le bord de l'eau, et pressé par la foule, contre laquelle le préservaient ses preux défenseurs, il ne voulait pas élever la voix en présence du peuple qui couvrait la rive au-dessus de lui. Alors le divin Enfant de paix, dans sa bonté, descendit plus près des flots, monta dans une barque et ordonna de pousser plus au large, afin de ne pas être pressé par la foule ; et plus d'un de ses fidèles resta sur le bord du fleuve où le Christ souverain répandit sa parole sur le peuple.

« En vérité, compagnons, entendez ce que je vais vous dire : un homme prit un jour dans sa main du grain choisi et le sema sur sa terre. Il en tomba sur la surface dure de la pierre ; elle ne trouva point de terre, ne put prendre, ni germer, ni pousser des racines, ni grandir, et le grain, le fruit précieux du champ, gisant sur le roc, fut perdu.

D'autre tomba sur le sol, sur la noble terre ; là elle se mit à pousser vivement, elle prit racine et prospéra avec vigueur ; car la terre était bonne et fertile. D'autre tomba sur une route fortement battue par le piétinement des chevaux et la marche des héros ; elle trouva de la terre, leva aussi et poussa sur le chemin ; mais alors le grain fut foulé par le peuple qui passait, les oiseaux le ramassèrent et de tout ce qui était tombé sur le chemin il n'en réussit que peu au gré du possesseur de la terre. D'autre tomba dans un endroit où s'élevaient des épines épaisses et en grand nombre : elle trouva de la terre, elle prit, germa et leva aussi. Mais alors les herbes montèrent et empêchèrent la végétation ; l'ombre du bois la recouvrit et elle ne porta pas fruit, car les épines la serraient de trop près. »

Alors les compagnons du Christ, hommes sages en paroles, restèrent assis et se turent étonnés, se demandant quelles étaient ces images par lesquelles le Christ, né de Dieu, annonçait les paroles de la vérité.

Alors l'un des disciples s'inclinant profondément devant le Maître de miséricorde, comme il en était digne, l'interrogea et lui dit : « En vérité, Saint

Maître, tu as pouvoir dans le ciel et sur la terre, tu es le Tout-Puissant ici-bas et là-haut sur les esprits des hommes, et nous, tes disciples, te sommes dévoués dans le cœur. Bon Maître, si c'est ta volonté, fais-nous entendre tes paroles, jusqu'à la fin, pour que nous puissions comme toi les annoncer à tout le peuple des Chrétiens. Nous savons que l'explication de la vérité doit succéder à ta parole et nous en avons un grand besoin, afin que nous puissions connaître dans ce monde ta parole et la sagesse de tes œuvres. »

Alors Celui qui est la suprême Bonté prit la parole et répondit : « Je ne veux point vous tenir cachées ni mes paroles, ni mes actions, ni mes œuvres : il convient que vous, mes disciples, vous sachiez tout ; car Celui qui gouverne ce monde a permis que votre cœur connaisse les secrets du ciel : les commandements de Dieu ne doivent être annoncés aux autres qu'en figures. Mais à vous je veux vous dire en vérité ce que je pensais, afin que vous soyez mieux instruits que les autres hommes.

« La semence dont je vous parlais c'est la parole, c'est le saint enseignement du Roi du Ciel que vous devez annoncer dans ce monde et répandre au loin. La race humaine est faite de façons bien diverses. L'un est changeant, son cœur est dur, son âme médite le mal, il ne suit pas le commandement qui ordonne d'observer mes enseignements. C'est ainsi que mes leçons, les commandements de Celui qui gouverne tout, et vos paroles sont perdues pour l'homme mauvais : c'est le grain qui ne peut germer, ni se fixer sur le roc. C'est ainsi que les paroles de la Bonté, la nouvelle envoyée par Dieu, sont vaines, et, quelles que soient les leçons données aux méchants, ils choisissent la voie mauvaise suivant la foule des ennemis, et à la douleur de Dieu et à la joie du démon sont entraînés dans le feu où leur cœur maudira les tisons brûlants de l'enfer.

« Mais ce ne sont pas là toutes mes paroles de vérité : il y a bien des hommes différents sur la terre. Un autre sera jeune et sage ; il a l'esprit clairvoyant, est habile dans ses paroles, et comprend vos enseignements ; il s'approche de vous et prête à ce que vous dites une oreille pure et attentive : son cœur s'abreuve des commandements de Dieu, il les retient et les accomplit. L'homme qui a cette foi excellente, cherche alors à convertir les autres hommes, les hommes fourbes, afin qu'eux aussi rendent dans leur cœur hommage de fidélité au Roi du ciel. La foi de Dieu se répand dans son cœur, une foi pleine d'amour, de même que dans le champ le grain germe, là où il y a de la terre et où le sol est favorable, et où le changement du temps, le soleil et la pluie lui sont donnés selon qu'il est nécessaire. C'est ainsi qu'opère la parole de Dieu dans l'homme qui est bon ; elle opère la nuit et le jour ; devant lui le démon, l'ennemi féroce de Dieu, s'éloigne et l'ange gardien de Dieu s'approche de lui, fidèlement, nuit et jour, jusqu'à ce que la parole qui sort de sa bouche devienne salutaire aux hommes et que les hommes viennent à Dieu. C'est ainsi que dès le temps de cette vie terrestre, il amasse dans son cœur sa part des voluptés magnifiques du ciel et, libre de crimes, marche sous la main puissante de Dieu. De cette façon une récompense

fidèle les attend et il n'est point de trésor comparable à une foi pareille. Dans vos paroles soyez doux pour les hommes.

« Les cœurs des héros sont de natures différentes. Ceux là sont durs, perfides, changeants, pleins de détours et d'actions criminelles. Quand ils sont dans la nécessité, ils pensent bien, écoutent la parole de Dieu, et l'accompliraient volontiers. Alors la parole de Dieu commence à prendre dans leur cœur jusqu'à ce qu'ils aient de nouveau sous les mains l'argent et le bien des autres. Alors les esprits mauvais les égarent, la passion de l'or les saisit, leur foi s'éteint. Alors, de tous les bons propos qu'ils avaient dans le cœur, rien ne leur profite, car ils ne veulent pas les tenir. Ceux-là ressemblent à l'herbe qui a commencé à pousser au bord du chemin, qui a pris racine, mais qui a été foulée aux pieds. C'est ainsi que le péché détruit la parole du Maître dans le cœur de l'homme quand il ne l'observe pas. Alors le péché le jette dans l'abime extérieur, dans l'enfer de feu, où il n'est plus sous le pouvoir du Roi du ciel, et les démons, ses ennemis, le torturent des pires martyres. Néanmoins instruisez toujours les hommes de ce monde par vos paroles.

« Je connais le cœur des hommes et leur sagesse versatile ; je sais combien ils sont changeants. L'un fait de bons projets et bientôt ne s'inquiète plus d'amasser un trésor, ni d'accomplir la volonté du Roi du ciel. Aussi, quoiqu'il germât et voulut prendre racine, le saint commandement de Dieu ne peut grandir ici ; la richesse l'étouffe, de même que la mauvaise herbe et les épines, qui ne peuvent laisser vivre le blé au milieu d'elles et qui l'empêchent de croître ; la richesse en fait de même à l'homme, elle s'attache à son cœur, de sorte qu'il ne pense pas à ce dont il a le plus besoin, ni comment il pourra l'acquérir durant sa vie, afin que, par la grâce du Maître du royaume du ciel, il hérite au jour éternel du bonheur sans fin, tel que personne ne peut le concevoir en ce monde. Car, en vérité, les pensées d'aucun homme ne sont assez vastes, pour se représenter en vérité, dans les recherches de son cœur, ce que le Dieu puissant qui gouverne tout nous a préparé de bon, et qui sera le partage de celui qui l'aime ici-bas, et qui est plein de zèle pour arriver à sa lumière.

LES AVEUGLES DE JÉRICHO

(Matth. XX, 1-34. — Marc, X, 32-52. — Luc, XVIII, 31-43.)

(Vers 3517.)

Alors il dit à ses douze compagnons, à ceux qui lui étaient les plus fidèles sur terre, qu'ils s'approchassent, et le Maître leur dit de nouveau quelles douleurs et quelles misères devaient lui arriver, et à cela il n'y avait point de doute. Il leur dit qu'ils devaient l'accompagner jusqu'à Jérusalem, au milieu du peuple des Juifs. « C'est là que doit s'accomplir tout ce que, dans les jours du temps passé, des hommes sages ont prédit de moi par leurs paroles. Là les hommes me vendront aux autorités au milieu du peuple fort; mes mains seront liées, mes bras seront attachés. Je souffrirai beaucoup, j'entendrai les railleries, les discours irrités, les injures, les insultes, les paroles outrageantes : ils me tortureront au-delà de toute mesure, et tueront mon corps avec le tranchant des armes. Mais je me relèverai du tombeau, je reviendrai à cette lumière le troisième jour par la puissance de Dieu. Je ne suis pas venu chez ce peuple pour que ceux qui sont nés de la poussière souffrent le mal à cause de moi, parce qu'ils m'auront servi. Je ne leur demanderai pas cela, je n'invoquerai pas le peuple pour cela; je veux être leur bien, je veux les servir en humilité, je veux donner mon âme pour ce peuple. Je veux sauver et racheter de ma propre vie ceux qui depuis longtemps ont espéré en mon secours, toute la masse des hommes. »

Alors il continua d'avancer, et son cœur était plein de joie et de sérénité dans sa poitrine. Le Fils du Seigneur voulait de son plein gré aller à Jérusalem, il voulait visiter le peuple de Juda. Il pénétrait leur cœur prompt à l'agression, leur cruauté, leur inimitié. C'est alors qu'ils passèrent devant la citadelle de Jéricho, et le Fils de Dieu, le Puissant, marchait au milieu de la foule.

Or il y avait deux hommes, tous deux aveugles, assis au bord du chemin, ayant tous deux besoin que le Roi du ciel les guérît, car depuis longtemps, depuis de longues heures, ils étaient privés de la lumière. Ils entendirent venir la foule et demandèrent aussitôt avec empressement, les aveugles privés de lumière, quel fier héros était le plus distingué, le premier de tous au milieu de ce peuple. Alors quelqu'un dit que le plus auguste au milieu de cette foule de peuple était Jésus, du pays de Galilée, le meilleur des Sauveurs. Alors le cœur des deux aveugles fut joyeux, puisqu'ils savaient que le Fils de Dieu était là dans la troupe. Alors ils crièrent à haute voix vers le saint Christ, qu'il les secourût, lui le Fils de David. « Accorde-nous ta grâce, sauve-nous de la misère, comme tu en sauves beaucoup de la race des hommes. » Alors le peuple commença à leur défendre de crier si fort vers le Christ qui règne. Ils n'écoutèrent pas les Juifs, mais crièrent de plus en plus par-dessus la foule des hommes. Alors le Sauveur s'arrêta, le meilleur de ceux qui furent enfantés en ce monde, il ordonna de les lui amener et de les

conduire à travers les Juifs, et il leur demanda amicalement et doucement devant la foule : Quel secours voulez-vous donc avoir de moi? Alors ils prièrent le Saint qu'il leur ouvrît les yeux, qu'il leur accordât la lumière, qu'ils vissent le mouvement des hommes, le brillant éclat du soleil, le monde merveilleux. Celui qui règne le voulut bien : il les toucha de ses mains et y ajouta son secours et aussitôt furent ouverts les yeux des aveugles, de sorte que, par la puissance de Dieu, ils purent reconnaître le ciel et la terre, et la lumière et les gens. Et tous deux allèrent avec lui, ils suivirent ses pas, car ils avaient été secourus et l'œuvre de Celui qui règne fut proclamée devant la foule et annoncée au loin.

Ainsi était présentée distinctement à la foule cette image, les hommes aveugles, assis au bord du chemin, souffrants de maladie et privés de la vue. Cela signifiait : les enfants des Leudes, la race des hommes, tels que le Dieu puissant créa lui-même au commencement, par sa propre force, deux époux, Adam et Eve, et leur ouvrit le chemin d'en haut, le chemin du ciel. Mais l'ennemi faux, l'esprit de haine était trop près d'eux et il les séduisit par des œuvres criminelles et des péchés, si bien qu'ils perdirent la lumière éternellement belle; les hommes furent jetés dans un lieu de mal, dans ce monde du milieu et, déchus de la félicité, ils souffrirent l'oppression et l'affliction dans les ténèbres et dans l'exil amer; ils oublièrent le royaume de Dieu, ils obéirent à l'ennemi et aux enfants de l'ennemi, qui les payèrent avec le feu de l'enfer ardent. Aussi ils devinrent aveugles dans leur cœur en ce monde du milieu, parce qu'ils ne reconnaissaient pas le Dieu plein de force, le Seigneur céleste, dont la main les créa et les forma selon sa volonté. Le monde alors fut égaré, enfermé dans la nuit de l'oppression et de la servitude, dans les vallées de la mort. Alors ils étaient assis sur le chemin du Seigneur, la désolation dans le cœur et demandant l'aide de Dieu, qui ne pouvait leur être donnée avant que le Dieu qui règne sur ce monde du milieu, le Seigneur tout puissant, ne voulût envoyer son Fils, qu'il ne dévoilât la lumière aux yeux des enfants des hommes, et ne leur ouvrît la vie éternelle et qu'ils ne pussent reconnaître le Tout-Puissant, le Dieu plein de force. Et je veux vous dire ainsi, si vous voulez bien prendre mes paroles dans votre cœur, que vous pouvez par là reconnaître la force du Sauveur et comment il vint au secours des hommes en ce monde du milieu, et ce que Celui qui fut enfanté de Dieu voulut enseigner par ses œuvres, et enfin pourquoi la célèbre citadelle de Jéricho, élevée près de Juda, et ornée de murailles, s'appelle ainsi. Elle est appelée ainsi d'après la lune, l'astre rayonnant; elle ne modifie pas ses périodes; tous les jours elle accomplit l'une ou l'autre et croît ou décroît. Ainsi font aussi sur la terre, sur ce monde du milieu, les enfants des hommes; ils viennent et s'en vont, les vieillards meurent, après eux viennent de nouvelles générations, et elles grandissent, jusqu'à ce que le destin les enlève. Voilà ce que voulait dire le Fils de Dieu, quand il s'en alla de la citadelle de Jéricho : que les hommes ne pouvaient être guéris de leur aveuglement et voir la lumière brillante éternellement belle avant que lui-même n'eût pris dans ce monde du milieu la

chair et le corps de l'humanité. Alors les enfants des Leudes, assis auparavant pleins de mal et de péchés, privés de sa vue et souffrant dans l'obscurité, virent que maintenant le Sauveur venait du royaume du ciel en ce monde, le Christ, le meilleur des rois. Ils sentirent son approche, ils reconnurent et, puisqu'ils criaient si fort vers le Puissant, ils sentirent que Celui qui règne leur devenait compatissant. Les lourds péchés qu'ils avaient faits eux-mêmes les éloignaient et enchaînaient leur foi, mais ne pouvaient enchaîner leur volonté, et ils élevèrent leur cri vers Celui qui règne, jusqu'à ce qu'il leur apportât secours, qu'ils pussent voir la vie bienheureuse, la lumière éternelle et entrer aussi dans la maison resplendissante. Voilà ce que signifiaient les aveugles de la cité de Jéricho, qui élevaient leur voix vers Celui qui fut enfanté de Dieu, afin qu'il leur donnât la guérison et la lumière de cette vie, quoique les Leudes qui venaient par le chemin, et qui marchaient devant et derrière eux le leur défendissent par leurs paroles. Ainsi agissent également les crimes à l'égard des hommes en ce monde du milieu. Écoutez maintenant comment firent les aveugles, alors qu'ils eurent la guérison, qu'ils purent voir la lumière du soleil. Ils allèrent avec Celui qui règne, suivirent ses pas, proclamèrent avec joie la louange du Pasteur du monde. Ainsi font les enfants des Leudes fidèles, au loin par cette terre, depuis que le Dieu qui règne les a éclairés de ses leçons et donné aux bons guerriers et le royaume de Dieu, et la lumière qui brille dans le ciel élevé, et son aide, à tous ceux qui suivent ses voies de bonne volonté.

LA FEMME DE PILATE

(Dans les évangiles.)

Matth., XXVII. — 19. Or pendant qu'il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne prenez aucune part dans l'affaire de cet homme juste : car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à son sujet.

24. Enfin Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, et qu'au contraire le tumulte croissait de plus en plus, se fit apporter de l'eau ; et se lavant les mains devant le peuple, il dit : Je suis innocent de la mort de cet homme juste : pour vous c'est votre affaire.

25. Et tout le peuple répondit : que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

26. Alors il leur délivra Barabbas, et après avoir fait fouetter Jésus il le leur abandonna pour être crucifié.

27. Les soldats du gouverneur prirent Jésus, et l'ayant mené dans le prétoire, ils assemblèrent autour de lui toute la cohorte.

28. Et après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate.

29. Puis ayant fait une couronne d'épines entrelacées, il la lui mirent sur la tête avec une canne dans la main droite, et fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui, en disant : Roi des Juifs, je vous salue.

30. Ils lui crachaient au visage ; et prenant la canne ils lui en donnaient des coups sur la tête.

31. Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, lui remirent ses habits et l'emmenèrent pour être crucifié.

St-Marc, 15. — 15-21. Comme St-Matthieu, 26-31.

St-Luc. — 23-27. Or Jésus était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui le pleuraient.

28. Mais Jésus se tournant vers elles leur dit : Filles de Jérusalem ne pleurez point sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.

29. Car il viendra un temps où l'on dira : Heureuses les femmes stériles et les entrailles qui n'ont porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité.

30. Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous.

St-Jean, 19. — 16. Alors il le leur abandonna pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent.

17. Et Jésus, chargé de sa croix, alla au lieu appelé le Calvaire, qui se nomme en hébreu Golgotha.

Voir aussi Marc XI, 21, Jean, XIX, 13, Luc, XXIII, 24-30.

(Vers 5130.)

Alors, quand l'âme de Judas arriva dans l'abîme de l'enfer dévorant, le méchant, le maître des artisans de forfaits, Satan lui-même s'aperçut et sut

en vérité que c'était le Christ souverain, l'Enfant du Maître, qui était là dans les chaînes; il sut en vérité qu'il voulait, par son gibet, conduire la nation, du joug de l'enfer à la lumière de Dieu. Cela fut une douleur dans l'âme de Satan, cela fut une grande colère dans son cœur. Il voulut donc empêcher que les enfants de la nation lui ôtassent la vie, le tourmentassent jusqu'à la mort sur la croix, il voulut au contraire qu'il restât vivant, afin que les enfants des hommes ne fussent pas délivrés de l'enfer et de leurs péchés. Satan se rendit donc au logis où demeurait le duc, dans le fond de la citadelle. L'impitoyable ennemi commença d'abord par faire voir à sa femme avec évidence qu'elle devait prêter secours au Christ par sa parole, que le Maître des hommes devait rester en vie, quoiqu'il fût déjà condamné à mort. Il savait en vérité qu'il lui ravirait la puissance, qu'il ne l'aurait plus aussi grande en ce jardin intermédiaire, par le vaste monde. La femme eut crainte et grand souci, lorsque à la lumière du jour, elle eut ces visions, par la puissance du ténébreux ennemi, caché à ses yeux sous le casque qui rend invisible. Alors la femme envoya un messager à son seigneur, avec ses paroles, et lui enjoignit de dire en toute vérité quelles visions elle avait eues au sujet du saint homme, et le pria de l'aider, de protéger sa vie, car elle avait vu maint prodige à son sujet. « Je sais que les péchés qu'ils commettront tourneront à mal à tout homme qui abrégera audacieusement sa vie. » Le messager se mit en chemin, jusqu'à ce qu'il trouvât le duc au milieu de la foule, près de la rue des pierres, où la chaussée est faite de dalles ajustées. Au moment où il se rendait à sa charge, il lui dit les paroles de sa femme.

JÉSUS EST LIVRÉ AUX BOURREAUX
ET CONDUIT A LA MORT

(Matth., 27, 24-31. — Marc, 15, 15-21. — Luc, 23, 24-30. — Jean, 19, 16.)

Alors le duc sentit ses sentiments transformés, ses pensées changèrent et s'adoucirent au fond de son cœur. Il souffrait doublement, en partie de ce qu'ils le tueraient, lui l'innocent, en partie de ce que devant ces hommes il ne pouvait aller contre la parole du peuple. Les résolutions de son cœur étaient-elles selon le désir des princes des Juifs, rien n'écartait de lui les graves péchés qu'il faisait dans ce cas contre lui-même. Il ordonna alors de lui apporter dans un bassin de l'eau claire d'une source, pour ses mains, là où il siégeait en présence des gardes. Et le duc au cœur dur, le soldat de l'empereur, se lava les mains devant le peuple et parlant devant l'assemblée dit qu'il se lavait de ces péchés, des actions injustes : « Je ne veux en avoir aucune faute, dit-il, au sujet de cet homme saint; prenez tout sur vous, paroles et œuvres, tout ce que vous lui ferez souffrir de douleurs. » Alors ils crièrent tous ensemble, toute l'assemblée des Juifs, toute la grande foule, ils dirent qu'ils prenaient sur eux toutes les actions cruelles faites contre cet homme. Que son sang tombe sur nous, son sang et sa mort, et sur nos enfants de même et ensuite sur les enfants de nos enfants, nous prenons tout sur nous, sa mort même, si par là nous faisons péché.

Là-dessus, il fut livré en présence des Juifs aux mains des méchants, lui le meilleur des justes, lié étroitement dans de durs liens, et les envieux endurcis le prirent, le peuple se pressa en foule autour de lui, la foule des artisans de crime.

Le puissant Maître supporta avec patience tout ce que lui fit le peuple. Alors ils ordonnèrent de le flageller avant qu'ils fissent mourir son corps, lui crachèrent sous les yeux, par injure les soldats le frappèrent de leurs mains sur les joues, les bourreaux endurcis lui prirent son vêtement, le couvrirent de haillons rouges et d'autres oripeaux par cruauté, firent tresser un diadème d'épines extraordinairement dures et le placèrent sur la tête du Christ souverain, et les valets s'approchèrent de lui comme d'un roi, se jetèrent à genoux et courbèrent la tête devant lui. Tout cela était fait pour l'injurier, mais il supporta tout, le Maître des peuples, le puissant, par amour pour la race des hommes. Ils ordonnèrent, les héros, alors de façonner avec le tranchant de l'arme une croix massive, et enjoignirent au Christ, au Fils béni de Dieu, de la transporter lui-même, ils commandèrent à notre Maître de la porter jusqu'à la place où il devait répandre son sang et mourir, lui l'innocent. Alors les Juifs, les soldats s'en allèrent pêle-mêle et menèrent le Christ souverain, le Maître, à la mort. Les femmes marchaient derrière eux, pleurant et sanglotant, les gardes se lamentaient, ceux qui étaient venus avec lui de Galilée suivaient par des chemins écartés, et la mort de leur souverain leur était une grande affliction. Alors il parla lui-même, le meil-

leur des enfants des hommes, et regarda derrière lui, il leur dit de ne point pleurer; ma mort ne doit pas vous affliger, mais ce sont vos œuvres insensées qu'il faut déplorer par vos pleurs, vos soupirs, vos larmes amères. Le temps viendra où les mères se réjouiront, les femmes des Juifs, qui n'auront pas mis d'enfants au monde. Alors vous expierez cruellement votre fausseté, et parce que vous êtes si avares, les hautes montagnes vous couvriront et vous enseveliront. La mort alors vous paraîtra meilleure que de souffrir en ce pays des tourments pareils à ceux qui viendront sur ce peuple.

HELIAND

La genèse du Christ.

1.

Déjà beaucoup étaient poussés par désir et attrait,
si fort qu'ils se mirent à répandre la nouvelle de la parole de Dieu,
à dévoiler le mystère que le Christ souverain
accomplit au milieu des habitants de la terre
en paroles et en œuvres. Voilà ce que voulurent alors
célébrer les enfants de leudes sages (1) : l'enseignement du Christ,
la parole sacrée de Dieu, et, de leurs mains, écrire
clairement dans un livre, comment ils devaient, ces commandements de Dieu,
observer (eux), les enfants des hommes. Quatre dans la multitude
eurent, à cet effet, aide du ciel,
puissance de Dieu et esprit saint,
force du Christ, élus pour cela,
seuls, pour enseigner la joyeuse nouvelle
et écrire dans un livre les commandements de Dieu,
paroles sacrées et célestes. Aucun autre n'osa cela,
(aucun autre) enfant des hommes, depuis lors; ces quatre seuls
furent élus par la Vertu de Dieu.
Matthieu et Marc, ainsi s'appelaient ces hommes,
Luc et Jean; ils étaient chers à Dieu
et dignes de l'œuvre. Le Dieu souverain avait,
au cœur de ces héros, un esprit saint,
une pensée prudente fortement imprimé,
de très sages paroles et grand savoir,
pour entonner d'une voix sainte
la nouvelle auguste de Dieu, sans égale
en paroles de ce monde, pour à jamais le Maître
Souverain glorifier, et toute action hypocrite
toute œuvre criminelle abattre, et à la menace des ennemis
résister dans le combat; car il avait la pensée forte,

(1) Liudo barno, leute Kinder.

douce et bonne, celui qui était son maître,
le noble Créateur, celui qui peut tout.
Voilà ce qu'ils devaient, les quatre, écrire avec leurs doigts,
le composer, le chanter, le redire au loin :
ce que de la puissance grande du Christ
ils avaient entendu et vu; ce qu'il avait dit lui-même,
témoigné, et opéré, toutes choses étonnantes,
soit Lui, le Maître puissant (étant) au milieu des hommes;
soit, dès le commencement (ce que) par sa force seule
le Souverain a dit, quand il créa le monde
et désigna tout par un mot,
ciel et terre et tout ce qu'ils enserrent,
ce qui a été fait et ce qui a poussé. Et voilà ce qui par la parole de Dieu
fut fermement ordonné, puis exécuté :
quel peuple de quel pays devait
dominer le plus loin, ou quand le monde
devait achever le temps de sa vie. Mais une seule époque de temps
restait encore à venir pour les enfants des hommes : cinq étaient écoulées.
alors devait venir la sixième, sanctifiée
par la Vertu de Dieu, la naissance du Christ
le meilleur des Sauveurs, et par la Vertu du Saint-Esprit,
secours de beaucoup en cet espace du milieu,
pour assister les enfants des hommes contre l'oppression des ennemis,
et contre les embûches des esprits mauvais. Alors le Seigneur Dieu
avait donné aux Leudes des Romains le plus grand royaume,
il avait fortifié le cœur du ban et de l'arrière-ban,
pour qu'ils soumissent tous les peuples;
et de Romaburg ils avaient gagné des royaumes
les porte-heaumes. Leurs ducs siégeaint
dans les domaines de chacun, comme souverains des leudes
chez les peuples étrangers. Hérode était
à Jérusalem sur le peuple juif
roi élu, en quelle qualité l'empereur,
de Romaburg le souverain puissant,
l'établit d'entre ses vassaux. Mais il n'était pas parent de famille,
de descendance noble de la race d'Israël;
il n'était pas issu de leur race, mais seulement par la grâce de l'empereur
de Romaburg, il avait le pouvoir
afin que les héros de guerre lui obéissent,
les enfants d'Israël, célèbres par leur force,
les amis immuables, aussi longtemps qu'Hérode eut
le pouvoir dans le royaume et porta soin
pour les leudes des Juifs.

Saint Jean-Baptiste.

(Luc, I, 5 63.)

Là vivait un vieil homme,
un sage vieillard à l'esprit clair,
il était des leudes de la tribu de Lévi,
fils de Juda, de bonne race.
Zacharie, s'appelait-il, un homme très saint,
car il servait Dieu toujours volontiers,
et agissait selon sa Volonté; ainsi faisait aussi sa femme;
elle aussi était déjà vieille. Un héritier ne devait pas
leur être accordé lorsque la jeunesse les parait encore;
ils vivaient purs et louaient Dieu,
étaient ainsi obéissants au Roi du ciel; ni forfait
ni parjure ne faisaient parmi les hommes,
ni faute ni péché. Cependant leur cœur était soucieux
de ce qu'ils n'avaient point d'héritier propre,
et qu'ils étaient sans enfants. Il fallait qu'il fît la volonté de Dieu
à Jérusalem, aussi souvent que c'était son tour,
et que les signes le désignaient distinctement.
alors il fallait qu'il accomplît dans le lieu consacré le service
du Souverain, du saint Roi du ciel,
comme disciple de Dieu. Il était prêt volontiers
à le remplir d'un cœur pieux.

2.

Le temps était venu où, d'après les paroles d'hommes sages,
le service du lieu consacré de Dieu
était échu à Zacharie. Là, étaient rassemblés,
à Jérusalem beaucoup de la gent juive,
du peuple, dans le lieu consacré, où, du Dieu qui gouverne
ils devaient implorer avec humble ardeur,
la miséricorde du Maître, afin que le Roi du ciel
leur fît remise du mal. Les gens se tenaient debout
autour de la maison sainte Alors l'homme auguste
entra dans le domaine consacré. Les autres attendirent
devant les portes du temple, les gens hébreux,
jusqu'à ce que l'homme expérimenté eut accompli,
la volonté du (Dieu) qui gouverne. Comme il portait l'encens,
le vieillard, dans le temple et allait autour de l'autel,
avec les encensoirs pour servir le Maître du Ciel,
et que pieusement il s'acquittait de sa redevance,

tout entier appliqué au service de prêtre de Dieu,
d'un cœur pur, comme le Maître doit
être obéi de bon cœur, alors il lui vint une horreur,
un effroi dans le temple; il vit un ange de Dieu,
à l'intérieur du lieu consacré, qui lui parla avec des paroles,
ordonna que le pieux (homme) ne fût pas craintif,
et ne s'atterrât pas. « Tes actions, dit-il, sont
de prix pour le Maître, et aussi tes paroles,
ton service est en grâce, parce qu'une telle dévotion t'anime
en la Force du Seul et Unique. Je suis son ange,
appelé Gabriel, c'est moi qui me tiens toujours devant Dieu,
présent devant Celui qui gouverne tout, à moins que, pour son service
il ne m'envoie au loin. Il m'ordonna ce chemin.
pour t'apporter la nouvelle que, un fils,
naîtra de ta femme, bien qu'elle soit âgée
un fils expérimenté dans la parole en ce monde.
que jamais il ne goûte les boissons fortes,
ni le vin épicé : tel est le sort
que le créateur et la Force de Dieu lui a destiné;
je dois encore te dire ceci : il doit être un compagnon
du Roi du ciel. C'est pourquoi gardez-le bien,
élevez-le en discipline : beaucoup de gloire
il veut lui donner, le royaume du ciel.
Pour nom, qu'il prenne Jean.
C'est ainsi qu'il a ordonné d'appeler
l'enfant, quand il viendra : car compagnon du Christ
il deviendra en ce monde,
de son Fils unique. » Il dit que rapidement
ils viendraient tous deux ici, à la suite de son message.
Zacharie commença et dit au divin
ange du Maître, s'étonnant des paroles,
plus qu'étranges. « Comment cela pourrait-il être possible,
chez nous dans la vieillesse. Il est beaucoup trop tard,
d'obtenir ce que ta parole dit.
Nous comptions tous deux vingt hivers seulement
quand je la pris pour femme en propre;
soixante-dix hivers maintenant nous sommes
compagnons de table et de lit, depuis que je la choisis comme fiancée.
Dans nos jeunes années il ne nous fut point accordé
d'appeler un héritier notre propre (enfant)
de le soigner à la maison : maintenant que nous sommes vieillis
l'âge nous a pris toute force d'action,
la force de voir est faible, la marche lente,
la chair ruinée, la beauté disparue,
la peau pleine de rides, le teint fauve,

nos gestes sont tout changés,
notre courage, notre puissance, tandis qu'autrefois
nous les avions en plénitude : donc, il me semble merveille
comment tes paroles pourraient se vérifier.

3.

Alors le messager du ciel se courrouça amèrement,
de ce qu'il s'étonnât ainsi de ses paroles,
et ne considérât point que le Dieu qui gouverne
pouvait lui rendre la richesse de la jeunesse,
de nouveau, pour peu qu'il le voulût.
Comme châtiment il décida qu'il ne pourrait parler,
ne pourrait annoncer par la bouche
« jusqu'à ce que ta femme t'apporte l'héritier,
elle, vieille femme, le petit de noble race,
la joie de la terre : alors tu parleras de nouveau,
tu auras la puissance de la parole, tu ne seras plus muet »
et aussitôt tout s'accomplit
et devint vérité comme, dans le lieu consacré, avait dit
l'ange du (Dieu) gouvernant tout. Le vieux perdit
la puissance du langage quoique un esprit sage
il cachât dans sa poitrine.
Jusqu'au soir
La foule des hommes attendit devant le sanctuaire,
s'étonnant pourquoi donc le beau vieillard,
l'homme de grande expérience s'arrêtait à l'autel,
plus longtemps que tous les autres auparavant,
lorsque, dans le lieu consacré, le service de (Celui) qui gouverne
ils accomplissaient de leurs mains. De la maison du Très-Haut
s'avança alors le vieillard expérimenté :
ils s'approchèrent de lui, le pressant, la curiosité les poussait,
de savoir ce qu'il leur dirait de certain,
et leur enseignerait de vrai. Il ne put dire une parole
ni annoncer aux hommes. De la main droite seulement
il témoigne par signe de la défense, afin que de (Celui) qui gouverne
ils accomplissent le service. Alors ils se pensèrent
qu'il avait eu une apparition du ciel,
quoique en paroles il ne pût l'annoncer,
ni enseigner la vérité. Alors il avait de (Celui) qui gouverne
apporté l'offrande, comme il lui était ordonné,
au milieu des hommes.
La puissance de Dieu
et sa force devint alors manifeste. L'épouse vieillissante
fut bénie, un héritier allait,

un héritier divin allait leur être donné,
un fils dans le château. Le jour de sa naissance
était attendu de la femme; l'hiver passa,
l'année s'accomplit Jean vint
à la lumière des gens. Son corps était charmant,
sa peau jolie, et aussi ses cheveux et ses ongles,
luisantes ses joues. De sages gens
se réunirent, parenté intime,
étonnée de l'œuvre, comment il pouvait venir
que par deux si vieux pût être obtenu
un fils dans le château, cela devait être l'ordre de Dieu
lui-même; ils comprirent aussi
que sans cela il ne serait pas devenu si beau.
Alors demanda un (homme) expérimenté, qui avait approfondi maintes choses,
de sages paroles, de grand savoir,
exactement quel nom lui devait advenir
dans le monde : « Sa manière et sa façon,
sa naissance sont autres et meilleures que les nôtres.
C'est pourquoi je crois que Dieu l'a du ciel
lui-même envoyé. Alors dit rapidement
la mère de l'enfant qui avait le petit garçon
au sein, celui qui était né : l'ordre de Dieu
nous fut communiqué l'hiver passé,
qu'il devait s'appeler Jean;
ce que je n'oserais en rien changer
de mon propre mouvement, si je dois décider. »
Alors son cousin dit avec complaisance :
« Aucun de nos enfants nobles, encore,
n'a eu ce nom. Prenez-en un autre,
aimé de la parenté : celui-là sera béni. »
Alors l'homme savant en paroles commença de nouveau :
« Je ne voudrais conseiller à aucun des preux,
qu'il veuille changer la parole de Dieu.
Allons, demandez au père, à l'homme expérimenté,
qui est assis là dans la salle. S'il ne peut parler,
il peut du moins nommer le nom par écrit,
l'écrire. » Alors il s'approcha,
lui donna un feuillet, et le pria instamment
de dire par des paroles sages, écrites,
comment le saint enfant devait s'appeler.
Sa main prit la tablette et il pensa, dans son cœur,
intérieurement, à Dieu : « nom : Jean,
écrivit-il clairement, et il prononça aussi le mot
distinctement, retrouvée de nouveau

était la puissance de la parole; écarté était le châtiment,
la dure affliction de colère que le Dieu saint
lui avait mesurée, afin que jamais son cœur
n'oubliât Dieu, quand son ange viendrait.

L'Annonciation.

Luc, I, 26-38.

I.

Cela ne dura plus longtemps, jusqu'à ce que fut accompli
ce que tant de fois le Dieu tout-puissant
avait promis à la race des hommes,
d'envoyer son propre fils,
son enfant céleste en ce monde,
pour sauver tous les gens sur terre,
le monde, du mal. Il arriva que son messager,
Gabriel, vint en Galilée,
l'ange de (Celui) qui gouverne tout, où il savait une femme,
une aimable servante, du nom de Marie,
une chaste vierge. A elle Joseph,
un homme de noble race, s'était marié,
à la fille de David : c'était une femme chérie,
celle qui était honorablement mariée. Lorsque l'ange de Dieu
la nomma par son nom à Nazarethburg,
et lui apporta des salutations de Dieu lui-même :
« Salut à toi, Marie, dit-il, tu es chère à ton Maître,
précieuse devant (Celui) qui gouverne tout; car tu as la sagesse,
ô toi pleine de grâce. Avant toutes les femmes tu seras
bénie de Dieu. Ne t'effraie point,
ne crains rien ; ce n'est ni le danger ni la tromperie
que je viens t'annoncer. De notre Maître
tu dois être la mère chez les hommes, tu dois enfanter
le Fils du roi du ciel. Sauveur doit être son nom,
aux yeux des enfants des hommes. Il ne viendra point de fin
à ce vaste royaume qu'il doit gouverner,
le Maître du peuple puissant. » La servante répliqua
à l'ange de Dieu, la plus noble des vierges,
la plus belle des femmes : « Comment cela peut-il arriver
que j'aie un enfant? Aucun homme ne m'a connue
depuis que je vis. » Prêt à parler,
l'ange de (Celui) qui gouverne tout dit :

« Le Saint-Esprit, des prairies du ciel,
viendra à toi, afin que tu mettes au monde un enfant
sur cette terre. La Force du Tout-Puissant
de la part du très haut Roi du ciel doit
te couvrir rayonnante. Jamais ne fut plus belle naissance
ni plus riche de gloire pour les hommes : elle vient par la Force de Dieu
dans le vaste monde. » Alors l'esprit de la femme
fut complètement changé par le message de Gabriel
dans la volonté de Dieu. « De bon gré, répondit-elle,
je remplis le devoir dont il veut me trouver digne,
je suis la servante du grand Dieu.
Qu'il me soit donc, tel que c'est la volonté
de mon Maître. Mon cœur ne doute pas,
ni en paroles, ni en pensées. » J'appris donc ainsi que la femme
accepta volontairement le message de (Celui) qui dirige,
d'un sentiment joyeux et avec ferme fidélité,
avec bonne confiance. Alors advint le Saint-Esprit
l'enfant dans son sein, elle le reconnut dans sa poitrine,
et dit elle-même à qui elle voulut,
qu'elle était bénie par la Force de (Celui) qui gouverne tout,
la sainte, par le ciel.
Mais le cœur de Joséph
était rempli de chagrin, lui qui, naguère, la servante
la vierge fiancée de noble descendance
avait obtenue comme fiancée. Il la vit bénie ;
il ne voulut pas croire que sa virginité
elle l'eût gardée avec vigilance. De (Celui) qui gouverne tout il ne savait
pas la joyeuse nouvelle. Il ne voulut donc pas sa fiancée
amener dans sa maison, méditant dans son cœur
comment il la délaisserait, sans que mal
ni peine lui advînt. Il voulait aux hommes
le tenir caché, de crainte que le peuple
ne la laissât pas vivre. Car la coutume des Leudes
était, d'après l'ancienne loi du peuple des Hébreux,
quiconque prenait une femme, contre le droit,
elle expiait l'impudicité,
la femme, avec la vie. La femme fut-elle encore aussi bonne
elle ne pouvait vivre plus longtemps chez les Leudes,
ni séjourner sur la terre. Il commença donc l'homme sage,
Joseph, dans son cœur soucieux,
à méditer ces choses, comment la vierge
il abandonnerait par ruse. Peu après il arriva
qu'en songe lui apparut l'ange du Créateur,

le messager du roi du ciel, lui ordonna de la garder,
de la chérir dans son cœur. Ne t'irrite point contre Marie,
ta femme aimée, car elle est pure.
Que ton cœur ne la méprise point; tiens-la haut,
soigne-la bien. Garde-lui la fidélité
et ferme amitié comme auparavant et plus outre,
ne l'abandonne pas pleine de deuil, elle dont le corps
porte un enfantelet : il vient par ordre de Dieu,
du Saint-Esprit, de la prairie du ciel :
c'est Jésus-Christ, le propre Fils de Dieu,
le Fils de (Celui) qui gouverne. C'est pourquoi tu la dois bien
et saintement tenir. Que ton cœur ne doute pas,
que ton sentiment ne s'ébranle pas. » Alors le sentiment de l'homme
fut changé, si bien qu'il brûla de nouveau
d'amour pour la servante et reconnut la puissance de Dieu.
l'ordre de (Celui) qui gouverne et il fut décidé
de la tenir toujours en saints honneurs,
devant ses serviteurs. Et honnêtement elle porta,
d'après la volonté de Dieu, le Saint-Esprit,
le divin Fils, jusqu'à ce que le décret de Dieu
l'avertit puissamment qu'à la lumière des hommes
elle devait mettre le meilleur des Fils.

La Nativité.

Luc, II, 37.

5.

Alors vint de Romaburg, de l'homme puissant,
sur tout ce peuple de la terre, d'Octave,
ban et message, par tout son vaste royaume,
de la part de l'empereur à chaque roi particulier,
qui résidait à demeure, aussi loin que ses ducs
commandaient aux Leudes dans leurs territoires.
Il enjoignit à ceux qui étaient hors du pays de se hâter vers leur patrie,
les hommes au lieu de leur rassemblement, que chacun parut
devant le messager au lieu d'où il était originaire,
dans la Burg de sa naissance. L'ordre eut effet
dans ce vaste monde : le peuple migra
chacun à sa Burg. Les messagers voyagèrent,
ceux qui étaient venus de la part de l'empereur,
hommes experts dans les écrits, et ils écrivirent en rôles

avec un soin exact, le nom de chacun,
pays comme leudes, ne faisant grâce à aucun
des hommes de l'impôt qu'il devait payer,
chacun pour sa tête. Alors Joseph se mit en route,
le juste, avec sa maison, comme Dieu le roi du ciel
qui gouverne le voulut, pour chercher son foyer,
la Burg de Bethléem, où à tous deux
à lui, le héros, était le lieu judiciaire et à la gracieuse
Marie, la bonne. C'est là qu'était le siège du puissant
dans les jours du passé, du noble prince,
David le haut, alors qu'il tenait la charge de la domination
encore parmi les hébreux, en héritage et en propre
et qu'il avait le siège suprême. Ils étaient de sa maison,
issus de sa race, de noble descendance
nés tous deux. Alors j'ai su que l'ordre de Dieu
l'ordre éclatant, la puissance de Dieu avertissait Marie
que pendant le voyage un fils lui serait
né à Bethléem, des fils le plus fort,
de tous les rois le plus vigoureux. Alors le (tout) Puissant vint
à la lumière des hommes, à quoi déjà depuis maint jour
les images et les signes avaient tendu.
Alors cela devint vrai en ce monde
ce que des expérimentés et sages avaient annoncé précédemment,
comment dans la bassesse, ici-bas sur terre,
par sa propre Force il voulait venir
le Seigneur protecteur des mortels. Alors la mère le prit,
l'enveloppa dans le vêtement le plus beau des femmes,
d'habillements précieux, et de ses deux mains
le coucha avec amour le cher petit,
l'enfant dans une crèche, qui cependant avait la Force de Dieu,
le Prince des hommes. La mère était assise devant lui,
et la femme veillant soignait elle-même
et gardait l'enfant. Dans son cœur il ne vint point de doute,
dans l'âme de la servante.

Les Bergers.

Luc, II, 8-22.

Alors cela fut annoncé à maint
par le vaste monde. Des bergers l'entendirent
qui étaient dehors près de leurs coursiers,
des hommes à la veillée, qui gardaient leurs chevaux

et le bétail dans la campagne. Ils virent comme l'obscurité
se dissipait dans l'air et la lumière de Dieu perçait
délicieuse par les nuages, et les bergers qui étaient là
près de leurs troupeaux, enveloppait. Alors s'effraya le cœur
et le courage des hommes, ils virent le puissant
ange de Dieu venir, il se tourna vers eux,
ordonna aux bergers de ne point craindre
de mal de cette lumière. Quelque chose de cher, dit-il,
je veux, bien plus, vous annoncer en vérité,
vous révéler grande Force. Le Christ est né
cette nuit même, le bienheureux Fils de Dieu
dans la Burg de David, le céleste Maître.
La race des hommes peut désormais être en liesse.
C'est joie pour toute la terre. Vous le trouverez
en la Burg de Bethléem, le plus vigoureux des enfants.
Ayez pour signe ceci, que je vous raconte
en paroles vraies : il est couché enveloppé,
l'enfant, dans une crèche, qui est cependant un roi
au-dessus de tout, sur terre et dans le ciel,
le Gouverneur du monde. » Comme il disait encore cette parole
alors vint à celui-ci qui était seul une multitude d'anges,
une sainte armée des prairies du ciel,
la gent éclatante de Dieu, et ils disaient beaucoup
mainte parole de louange au Meneur des hommes ;
ils élevaient un chant sacré et vers les prairies du ciel
s'en retournèrent par les nuages. Les gardiens entendirent
comme la foule des anges le Dieu tout-puissant,
en paroles véritables de cette manière honorait :
« Gloire soit désormais, disaient-ils, au Maître
dans le plus haut royaume des cieux
et paix sur la terre à tous les peuples,
à ceux de bonne volonté qui reconnaissent Dieu
d'un cœur pur. » Les bergers comprirent
qu'un avis puissant leur arrivait,
une joyeuse nouvelle. Ils se mirent en route pour Bethléem
aussitôt dans la nuit, leur désir était grand
de voir de leurs propres yeux celui qui était né

6.

Tout leur avait été indiqué par les anges
avec des signes visibles, qu'eux-mêmes
devaient aller vers l'enfant de Dieu,
et ils trouvèrent de suite le Prince des peuples,
le Meneur des Leudes. Alors ils louèrent Dieu,

Celui qui dirige, en leurs paroles, annonçant au loin
dans la Burg magnifique quelle image leur était
apparue du haut des prairies du ciel,
ravissante sur le pâturage. La femme conserva
tout cela dans son cœur, la sainte vierge,
la servante, dans son âme, ce que les hommes avaient annoncé.
Alors elle l'éleva dans l'obéissance, la plus belle des femmes,
la mère, dans l'amour, le Maître de la Force des hommes,
le saint enfant du ciel. Les hommes vaillants dirent,
le huitième jour, beaucoup de Princes,
des amis expérimentés, à la pieuse femme
qu'il devait recevoir le nom de Sauveur
tel que le messager de Dieu Gabriel avait commandé
et ordonné à la femme en vraies paroles,
l'envoyé du Maître, alors qu'elle reçut le Fils
avec joie sur la terre. Sa volonté était pleine de zèle
de le tenir saintement.

La Purification.

Luc, II, 22-30.

Elle y consentait de bon cœur. L'année s'avança,
jusqu'à ce que l'Enfant de Paix de Dieu eut quarante
jours et nuits. Un acte était alors nécessaire;
de l'apporter à Jérusalem là-bas
dans le domaine consacré de (Celui) qui gouverne; leur façon
était la coutume du pays des Leudes, y manquer n'osait
aucune des (femmes) hébraïques quand en premier leur était
donné un fils, aussitôt de le
présenter dans la maison du Très-Haut.
Alors Marie et Joseph se mirent en route
tous deux, de Bethléem, ils avaient l'enfant avec eux,
le saint Christ, ils se rendirent à la maison de Dieu,
à Jérusalem, pour acquitter l'impôt
dû à (Celui) qui gouverne, dans le lieu consacré, tel que le voulait la règle
du peuple juif. Là, ils trouvèrent un homme,
un vieillard, dans le temple, de noble origine;
dans le lieu consacré il avait autant d'hivers et d'étés
vécu dans la lumière, constamment loué Dieu,
avec un cœur pur, il avait l'esprit saint,
le sens bienheureux; il s'appelait Siméon.
La Force de (Celui) qui gouverne lui avait appris

depuis longtemps, qu'il ne quitterait pas la vie,
qu'il ne décéderait point au monde, jusqu'à ce que son souhait eut été accompli,
que de ses propres yeux il n'aie vu le Christ,
le saint Roi du ciel. Alors son cœur se réjouit
dans sa poitrine lorsqu'il vit apporter le Fils
dans l'intérieur du Lieu consacré ; alors il remercia (Celui) qui gouverne
le tout-puissant Créateur, de ce qu'il le considérait maintenant,
il alla au-devant de lui, l'embrassa avec ardeur,
le vieillard, entre ses bras et les reconnut tous,
les signes et les images, et le Né de Dieu,
le saint Roi du Ciel : « Maintenant Seigneur, ainsi dit-il,
maintenant je te prie volontiers, maintenant que je suis un vieillard,
que tu laisses partir ton serviteur dévoué,
que tu le laisses aller en paix, comme ses pères auparavant,
de ce monde, car mon désir est accompli
au jour le plus précieux où j'ai reconnu le Souverain,
le Maître miséricordieux qui m'était promis
depuis longtemps. Tu es une lumière pour éclairer
tous les peuples étrangers qui auparavant de (Celui) qui dirige tout
ne connaissaient pas la Force. C'est pourquoi ta venue est
pour le jugement et pour le salut, mon Maître et mon Sauveur,
descendant d'Israël, pour ton propre peuple,
pour tes chers Leudes. Il expliqua tout en détail
le vieillard dans le temple à la noble vierge,
lui dit sûrement que son Fils devait
sur ce monde intermédiaire devenir pour les hommes
à l'un jugement, à l'autre salut ;
amour pour ses Leudes, qui écouteraient son enseignement,
et colère pour ceux qui ne voudront pas entendre
l'enseignement du Christ. « Tu souffriras encore la douleur
et l'affliction dans ton cœur, lorsque, le Miséricordieux,
ils le blesseront avec des armes ; alors ce sera une douleur
une grième peine. » Elle comprit bien, la bonne,
les paroles de l'homme sage.
Alors vint aussi une femme,
une vieille dans le Temple, appelée Anne,
fille de Phanuel ; elle avait fidèlement le Seigneur
servi par remerciement, une femme excellente.
Après (le temps de) sa virginité, elle dût depuis son mariage
avec un homme, la bonne épouse,
avec son époux, dans la maison et la ferme,
tenir ménage sept hivers. Alors j'ai su son mal,
qu'une triste destinée sépara
l'homme de la servante ; elle était donc veuve

dans le Temple de la paix quatre-vingt-quatre ans
du temps de sa vie, ne quitta jamais le temple
de jour ni de nuit, par fidélité pour le Souverain,
servant son Dieu. Elle vint donc
en ce même temps et reconnut sans hésitation
le saint Enfant de Dieu, et annonça aux hommes vaillants,
au peuple dans le Temple la joyeuse nouvelle :
Proche est maintenant la rédemption du mal
le secours du Roi du ciel. Le Saint Christ
qui gouverne est venu lui-même dans ce lieu consacré,
pour sauver les Leudes, qui depuis longtemps déjà étaient dans l'attente,
en ce monde intermédiaire, maintes journées,
ayant besoin de consolation. Que de ces choses donc
veuille se réjouir la race des hommes.

7.

Alors le peuple fut en liesse, lorsque le message de joie
de Dieu il entendit.
Dans le sanctuaire, la femme
avait d'après la loi racheté ainsi le Fils,
tel que les livres le commandaient dans la Ville rayonnante,
d'après la sainte Ecriture. Ils retournèrent à la maison
revenant de Jérusalem Joseph et Marie,
les saints compagnons ; ils avaient toujours le Roi du ciel
auprès d'eux, le Fils de Dieu,
le Maître puissant des hommes.

Les Mages.

Matth., II, 2-16.

La nouvelle devint renommée
dans le monde, pas au-delà cependant que n'allait sa volonté,
le plan du Roi du Ciel. Quoique des hommes saints et pieux
reconnussent le Christ, cependant à la cour du roi
cela ne fut pas annoncé aux gens de guerre, qui dans le cœur ne lui
étaient pas dévoués. Cela leur était caché
en paroles et en faits, jusqu'à ce que de loin, d'Orient
des hommes savants arrivèrent,
trois preux hardis de ce peuple
là-bas au-delà du pays, par un long chemin.
Ils suivirent le signe brillant pour trouver

l'Enfant de Dieu, avec des cœurs purs ; ils s'agenouillèrent devant lui,
se reconnurent pour ses disciples ; la Force de Dieu les poussait,
lorsqu'ils trouvèrent Hérode, le souverain,
assis dans la salle, des ruses dans l'esprit,
le courroucé, près des gens de guerre, altéré de meurtre ;
alors ils le saluèrent avec soumission, comme cela est dû aux grands,
poliment dans leur maison ; il commença à les questionner,
quel métier les amenait du dehors
à ce voyage à l'étranger : amenez-vous de l'or en rouleaux,
en don pour le protecteur, chez lequel vous arrivez,
voyageant à pied ? Hé ! je ne sais d'où,
de quel pays étranger vous venez. Car vous paraissez
distingués et de noble origine. Jamais ne vinrent
messagers de l'étranger, depuis que je suis Prince ici,
de ce vaste royaume. Rapportez la vérité
devant ces Leudes : que cherchez-vous dans le pays ?
Les hommes de l'Orient donnèrent réponse
sage dans leurs paroles. « Fidèles à la vérité
nous voulons te déclarer notre métier,
dire sûrement pourquoi nous vînmes ici
de l'Orient de la terre. Il fut un jour des nobles,
doués de prophétie, qui nous ont promis
si grand bien et secours du Roi du ciel
en paroles vraies ; un sage était entre eux,
un homme très expérimenté, dans le temps passé ;
il fut notre ancêtre là-bas en Orient. Aucun autre après
ne fut si savant en langages ; il connaissait la parole de Dieu,
car le Maître des Leudes lui avait accordé
que dans le ciel en haut il comprit
la parole de (Celui) qui gouverne : grand était son savoir
la pensée du preux. Or quand il dut
quitter sa maison, la société de sa parenté,
abandonner le songe des Leudes, chercher une autre lumière,
et qu'il rassembla ses disciples autour de lui,
ses héritiers et ses gens de guerre,
alors il dit sûrement ce qui arriva depuis
et advint sur la terre. Un roi sage
glorieux et puissant viendrait en ce monde intermédiaire,
de la meilleure naissance, le Fils même de Dieu ;
celui-là gouvernerait en ce monde
les jours éternels de la terre et du ciel.
Il dit ce même jour où la mère
enfanterait dans ce monde intermédiaire le Bienheureux,
alors devrait étinceler et paraître en Orient
une étoile rayonnante telle que personne encore

entre ciel et terre ou ailleurs ne vit,
ni tel enfant, ni tel signe. A lui devaient
aller trois hommes choisis d'entre le peuple :
aussitôt qu'ils verraient en Orient paraître
le signe de Dieu, ils devaient être ceints,
et nous le suivre quand il irait plus loin
à l'ouest par dessus la terre. Or cela est devenu vrai,
cela est arrivé ainsi par la Force de Dieu ; le roi est né
fort et fier ; nous vîmes son étoile
brillant au ciel, tel que le Maître nous-même
l'a annoncé, le Puissant. Chaque matin nous vîmes
l'étoile rayonnante, nous marchâmes derrière elle jusqu'ici
par chemins et forêts ; nous ne souhaitions rien de plus
que de voir de nos yeux celui que nous cherchons,
le Roi dans cet empire. Renseigne-nous donc : où est-il ?
Alors intérieurement, dans la poitrine d'Hérode,
le cœur fut plein de trouble, sa colère se souleva,
son âme eut souci, quand il entendit que l'on disait
qu'il devait avoir un chef au-dessus de lui
un roi qui fût puissant, de noble origine,
un plus sacré pour les sujets.

Le Massacre des Innocents. — Retour d'Egypte.

Matth., II, 16-23. — Luc, II, 40-42.

il fit réunir
ce qu'à Jérusalem il y avait d'hommes sages,
experts à parler toutes les langues
qui fussent bien instruits en toutes sciences
et en vérité ; il les interrogea, les scrutant.
de la façon la plus minutieuse, nourrissant en soi la haine ;
où devait naître le Christ, le roi des Leudes
dans le royaume du monde,
le Prince de Paix ? Le peuple répondit,
la foule, conformément à la vérité, qu'ils savaient
qu'il devait naître à Bethléem.
« Ainsi l'annoncent les livres, et de sages Leudes,
armés de Force d'en haut,
des hommes experts, des temps d'auparavant, annoncèrent
qu'à Bethléem le Berger des cités
le cher Gardien du pays devait naître,
le puissant Conseiller, qui jugera
le peuple juif et répandra ses dons
avec douceur, sur ce monde intermédiaire, à la race des hommes.

8.

Alors j'ai su qu'aussitôt le roi hostile
rapporta les paroles des devins aux voyageurs
qui étaient venus d'un peuple étranger,
de très grande distance, et leur demanda alors
quand pour la première fois ils avaient vu en Orient
venir l'étoile du roi, le signe éclatant,
claire dans le ciel. Ils ne lui cachèrent rien,
et lui dirent sûrement. Alors il leur dit d'aller
et d'accomplir leur mission
au sujet de la venue de l'enfant; le roi ordonna
en dures paroles,
aux hommes sages, avant de partir pour l'Est
de lui annoncer à lui-même où il devait trouver
le souverain des Juifs, le roi, dans son siège;
qu'il voulait avec ses serviteurs
adorer le Né; or il voulait le tuer
par le tranchant des armes. Cependant le Dieu qui dirige
en avait résolu autrement; pour exécuter cela il avait
le plus de puissance : or cela vint au jour,
c'est alors que se manifesta la Force de Dieu.
Au ciel s'éleva
l'étoile rayonnante; les sages étaient
prêts pour le voyage. Ils cheminèrent plus loin,
d'un esprit empressé, pour chercher le Fils de Dieu
lui-même. Sans suite,
ils étaient trois. Ils étaient renseignés et
étaient très sages, ceux qui apportaient les présents.
Ils observaient sous la haute voûte des nuages
au haut du ciel, les étoiles rayonner,
reconnurent le signe de Dieu, qui, pour l'amour du Christ,
avait été opéré dans le monde. Ils le suivirent,
et lui obéirent avec dévotion, Dieu les menait,
jusqu'à ce qu'ils aperçussent, les hommes fatigués de la route,
l'étoile rayonnante, claire, dans le ciel
s'arrêter immobile. Son éclat paraissait
clair au-dessus de la maison où le saint Enfant
demeurait par sa volonté; il était gardé par la gracieuse,
l'humble servante. Alors le cœur des preux devint
content et joyeux; ils reconnurent au signe
que l'Enfant de paix de Dieu était trouvé,
le saint Roi du ciel. Quand ils entrèrent donc en la maison
avec leurs présents, les hommes de l'Orient
fatigués de la route, ils reconnurent aussitôt

le Christ qui règne. Ils se prosternèrent,
s'agenouillèrent devant l'Enfant, comme cela est dû au Roi,
saluèrent le Bon, lui apportèrent des présents,
de l'or et de l'encens, d'après les indications divines,
et de la myrrhe en même temps. Les hommes se tinrent
respectueux devant le Maître, et l embrassèrent cordialement,
puis ils se remirent en route, les fatigués du chemin,
se mirent au repos, eux qui avaient voyagé au loin,
ils allèrent dans la salle des hôtes, où l'ange de Dieu,
leur montra durant la nuit, endormis, une image apparente,
dans leur sommeil, une vision, comme quoi le créateur lui-même,
(Celui) qui gouverne, voulait qu'il leur fut ordonné
de voyager en leur pays par un autre chemin,
vers l'Orient, et l'homme mauvais,
Hérode, ne plus le visiter,
le prince ennemi. Le matin vint
plein de joie sur ce monde. Les sages commencèrent
à se raconter les visions. Ils reconnurent eux-mêmes
la parole de (Celui) qui dirige, attendu que grande sagesse
était cachée dans leur cœur; ils prièrent (Celui) qui dirige tout
l'auguste Roi du Ciel de leur permettre aussi à l'avenir
d'agir pour lui, puisque leur cœur lui appartenait
et leur âme chaque jour. Alors ils se mirent en route
les hommes de l'Orient, selon ce que l'ange du tout-puissant
les avait avertis en paroles; ils prirent un autre chemin,
furent obéissants, ne voulurent rien annoncer au roi des Juifs
de la naissance de l'Enfant, les messagers de l'Est leur volonté fut,
les hommes fatigués de la route,
de se diriger par un détour vers leur pays.

9.

Alors l'ange de (Celui) qui gouverne
l'ange de Dieu était venu à Joseph,
et lui dit pendant le sommeil, tandis qu'il dormait, la nuit,
le messager du Maître, que l'Enfant du Très-Haut,
était recherché par le prince ennemi
qui ne voulait lui laisser la vie. Tu le conduiras
au pays d'Egypte, et là chez les Leudes,
avec l'Enfant de Dieu et la bonne Vierge,
demeureras jusqu'à ce que la parole t'arrive
de ton Maître, que le saint Enfant
puisse être ramené dans ce pays,
lui ton Souverain. Sortant du songe, se leva

Joseph dans la salle des hôtes, et l'ordre de Dieu
lui apparut clairement, et se prépara pour le voyage
le preux avec la femme, vers un peuple étranger
se dirigeant au delà des larges montagnes
pour mettre en sûreté le Sauveur.
Alors Hérode apprit,
le roi astucieux, en son pays,
que les Sages étaient repartis d'Ouest
vers l'Est par d'autres chemins;
alors ils remarqua bien qu'ils ne voulaient pas
lui donner avis de son siège. Alors son esprit fut soucieux,
et irrité il pense que les hommes faisaient cela,
les Héros, pour le railler. Son courroux s'anime,
la rage dans le cœur, pour trouver meilleur
et autre parti : « Je connais son âge,
je sais le compte de ses hivers : ainsi j'arriverai facilement
à ce qu'il ne vieillisse pas trop dans ce monde,
ici au milieu de ce peuple.
Il donna l'ordre sévère
Hérode, par tout son royaume; il enjoignit à ses gens de guerre de s'équiper,
le roi des Leudes, il enjoignit, autant qu'il y aurait d'enfants,
de leur enlever la tête par la force des mains,
à tous ceux qui seraient nés en la cité de Bethléem
dans les deux ans. Ce crime fut accompli
par les gens du Roi, alors maint petit enfant dut
mourir innocent. Jamais plus on entendit
meurtre plus lamentable de jeunes hommes
aussi effroyable destruction. Les femmes sanglotaient,
beaucoup de mères virent leurs enfants à la mamelle mis en morceaux.
elles ne pouvaient leur aider, quoique des deux mains
elles étreignissent avec angoisse leur propre enfant,
le petit bien-aimé; il perdait la vie,
le fils devant la mère. Ils ne craignaient point le forfait
ni le châtiment, les infâmes. Avec le tranchant de l'épée
ils exécutaient le crime. Alors tombèrent maint et maint
des jeunes hommes de guerre. Les mères sanglotaient
A cause de la mort des enfants. Ce fut une plainte dans Bethléem
des pleurs bruyants, et lorsque leurs cœurs
étaient percés par le glaive, point de plus grande douleur
ne leur fut sur la terre, aux nombreuses mères,
aux femmes de Bethléem; elles virent leurs fils,
leurs guerriers, encore petits enfants, mourir dans les tourments,
sanglants sur leur sein. Les meurtriers tuèrent
des troupes innocentes, et ils n'eurent pas horreur,

ces hommes, de l'égorgement, le Christ puissant
lui-même ils voulurent le frapper.
Cependant la force de Dieu
le préserva de leur haine, de sorte que dans la nuit silencieuse
les Leudes l'accompagnaient au pays d'Egypte,
les hommes, avec Joseph, vers la prairie verdoyante,
le plus charmant des pays, où coule une eau,
le grand fleuve du Nil, vers le Nord, à la mer,
le plus beau des fleuves; l'Enfant de paix de Dieu,
demeura là par sa volonté, jusqu'à ce que la destinée enlevât
Hérode, le roi, et qu'il quittât le commerce
des enfants des hommes. Alors dut avoir pouvoir sur la Marche
son héritier, Archelaus était son nom,
le duc porteur de heaume fut institué;
il devait, à Jérusalem, du peuple juif
devenir gouverneur
Alors le mot d'ordre arriva
En Egypte au loin à l'homme de bien,
comme l'ange de Dieu l'avait dit à Joseph,
comme messager du Maître. Il lui dit que l'Enfant
fût ramené de nouveau en son pays. Il quitta alors cette lumière
Hérode, le Roi, qui voulait l'égorger
et menacer sa vie. « Ramène l'Enfant, en paix
chez les tiens, le roi est mort,
l'orgueilleux. » Joseph reconnut
le signe du Tout-Puissant, et se tint prêt,
le preux et la Vierge, ils voulurent partir de là
tous deux avec l'Enfant, obéissant à l'ordre
à la volonté de (Celui) qui gouverne, comme sa parole l'indiquait.

10.

Vers la Galilée allèrent Joseph et Marie,
les saints compagnons d'habitation du Roi du ciel,
et vécurent à Nazareth, où le Sauveur
grandit dans le peuple, devint plein de sagesse
par la grâce de Dieu, cher à tous
les parents de la mère. A aucun autre homme
il ne ressemblait en bonté.

Jésus enseigne dans le Temple.

Luc, II, 41-48.

Quand ses années
en complèrent douze, alors que le temps était venu
où à Jérusalem la gent des Juifs
devait tout sacrifier au Dieu du peuple,
accomplir sa volonté. Alors dans le lieu consacré
à Jérusalem les Juifs étaient réunis
en forte foule; alors aussi Marie était
au milieu d'eux avec son Fils,
l'Enfant du Très-Haut. L'offrande ils avaient
apportée au temple, ainsi qu'ordonnait la loi,
la coutume du pays; alors les Leudes se mettaient en route
comme ils voulaient; cependant dans le lieu consacré resta
l'Enfant de (Celui) qui gouverne, quoique la mère
ne le sut pas là; elle supposait qu'il était
parti avec les amis. Elle ne sut que
le lendemain, la (Vierge) de noble naissance,
la sainte Vierge, qu'il n'était pas avec la suite;
alors l'esprit de Marie fut plein de souci,
son cœur plein d'affliction, lorsque le saint Enfant
elle ne le trouva pas auprès du peuple; elle eut grand deuil,
la servante de Dieu. Ils retournèrent à Jérusalem
pour le chercher et le trouvèrent assis
à l'intérieur du Lieu consacré, où des hommes sages
à l'esprit prudent dans la loi de Dieu
lisaient et étudiaient quelle louange
ils devaient faire en paroles au Créateur du monde.
Là était assis au milieu le puissant Enfant de Dieu,
le Christ gouvernant tout, quoiqu'ils ne le connussent pas,
eux qui devaient là gouverner le Lieu consacré,
et il interrogeait et scrutait plein du désir de savoir,
en paroles sages. Ils s'étonnaient tous
comment un petit garçon pouvait faire connaître
tant de prudence par sa bouche. Quand la mère le trouva
assis là dans le cercle, et salua son Fils,
le sage de la terre, elle dit alors ces mots :
« Comment pouvais-tu, à ta mère, toi le plus cher des enfants
procurer tel souci, que pleine de douleurs,
pleine d'angoisse dans le cœur, je dus te chercher
auprès des gens de la cité? » Alors le Fils répondit
en sages paroles : « Comment? Tu sais bien cependant
que je dois être là où je dois de droit

demeurer de bon cœur, là où mon Père puissant
a son royaume. » Les hommes ne comprirent pas,
les sages du Lieu consacré ce qu'il disait là,
ni ce qu'il voulait dire. Marie conservait
et cachait dans son cœur ce qu'en sages paroles
leur disait là son fils.
Alors s'en retournèrent de nouveau
de Jérusalem à la maison Joseph et Marie,
ils avaient auprès d'eux le Né du Seigneur,
le meilleur des enfants que mit jamais au monde
une femme humaine; ils l'aimaient tendrement,
d'un cœur pur, car il était obéissant
le Fils de (Celui) qui gouverne, comme un parent à des parents
à ses père et mère en noble humilité;
il ne voulait pas encore dans l'enfance montrer la Force
aux hommes, (ni) qu'il possédât la puissance,
le pouvoir sur le monde; il attendait volontairement
trente ans parmi le peuple,
jusqu'à ce qu'il voulût donner un signe,
dire aux sujets que lui-même était,
dans cet espace intermédiaire, le Maître des hommes :
ainsi il tint caché, le saint Enfant de Dieu,
parole et sagesse et plénitude de savoir,
et esprit si prudent; personne ne pouvait
s'apercevoir à ses paroles que d'aussi sages pensées
avait l'Enfant de Dieu; il attendait résigné
des signes plus éclatants. Le temps était encore loin
où il devait se révéler au monde,
instruire les Leudes, les fixer à la Foi,
exécuter la volonté de Dieu. Sans doute beaucoup savaient,
des Leudes du pays, qu'il était venu à la lumière,
mais aucun ne pouvait le reconnaître clairement
avant qu'il ne voulût le dire lui-même.

11.

Prédication de Jean.

Matth., III, 1-2. — Marc, I, 46. — Luc, III, 2-3-15. — Jean, I, 19-20.

Or Jean avait dès sa jeunesse
grandi dans le désert, où personne n'habitait,
complètement seul au service de Dieu qui gouverne tout,

le preux vivant; il s'éloigna de la foule du peuple,
de la société des hommes. Alors résonna puissamment
dans ce désert, la parole céleste,
la voix du Roi du ciel et elle ordonna à Jean
qu'il annonçât la venue du Christ et sa Force
en ce monde du milieu;
elle lui ordonna de dire en paroles vraies :
« Qu'aux enfants des héros
en ce pays, aux Leudes, était proche
le plus délicieux des biens. » Il ne demandait rien outre
que d'oser parler de pareilles félicités.
Il arriva au cours du fleuve du Jourdain,
de l'eau éternelle, et tous les jours
il annonçait aux Leudes, là, dans le pays,
que par le jeûne ils devaient de leurs crimes
et de leurs péchés expier, le grand nombre,
pour devenir purs. « Le royaume du ciel
est proche pour les hommes. C'est pourquoi dans le cœur
repentez-vous de vos péchés sérieusement,
du mal qui a été à la lumière. Ecoutez mes leçons,
convertissez-vous d'après mes paroles. C'est par l'eau
que je vous baptise (mais vos actions,
vos péchés, je ne puis vous les remettre)
afin que vous deveniez purs par l'œuvre de mes mains
des mauvaises actions. A la lumière de ce monde est venu,
puissant, près des hommes, et il est au milieu de vous
quoique vous ne veuillez pas le voir vous-même,
celui qui vous baptisera au nom du Maître,
du Saint-Esprit; c'est lui qui est Maître au-dessus de tout,
il a le pouvoir de délivrer tous les hommes
des pensées mauvaises et des péchés, pour qu'ils deviennent
heureux sur cette terre, qu'ils soient résolus
à faire ce qu'aux hommes veut
commander le Fils de Dieu. Comme son messager je suis
venu en ce monde pour lui frayer le chemin,
apprendre aux Leudes comment ils doivent tenir
leur foi pure, afin qu'ils n'aillent pas en enfer
dans le feu ardent. Ils s'en réjouiront
longtemps encore, les hommes! Celui qui renonce au mal,
au service de l'ennemi, celui-là s'acquiert la miséricorde
du Roi du ciel, s'il conserve en son cœur la fidélité
au Dieu tout puissant. »
Il y eut un grand nombre
de Leudes à ces leçons, qui supposèrent
certainement alors que c'était le Christ, qui gouverne,

lui-même qui disait tant
de paroles vraies. Cela fut connu au loin
dans la terre promise à la foule des Leudes,
aux habitants dans les fermes; l'interrogeant ils le cherchaient
les Juifs de Jérusalem,
les messagers de la cité, lui demandant s'il était le fils de Dieu,
car depuis longtemps les Leudes l'annonçaient,
les sages (disant) qu'il viendrait certainement.
Pour leur répondre Jean prit la parole
et dit aussitôt aux Leudes : « Je ne suis pas le Fils de Dieu,
le Christ régnant; je dois frayer le chemin
à mon Maître. » Les Leudes demandèrent,
ceux qui devaient remplir leur mission.
les messagers de la cité : « Si tu n'es pas le Fils de Dieu
alors tu es Elie, qui dans l'ancien temps
séjourna sur la terre. Il doit revenir
en ce monde du milieu. Qui d'entre les hommes es-tu?
Es-tu l'un de ceux qui autrefois étaient ici,
des sages prophètes. Que devons-nous dire
de certain au monde. Un homme tel
n'est jamais jusqu'ici apparu au peuple,
aussi célèbre par ses actions. Que baptises-tu ici
au milieu de ce peuple, si tu n'es des prophètes
aucun. »
Prêt à parler
Jean rendit la réponse :
« Je suis le précurseur de mon souverain,
de mon cher Maître; je dois purifier le pays,
le monde, selon sa volonté. Par sa parole
ma voix est devenue forte, quoique peu la comprennent
seulement dans le désert. En rien je ne ressemble
à mon Maître; son œuvre est imposante,
illustre et puissante. Clairement
le monde reconnaîtra que je ne suis pas digne
(de toucher) à ses chaussures, serais-je même son valet,
de dénouer les courroies d'un si haut maître,
tant il est meilleur que moi. Aucun messager ne lui est semblable
sur la terre, et ne le deviendra jamais
dans le monde. Tournez vers lui,
ô Leudes, la foi; longtemps heureux
sera votre cœur si vous renoncez aux chaînes de l'enfer
aux œuvres des démons, et si vous cherchez la lumière,
le bien céleste, la prairie du ciel,
le royaume éternel sans douter.

12.

Ainsi disait l'enseignement du jeune homme
pour annonce aux hommes. En foule s'assemblaient
à Bethanie les enfants d'Israël :
Ils venaient à Jean, en une suite royale,
les Leudes pour être instruits et devenaient croyants.
Il baptisait tous les jours, blâmant leurs actions
et le plaisir au mal, et louant la parole de Dieu,
son Maître. Le royaume du ciel, disait-il,
est pour chacun ici qui pense à Dieu
et croit au Sauveur d'un cœur pur,
suivant ses leçons.

Jésus est baptisé.

Matth., III, 13-16. — Mark, I, 9-10. — Luc, III, 21-23. — Jean, I, 32.

Péu de temps après
partit de Galilée l'Enfant de Dieu,
le Fils chéri, pour chercher le baptême.
L'Enfant de (Celui) qui gouverne était dans sa pleine force
car il avait trente hivers au milieu du peuple
dans ce monde ; il allait de bon gré
là-bas où Jean au fleuve du Jourdain
le jour entier la foule des Leudes
baptisait avec majesté. Quand il vit le Seigneur,
le doux Maître, alors son cœur devint joyeux
parce que son vœu s'était accompli : voilà les paroles que dit
Jean, le juste, à son Maître :
« C'est à mon baptême que tu viens, ô Puissant,
toi le meilleur de tous — c'est moi qui devais aller au tien,
toi le plus fort des Rois. Cependant le Christ ordonna,
lui qui gouverne, arrêtant toute parole :
« Tu sais bien cependant qu'il nous appartient
désormais d'accomplir tous les devoirs
d'après la volonté de (Celui) qui gouverne.
Jean se tenait debout
et baptisait tout le jour beaucoup de serviteurs
dans l'eau du Jourdain et également le Christ régnant,
l'auguste roi du ciel, de ses mains
dans le meilleur des bains, il baissa pour la prière
les genoux, lui doué de force. Le Christ sortit du flot du fleuve, l'Enfant
[de paix de Dieu,

le cher espoir des Leudes. Quand il foula la terre,
les portes du ciel s'ouvrirent,
et le Saint-Esprit vint de Dieu sur le Christ ;
il était comparable à un oiseau brillant,
à une colombe, se posa sur son épaule,
et demeura près de celui qui gouverne. Et une parole vint du Ciel
du haut firmament, salua le Sauveur,
le Christ, le meilleur de tous les rois, et elle dit : élu
je l'ai moi-même ; elle dit que le Fils
était de tous les Nés le meilleur.
Jean vit et entendit tout cela
parce que Dieu le voulait : aussitôt il annonce
aux hommes qu'un puissant
Maître ils avaient. « Ceci est le Fils du Roi du ciel,
le seul qui règne, je veux être son témoin
sur la terre, car la parole de Dieu,
la voix du Maître me l'a dit, lorsqu'il m'ordonna de baptiser
dans l'eau du Jourdain ; partout où j'apercevrai
le Saint-Esprit, de la prairie du ciel
descendre sur un homme du monde du milieu,
venir avec force, cela devait être le Christ,
le cher Fils de Dieu ; celui-là doit vous baptiser
dans le Saint-Esprit et guérir maint
blasphème des hommes. Il a pouvoir de Dieu
de remettre à chacun des Leudes
Faute et péché. C'est le Christ lui-même,
le propre Enfant de Dieu, le meilleur des hommes
une paix contre les ennemis. Vous pouvez donc être heureux
sur la terre, maintenant que votre désir s'est réalisé
que, vivants, l'attendu du pays
vous vîtes vous-même. Il faut donc en hâte, sans péché
que maint esprit marche selon la volonté de Dieu,
libéré du péché, quiconque veut avec loyauté
agir pour ses amis, et au Christ puissant
croire fermement. Cela tournera à profit
à quiconque parmi les hommes le fera avec bonne volonté.

13.

Alors j'ai su que Jean devant tout le peuple,
devant les Leudes, louait les leçons du Christ,
Son Maître, si le royaume du ciel
ils voulaient gagner, le bien délicieux,
la vie bienheureuse.

Jésus dans le Désert.

Matth., IV, 1-7. — Marc, I, 12-13. — Luc, IV, 1-12. — Jean, I, 28-29.

Alors lui-même il alla
après son baptême, le cher Maître,
dans un désert, le Fils de (Celui) qui règne et gouverne;
là-bas, dans la solitude, le Maître de la terre fut
longtemps; il n'avait point de Leudes
dans son entourage, comme il l'avait lui-même fermement décidé.
De malins esprits devaient le tenter là,
Satan lui-même, qui excite toujours au péché,
au blasphème, les hommes. Il connaissait ses artifices,
sa volonté ennemie, comment le monde,
dès le commencement, le peuple de la terre
d'abord fut séduit, les époux
Adam et Eve, par perfidie,
induits par mensonge, de sorte que les enfants des Leudes
après leur mort cherchaient l'enfer,
les esprits des hommes. Ceci voulut Dieu
qui règne et gouverne, changer, rendre au monde
le royaume du ciel; son saint messager pour cela
il envoya, son Fils. Alors se souleva en Satan
courroux dans le cœur, il envia le royaume du ciel
à la race des hommes; le Puissant il voulut
aussi le tenter, le Fils du Maître,
comme Adam une fois dans les jours des premiers temps
avait été trompé hypocritement, de sorte qu'il fut haï de Dieu
et qu'il l'égara par le péché, faire la même chose
voulut-il avec le Sauveur. Cependant il avait très ferme,
contre l'Ennemi, le Fils du Puissant
trempé son cœur, il voulait le royaume du ciel
aux leudes gagner. Alors le Pasteur du pays fut
jeûnant dans le désert quarante nuits,
le Maître puissant des hommes. Et comme il ne mangea rien
tout ce temps les esprits ténébreux ne sentirent pas
ni l'ennemi persécuteur, le courage de s'approcher de lui,
ni de le saluer; il supposait que Dieu exclusivement,
sans humanité, était le Puissant,
le saint Pasteur du ciel.

Alors il eut faim,
et parce qu'il était homme aussi il désira un repas
après les quarante jours. Alors l'ennemi s'approcha de lui,
le ténébreux adversaire, pensa qu'homme seulement

il était certainement, et avec de telles paroles
débuta l'ennemi acharné : Si tu es fils de Dieu
que ne commandes-tu, si tu as la puissance,
toi le meilleur des Nés, que ces pierres deviennent pain ?
Guéris ta faim ! » Alors le Saint-Christ dit :
Les hommes ne peuvent pas seulement de pain,
Les Leudes, vivre, pour la doctrine de Dieu
ils habitent sur la terre, pour faire les œuvres
que demande à haute voix la langue sacrée,
la voix de Dieu. C'est pour cette raison
que vivent les Leudes, pour faire
ce qu'ordonne la parole du Puissant.
Alors il commença de nouveau à s'approcher davantage
le monstrueux ennemi, pour la deuxième fois
s'attaquant au Prince. L'Enfant de paix souffrit
la volonté du Mauvais et lui donna puissance
qu'il put éprouver ses forces.
Il se laissa conduire par l'ennemi des Leudes
à Jérusalem, vers le Temple de Dieu,
se placer sur la terrasse la plus élevée,
la plus haute de toutes les maisons, et moqueur dit
l'auteur téméraire de forfaits : « Si tu es Fils de Dieu,
descends sur terre ! Car il est écrit,
marqué dans les livres, comment a ordonné
à tous les anges le Père tout puissant,
qu'ils soient tes gardiens sur tous les chemins,
qu'ils te tiennent sur leurs mains ! Tu ne dois nulle part
de tes pieds heurter contre les rochers,
contre des pierres dures. » Le saint Christ dit,
le meilleur des Nés : « Dans les livres il est aussi écrit
« Trop durement non plus tu ne devras ton Maître,
ton Prince tenter, cela pourrait te tourner à mal. »
Pour la troisième fois il se laissa par le Destructeur du peuple
porter sur une montagne où l'Ennemi
lui fit voir les peuples de la terre,
la richesse aisée, les royaumes du monde,
tout l'héritage, tout ce que la terre porte
en biens éclatants, et l'ennemi commença :
et il dit que tous ces biens il voulait lui donner,
la puissance suprême : « Si tu t'agenouilles devant moi,
si tu tombes à mes pieds et me prends pour maître,
pour ton suzerain, alors tu pourras employer
toute la possession que tu as vue ici. »
Alors il ne voulut pas les paroles du Mauvais plus longtemps
entendre, le Christ, il le chassa de là,

mit en fuite Satan, et aussitôt dit
le meilleur des Fils que l'on doit prier
le Dieu tout-puissant, et que lui seul
devaient servir les preux avec humilité,
les héros virilement, pour avoir sa grâce : « Alors le secours est prêt
pour chacun des hommes. »
Alors l'auteur de forfaits s'en alla.

Satan partit de là l'esprit courroucé,
dans les vallées de l'abîme ; et un grand peuple
des anges de Dieu Tout-puissant là-haut
vint au Christ, qui durent depuis lors
être autour de lui pour tous les services,
le servir en humilité, comme on sert le Dieu du peuple,
le Maître, pour sa grâce, le roi du ciel.

La Prédication.

Matth., IV, 18-25 ; V. 1-8 ; VI, 1-44 ; VII, 13-27 ; X, 10-28. — Luc. V, 14-28 ;
VI, 3-36 ; IX, 2. — Marc, I, 22.

14.

L'Enfant de Dieu demeura dans la grande forêt
un long temps, jusqu'à ce qu'il lui fut préférable
de révéler sa grande force
au monde, pour sa joie. Il abandonna l'abri de la forêt,
le lieu de la solitude, chercha la compagnie des vivants,
la foule du peuple et le mouvement des hommes.
Il alla au Jourdain, où Jean le trouva,
l'Enfant de paix de Dieu, son Prince,
le saint Roi du ciel ; alors il dit aux héros,
aux disciples, Jean, quand il le vit aller :
Voici l'agneau de Dieu, qui doit racheter
le vaste monde, du péché mauvais,
les hommes, du mensonge, le Maître puissant
le plus fort des Rois.
Le Christ se rendit
en Galilée, l'Enfant de Dieu,
alla chez les amis, là où il était né,
où il avait été élevé dans les convenances, et il montra en paroles,
le Christ, aux parents, lui le plus puissant des Rois,
comment ils devaient expier leurs péchés,
se repentir dans le cœur des actions d'affliction,
déraciner le crime. « Tout désormais est accompli,

ce que les anciens un jour ont annoncé,
promettant le royaume du ciel comme aide.
C'est lui qui est proche maintenant par la force du Sauveur
Celui-là pourra en jouir qui veut servir Dieu,
accomplir sa volonté. » Alors le peuple,
les Leudes, furent remplis de joie; la doctrine du Christ
fut douce aux serviteurs. Il commença alors à rassembler autour de lui
des disciples, des hommes justes,
des hommes sages en paroles.
Il arriva à une eau,
où le Jourdain en Galilée était
changé en lac, et il trouva là assis
André et Pierre près du cours d'eau,
les deux frères où, près du large fleuve,
d'un zèle diligent ils jetaient les filets
pour pêcher dans le flot. L'Enfant de paix de Dieu
les salua lui-même au bord du lac,
leur ordonna de le suivre, dit qu'il voulait
leur donner le royaume de Dieu. « De même que maintenant dans le Jourdain
vous prenez des poissons, vous devez désormais des hommes
lever avec les mains, afin que dans le royaume du ciel
par vos leçons soient conduits
beaucoup du peuple. Alors furent joyeux
les deux frères, ils reconnurent l'Enfant de Dieu,
le Maître cher, ils abandonnèrent tout,
André et Pierre, ce que comme gain
ils avaient acquis dans l'eau; leur joie fut grande
de ce qu'ils pussent aller avec l'Enfant de Dieu,
en sa société et bienheureux durent
gagner leur salaire, ainsi en va-t-il à quiconque
veut servir pour la grâce du Maître,
Faire sa volonté.
Près de l'eau plus loin
ils s'en allaient et trouvèrent un homme sage
assis près du lac et ses deux fils
Jacques et Jean. Ils étaient encore jeunes;
père et fils étaient assis près du sable,
ils nouaient, réparaient des deux mains
minutieusement les filets que la nuit d'avant
ils avaient déchirés dans le lac. Alors il leur parla,
l'Enfant de Dieu béni, et commanda à tous deux,
à Jacques et à Jean, d'aller avec lui.
aux deux jeunes guerriers. Et cette parole leur fut
de telle valeur, que sur le bord de l'eau

ils laissèrent seul leur vieux père,
l'expérimenté, près du flot, et tout ce qu'ils avaient en bien,
filets et vaisseaux cloués ; ils choisirent
le sauveur pour Maître ; car de lui secours
et service ils avaient besoin, comme tous les preux
sur le vaste monde.
Le Fils du Puissant s'en alla
avec les quatre, et il choisit le cinquième,
vassal du roi sur la place du marché, le Christ,
un homme très expérimenté, nommé Matthieu ;
il était serviteur de dignes guerriers,
il devait, pour les mains de son souverain, recevoir
cens et impôt, avait un cœur loyal
et un aspect noble. Il quitta tout cela,
or, argent, riches dons,
bijoux précieux, devint vassal du Christ.
Le serviteur du roi élut pour maître
un Prince plus généreux que précédemment son maître humain
n'était dans le monde, il reçut des choses plus délicieuses,
un avantage plus durable.
Il fut annoncé au peuple
dans toutes les cités, comme le Né de Dieu
rassemblait des serviteurs et lui-même disait
maintes sages paroles, la plénitude du vrai
et du sublime montrait, et beaucoup de signes
accomplissait dans le monde. Ses paroles témoignaient,
et ses actions, qu'il était lui-même le Prince,
le Maître céleste, qu'il venait en aide
en ce monde du milieu à la race des hommes
aux Leudes, à cette lumière. Voilà ce qu'il montrait souvent dans le [pays
lorsqu'il accomplissait là merveilleusement beaucoup de signes,
de ses mains guérissait boiteux et aveugles,
délivrait beaucoup de Leudes de maladie,
de telles maladies qui le plus grièvement sont
aux hommes infligées par l'ennemi,
de long temps de lit.

15.

Alors les Leudes allèrent
tous les jours là où était notre Seigneur
lui-même en sa cour, jusqu'à ce que fut assemblée
une puissante foule de peuple nombreux ;
le même désir ne les conduisait pas tous,

la même volonté. Le Fils du Puissant cherchaient
aussi beaucoup de pauvres besoigneux de nourriture,
afin que dans la foule nourriture et boisson
ils obtinssent du peuple, car il y en avait beaucoup
qui aux pauvres gens donnaient leurs aumônes
bien volontiers. Des Juifs aussi vinrent,
une suite hypocrite, qui arrivèrent,
les paroles et les actions du Puissant
voulurent épier; leur cœur était sournois,
leur volonté ennemie, ils voulaient le Prince
dénigrer aux Leudes, afin qu'ils n'écoutassent pas ses leçons,
ne se tournassent pas suivant sa volonté; cependant il y avait aussi des sages,
des hommes prudents avec lui, agréables à Dieu,
Leudes d'élite, ils venaient pour l'enseignement du Christ
pour qu'ils pussent entendre sa sainte parole,
apprendre et pratiquer, leur foi s'était fermement
attachée à lui, ils avaient un cœur pieux,
devinrent ses preux, afin qu'à la félicité
il les emmenât là-haut à leur fin
dans le royaume de Dieu. Volontiers il accueillit
la foule des hommes et leur promit protection
pour toute l'éternité, et ceci il le pouvait aussi.
Alors il y eut une grande foule autour du Puissant
de Leudes assemblée; il vit de tous les pays,
sur les chemins les plus éloignés arriver une troupe
de jeunes Leudes; tellement loin sa louange était
annoncée à la foule.
Alors le Maître monta
sur une montagne, le plus puissant des Nés
s'assit à part et élut lui-même
au nombre de douze des hommes loyaux,
de bons amis, que désormais comme disciples
tous les jours le Puissant voulut
avoir en escorte autour de lui.
Il les appela par leurs noms, leur enjoignit de s'approcher,
égaux comme premier André et Pierre,
les deux frères, et avec eux deux
Jacques et Jean, qui étaient précieux à Dieu,
— il les aimait en son esprit — comme fils d'un même homme
ils étaient nés tous deux, l'Enfant de Dieu les élut,
les pieux comme disciples, et beaucoup d'amis,
des hommes forts, Matthieu et Thomas,
les deux Judas et l'autre Jacob,
ses cousins germains; car de deux sœurs

de la même race venaient le Christ et Jacques,
les chers parents. Des compagnons ainsi
le Christ sauveur en avait nommé neuf,
amis loyaux; alors il ordonna aussi au dixième
d'être auprès de lui, il s'appelait Simon;
à Barthélemy encore il ordonna de gravir la montagne
de sortir du peuple, et Philippe avec lui,
à ces hommes loyaux. Alors les douze s'avancèrent
les héros pour l'entretien, là où le Souverain était assis,
le Maitre protecteur de la foule, qui voulait
secourir tous les hommes contre l'oppression de l'enfer,
défendre du diable quiconque veut avoir foi
à un enseignemet si aimable, qu'aux Leudes là
il songeait à donner par sa sagesso.

16.

Du Christ sauveur s'approchèrent les compagnons
qu'il avait élus de sa propre main
le Conducteur du monde. Les sages entouraient
le Fils de Dieu en grande curiosité,
avec désir et volonté épiant ses paroles;
ils songeaient, se taisant, à ce que le Prince des peuples,
le Puissant voulait annoncer en paroles,
par amour, aux Leudes. Là était assis le Pasteur du pays
auprès des fidèles, le Né de Dieu;
il voulait, en discours et en sages paroles.
apprendre aux Leudes, de quelle façon la louange de Dieu
en ce royaume du monde ils devaient effectuer.
Il était assis là et se taisait, et longtemps il les regarda;
il leur était miséricordieux en son cœur, le Maitre saint,
bon dans son esprit; alors il ouvrit la bouche,
montra par ses paroles, le fils du puissant
de grandeur beaucoup, et en sages paroles
dit aux guerriers que, pour cet entretien,
le Christ tout-puissant avait élus,
lesquels de tous les habitants de la terre
seraient les plus chers à Dieu;
il leur dit avec assurance qu'heureux seraient
les hommes qui, dans ce monde du milieu, dans le cœur
seraient pauvres par humilité, car le royaume éternel
le saint, dans la prairie du ciel, serait à eux,
une éternelle félicité; il dit aussi : heureux; seraient
les doux de cœur, ils devront le pays brillant
posséder, le même royaume; heureux aussi seraient

ceux qui pleureront leurs crimes, ils pourront espérer la joie,
la paix dans le même royaume; bienheureux sont les pieux,
les preux, ceux qui jugent justement, dans le royaume du Maître
leur salaire sera plein; une pareille satisfaction obtiendront
ceux qui jugent justement ici. Ne trompez point avec des paroles
les preux dans le conseil. Heureux ceux auxquels fut doux
le cœur dans leur poitrine de héros; à ceux-là le Maître saint,
le puissant, sera doux lui-même. Heureux, dans la foule, sont
ceux qui ont le cœur pur; ils verront le Père céleste
dans son royaume. » Il dit qu'aussi seraient heureux
les pacifiques dans le peuple, ceux qui ne chercheront point dispute
et ne nourriraient point la guerre, ceux-là seraient les fils du Maître,
auxquels il accordera sa grâce, afin qu'ils jouissent longtemps
de son royaume. Il dit aussi que ceux-là seraient heureux
qui aimeraient le droit et qui des plus puissants souffriraient
haine et injure; à eux sera dans le ciel
donnée la prairie de Dieu et la vie de l'esprit
un jour, au jour de l'éternité, dont la fin ne vient pas,
(ils auront) les délices les plus délicieuses.
C'est ainsi que le Christ puissant
avait nommé là aux hommes nobles huit
des félicités, par lesquelles chacun doit obtenir
le royaume du ciel, qui veut l'avoir,
sans quoi il sera privé éternellement
de bien et de délice, quand il quittera le monde,
la vie de la terre et cherchera une autre lumière;
il lui sera donné amour ou douleur, suivant que parmi les Leudes
il aura agi dans le monde, comme l'a dit dans ses paroles
le Christ tout-puissant, le plus puissant des rois,
le propre Fils de Dieu à ses disciples.
Heureux serez-vous aussi lorsque les hommes
vous chercheront querelle et vous feront du mal,
vous auront en mépris et vous attireront
beaucoup de mal et d'affliction dans le monde,
vous poursuivront d'opprobre et d'inimitié,
nieront votre enseignement, vous prépareront du mal,
et de l'affliction pour le Maître; que pour cela ne tombe pas
votre esprit en souci, car vous recevrez la récompense
dans le royaume de Dieu pour tout bien,
grandement et magnifiquement; vous la recevrez en compensation
parce qu'ici vous aurez supporté le travail
et la peine sur terre. Aux autres il en ira plus mal,
plus cruellement, à ceux qui ont ici possédé du bien,
un large bien-être du monde; ils consument ici leurs délices,
jouissent à satiété; mais alors les héros

après leur migration subiront la misère.
Alors ils pleureront le crime, ceux qui ont été dans les délices,
vécurent dans la joie, ne voulurent jamais renoncer
aux pensées de mensonge auxquelles leur cœur les attire,
aux actions mauvaises; alors ils obtiendront pour récompense
peine et mal, ils attendront la fin
avec l'âme soucieuse. Alors leur esprit sera affligé
qu'ils aient tant obéi à la volonté de ce monde,
les hommes, dans leur cœur.
Blâmez de tels actes,
les interdisant par vos paroles, comme je vous l'enseigne
et vous le dis avec assurance, à vous mes compagnons,
en paroles vraies; vous devez sur la terre
être désormais le sel des hommes pécheurs
corriger leur méchanceté, qu'à de meilleures pensées
le peuple soit amené et laisse l'œuvre de l'ennemi,
les actions du diable, et cherche le royaume du Maître;
par de pareils enseignements vous devez tourner
les Leudes vers ma volonté. Mais quiconque trahit,
abandonne la doctrine qu'il doit pratiquer,
celui-là est semblable au sel, qui au bord de la mer
gît dispersé çà et là, car il ne sert que de peu;
le pied des Leudes du peuple les foule
quand il passe dessus; ainsi en va-t-il à celui qui la parole de Dieu
doit annoncer aux hommes, quand son cœur doute,
qu'il ne veut d'un cœur pur au ciel
attirer par son enseignement et annoncer le message de Dieu,
mais qu'il chancelle dans ses paroles. Alors le Puissant lui devient courroucé,
le Fort lui devient irrité, et à tous les hommes aussi.
et il devient à tous les habitants de la terre
aux Leudes à dégoût, quand sa doctrine ne sert pas.

17.

Ainsi parla-t-il avec sagesse et annonça la parole de Dieu,
et instruisit les Leudes, le Pasteur du pays,
d'un cœur loyal. Les héros étaient debout
autour de lui, les nobles avec grand désir
écoutant sa volonté; sa parole leur était une joie,
ils la méditaient et se taisaient, entendaient le Maître de la terre
dire aux hommes la loi de Dieu,
il leur promettait le royaume du ciel et dit aux héros:
« Je veux vous dire encore, à vous mes compagnons,
en paroles vraies, que dans le monde désormais

vous devez être la lumière pour les fils des Leudes,
rayonnant au loin au-dessus de tout le peuple de la terre
dans une beauté délicieuse. Vos œuvres doivent
ne pas rester cachées, de quelque cœur que vous les annonciez;
aussi peu que le château-fort qui se dresse sur les montagnes,
le rocher surgissant dans l'air, que reste caché
l'œuvre des géants, aussi peu vos paroles peuvent
dans ce monde du milieu à la race des hommes
rester cachées. C'est pourquoi suivez mon enseignement.
Laissez votre lumière luire aux Leudes,
aux enfants des hommes, afin qu'ils reconnaissent votre sentiment,
votre œuvre et votre vouloir, et que là-haut le Dieu puissant,
d'un cœur pur, le père céleste
ils louent sous cette lumière, lui qui vous a donné de pareilles leçons.
Personne ne doit cacher sa lumière aux Leudes
la cacher rigoureusement, mais il doit haute
la placer dans la salle afin que puissent la voir
tous sans exception ceux qui sont
les héros dans le hall; c'est ainsi que vous devez votre parole sainte
en ce pays ne pas cacher devant les Leudes,
ni dissimuler aux héros, mais hautement
le répandre, l'ordre de Dieu, afin que tous les Nés
en ce pays, les Leudes, comprennent
et pratiquent, comme, dans les jours du temps d'auparavant,
des hommes sages le dirent par leurs paroles,
alors que le peuple suivait l'ancienne alliance,
et que d'autant plus fort, comme je le dis maintenant,
chacun des preux serve son Dieu,
tel que cela était ordonné dans l'ancienne alliance.
Car ne supposez pas que je suis venu
pour délier l'ancienne alliance,
la renverser auprès du peuple, ou des Prophètes
rejeter les paroles, que des hommes si véridiques
nous ont imposées si publiquement. Plus tôt passeront tous deux,
ciel et terre, qui maintenant sont si bien ajustés
avant qu'un seul des mots soit changé
en cette lumière, de ceux qu'aux Leudes ici
ils annoncèrent véridiquement. Je ne suis pas venu, les paroles
des Prophètes changer, je veux les accomplir,
les multiplier et les renouveler aux enfants des hommes,
pour rendre utile à ce peuple ce qui était écrit auparavant
dans l'ancienne alliance.
Souvent vous avez entendu dire
les hommes sages en paroles : « quiconque dans le monde fait
qu'il abrège l'âge de quelqu'un,

lui dénoue sa vie, à celui-là les enfants des Leudes doivent
donner la mort. » Ceci je veux maintenant plus profondément
saisir : quiconque par inimitié seulement
contre un autre en son esprit
est enflammé dans sa poitrine — car tous sont frères,
un peuple béni de Dieu, alliés par tribu,
les hommes par parenté virile — s'il est donc courroucé contre lui,
veut lui ravir la vie, s'il y arrive :
celui-là est déjà hors la loi et privé de la vie,
d'après le même jugement que l'autre le fut,
quiconque par la force des mains priva de la tête
un autre homme.
L'ancienne alliance ordonnait aussi,
en paroles vraies, comme vous savez tous,
que chacun devait son prochain
aimer de cœur, être doux aux frères d'armes,
bon pour sa parenté, donner de bon cœur,
avoir soin des amis, haïr les ennemis,
résister dans la lutte et d'un esprit fort
se défendre de l'adversaire. Vraiment, je vous le dis
plus profondément devant le peuple, vous devez votre ennemi
aimer de cœur, comme vous aimez les frères (d'armes)
au nom de Dieu ; faites-leur beaucoup de bien,
montrez un cœur loyal et une généreuse fidélité,
amour au lieu de peine. C'est là un long gain
pour chacun qui s'applique à cela dans son cœur
vis-à-vis de l'ennemi. Alors il vous sera accordé
que vous soyez appelés fils du Roi du ciel,
ses fidèles enfants ; vous ne pouvez gagner meilleur conseil
sur cette terre.
En vérité je vous dis aussi,
à vous tous Nés, qu'avec la haine dans le cœur
vous ne devez point d'offrande dans les maisons de Dieu
consacrer au Puissant, qui serait digne de lui
d'être acceptée, aussi longtemps qu'inimitié encore
tu nourris contre un autre dans le cœur.
Tu dois d'abord te réconcilier avec l'adversaire
t'exprimant doucement, alors tes dons tu pourras
donner à l'autel de Dieu ; alors ils seront précieux au Bon,
au roi du ciel. Servez plus pour sa grâce,
suivez mieux ses commandements que ne font les Juifs,
si vous voulez hériter le royaume éternel,
voir la félicité.
Je vous le dis en vérité,
de même qu'il a été ordonné dans l'ancienne alliance

que personne ne séduise la femme d'un autre,
la femme à la honte. Je vous le dis en vérité
que déjà les yeux seuls peuvent égarer
au ténébreux parjure; lorsque son cœur l'attire
à désirer celle qu'il ne doit jamais oser,
alors il a déjà lui-même commis le péché,
attaché à son âme le châtiment de l'enfer.
Celui que sa vue ou sa main droite
quelqu'un de ses membres veut égarer dans le chemin mauvais
pour cet homme il serait meilleur,
aux enfants du peuple, qu'il le rejetât loin de lui,
qu'il détachât le membre de son corps
et qu'il s'élevât au ciel sans lui
plutôt que de s'en aller dans le feu
avec ses membres intacts, au fond de l'enfer.
Et la faiblesse humaine nous met en garde que l'on
ne suive l'ami qui nous excite à l'action criminelle,
au péché, l'ami par le sang; et fut-on allié
par les liens de la race encore si fort,
par la fraternité virile si puissamment, s'il veut l'attirer au meurtre,
le séduire au crime : il serait meilleur alors
de repousser l'ennemi loin de lui,
de ne plus l'aimer, ni garder dans son cœur,
afin qu'il lui soit donné de monter seul
dans le haut royaume du ciel, plutôt que le tourment de l'enfer,
le mal éternel ils gagnent tous deux,
le péché et l'affliction.

18.

Dans l'ancienne alliance est écrit aussi
en paroles véridiques comme vous savez tous,
que chacun doit éviter parjure
et faux serment ; le péché est épouvantable,
il égare les Leudes sur des chemins coupables.
Mais moi je vous dis, personne ne doit jurer
un serment, personne des habitants de la terre,
ni par le ciel là-haut, c'est le siège de Dieu,
ni par la terre en bas, c'est du Tout-Puissant
le bel escabeau ; que personne aussi ne jure
par sa propre tête, car pas un cheveu il ne peut changer
ni blanc ni noir, si ce n'est tel que le Créateur
le Puissant fit. Que l'homme évite donc avec crainte
les serments ; s'il le fait souvent
il devient toujours plus mauvais et il ne peut plus se garder.

C'est pourquoi je veux vous ordonner en paroles vraies,
que vous ne juriez jamais de serments plus graves
parmi les hommes que moi avec mes
paroles je ne veux vous ordonner véritablement;
quiconque a procès, qu'il dise la vérité,
qu'il dise : oui, si cela est, concède ce qui est vrai,
dise : non, si cela n'est pas, cela doit lui suffire;
ce que en plus un homme dit,
tout cela provient du mal pour les habitants de la terre,
de ce que par déloyauté l'un ne croie pas
les paroles de l'autre.
Je vous dis encore en vérité,
comme il était écrit dans l'ancienne alliance :
si l'un prend l'œil à l'autre,
le détache de son corps ou quelque membre
celui-là doit aussi le payer
avec le même membre. Mais moi je vous enseigne
que vous ne vengiez pas ainsi le mal et l'injustice,
mais qu'en humilité vous supportiez tout,
injure et honte, et tout ce que l'on vous fait.
Que chacun fasse à l'encontre de l'autre
ce qui lui est utile et lui plait, s'il veut que les hommes
lui fassent du bien en retour. Alors Dieu lui sera doux
et à tous les autres qui agissent ainsi.
Donnez aux pauvres, partagez le superflu
entre le peuple besoigneux et ne demandez pas si merci
ou salaire vous obtenez sur ce monde terrestre,
remettez à votre cher Maître
de payer les dons, que Dieu vous récompense,
le Maitre puissant de la terre, de tout ce que par amour pour lui vous [faites.
Si tu ne veux donner qu'à des hommes bons
des trésors éblouissants dont bénéfice de nouveau
tu penses avoir, peux-tu pour cela droit
au salaire attendre de Dieu ? ce n'est pourtant que fief.
Il en est ainsi de tout ce que tu fais aux autres,
aux Leudes par amour; si tu espères cela
pour paroles et œuvres, comment le Puissant saurait-il
te savoir gré pour le don que tu réclames de nouveau ?
Donnez aux hommes qui ne peuvent vous rendre ici,
et demandez seulement le royaume de Dieu !
Ne donne pas ouvertement l'aumône aux pauvres,
avec les mains; d'un cœur humble donne
pour l'amour de Dieu ; alors t'adviendra compensation
salaire aimable pour toute éternité,

trésors étincelants. Ce que d'esprit simple
tu donnes en secret, cela est précieux à notre Maître.
Ne fais pas jactance avec les dons, cela ne doit aucun qui donne,
afin que, par vaine gloire, ils ne soient pour lui de nouveau
perdus, pour lesquelles salaire il devait
obtenir aux yeux de Dieu, les bonnes œuvres.
Et je vous ordonne en outre quand vous voulez prier
et demander secours de votre Maître,
pour qu'il vous délie de mauvaises actions,
de faute et péché, ne le faites pas devant le peuple,
devant les yeux des Leudes, pour que tous vous louent
et vous vantent pour cela ; la prière au Maître
devient alors à rien par vaine gloire.
Mais si vous voulez prier le Maître pour le secours,
mériter par humilité ce dont vous avez besoin ;
que celui qui donne la victoire vous délie de péché,
alors faites-le secrètement ; car le Maître le sait bien,
le Saint dans le ciel, auquel rien ne reste caché,
ni parole, ni œuvre. Alors il vous accorde tout
ce que vous lui demandez, quand vous vous inclinez pour la prière,
avec le cœur pur.
Les héros se tenaient debout,
les Nobles, autour de lui avec grand désir
épiant sa volonté ; sa parole leur était joie ;
ils la méditaient et se taisaient, et leur vœu était
de garder dans le cœur ce que le saint enfant
là pour la première fois en parole
d'éclatant racontait. Alors l'un des douze commença
l'un des prudents disciples à l'Enfant de Dieu :

19.

« Bon Maître, nous avons besoin de ta grâce,
pour accomplir ta volonté, et aussi de tes paroles,
toi le meilleur des Nés. C'est pourquoi apprends nous à prier,
nous les disciples, comme fait Jean,
le cher Baptiseur, chaque jour
instruisant les Leudes, comment ils doivent le Tout-Puissant
le Bon, saluer. A tes disciples aussi
dévoile ce secret ! » Le Souverain eût
sans retard, le Fils du Maître,
de bonnes paroles toutes prêtes. Si le Puissant,
si Dieu vous voulez saluer en vos paroles,
le plus fort des Rois, alors parlez comme je vous enseigne :
Notre Père de tout le peuple,

toi qui es au royaume élevé des cieux,
que ton nom soit béni en chaque parole !
que ton royaume fort nous advienne ;
que ta volonté arrive sur ce monde,
tout comme sur terre, tel qu'il est là haut
dans le haut royaume des cieux.
donne-nous, Dieu, le nécessaire quotidien,
tes saints secours ! Remets nous, Pasteur du ciel,
tout méfait, comme nous faisons aux autres.
Ne laisse pas les esprits malfaisants nous séduire
pour pratiquer leur volonté, si nous en sommes dignes ;
mais aide-nous contre toutes les mauvaises actions !
C'est ainsi que vous devez prier, lorsque vous vous inclinez pour la prière,
en vos paroles, afin que Dieu puissant
vous remette le mal parmi la race des Leudes.
Car si vous remettez à chacun des Leudes
faute et péché, qu'eux-mêmes ici
pratiquent contre vous, alors le Puissant vous remet,
le tout-puissant père, toute infraction,
la masse des méfaits. Mais si votre sentiment de vous-même grandit,
que vous n'êtes pas résolus vous-mêmes à remettre aux autres,
au peuple sa faute, alors le Puissant ne veut non plus
vous pardonner le péché, il vous paiera
avec un salaire mauvais pour longtemps
tout le tort qu'ici aux autres
sous cette lumière vous fîtes, si envers les Leudes
vous ne conciliez pas la faute avant d'entreprendre le voyage
hors de ce monde.
En vérité je vous dis aussi
comment vous devez exécuter mon enseignement
quand vous voulez pratiquer le jeûne
pour amoindrir votre méfait ; le tout-puissant connaît cependant,
le Puissant, votre volonté, quoique dans le monde les Leudes
ne vous louent point. Alors il vous donnera le salaire,
votre père céleste dans le royaume du ciel,
si vous voulez le servir en humilité,
pieux au milieu du peuple.
Si vous ne voulez ni argent ni bien
par voie injuste, si vous aspirez en haut à Dieu,
Leudes, pour votre salaire; cela est plus digne d'amour
que de vivre sur terre dans la surabondance,
habitués aux trésors de la terre. Voulez-vous m'écouter,
alors n'amassez pas ici des trésors en argent et en or,
sur ce cercle de la terre, des bijoux précieux,

que la rouille détruit; les brigands les volent,
les vers les détruisent, le vêtement se déchire,
le trésor d'or passe. Faites de bonnes œuvres,
amassez-vous au ciel une réserve plus riche,
de plus beaux trésors, qu'aucun ennemi ne peut prendre
ni jamais ravir : des richesses sont préparées
pour vous, autant de bien là-bas
dans le royaume céleste de la réserve vous avez amassé,
vous, héros, par vos dons manuels, pensez à cela;
car la pensée et le rêve des hommes est surtout là,
leur esprit et leur cœur, où est leur réserve,
où leurs trésors sont rassemblés. Personne n'est si heureux
qu'il puisse gagner les deux dans ce large monde,
vivre dans le superflu sur cette terre,
dans toutes les joies du monde et cependant le Puissant
servir à merci; mais aux choses
il faut renoncer à l'une ou à l'autre,
aux joies du corps ou à la vie éternelle.
Ne vous inquiétez point du vêtement, fiez-vous à Dieu;
N'ayez point souci de ce que demain vous devez
manger ou boire ou vous mettre
comme habits. Tout cela sait le Puissant,
ce dont vous avez besoin, vous qui le servez ici,
qui suivez sa volonté. Eh bien! aux oiseaux
vous pouvez le reconnaître clairement qui sont dans le monde,
qui volent en des chemises de plumes; ils ne demandent point de bien
et Dieu leur donne cependant chaque jour
secours contre la faim. Vous pouvez aussi reconnaître
au sujet de l'habit, comme les plantes sont
finement ornées qui se tiennent dans la campagne
fleurissant magnifiquement. Le pasteur de la cité,
le roi Salomon, qui cependant un trésor précieux,
des joyaux avait comme aucun des souverains,
en habits le plus vaste choix,
cependant à son corps, le roi de tous les pays ne put
gagner pareil vêtement tel que les plantes en ont,
qui se tiennent dans la campagne finement vêtues,
les lis aux fleurs aimables. Le Pasteur du pays les habille
l'Auguste, du haut de la prairie du ciel; cependant les héros lui sont plus,
les Leudes, loin plus chers, qu'il a créés dans le pays,
le Puissant, d'après sa volonté. C'est pourquoi n'ayez point souci du vêtement,
ne vous plaignez pas des habits. Dieu y pourvoiera lui-même
vous aidant du haut de la prairie du ciel, si vous le servez pour sa grâce,
si vous demandez d'abord le royaume du ciel, faites de bonnes œuvres,

aspirez au juste, alors le Puissant
vous donnera tous les biens, si vous lui obéissez,
comme je vous le dis en paroles vraies.

20.

Vous ne devez en aucune façon sur quiconque injustement
ou durement juger, car le jugement revient de nouveau
sur le même et alors cela deviendra angoisse
et mal pour lui qui en paroles prononça
injustice à un autre.
Que personne ne fasse cela
d'entre vous sur cette terre, au paiement d'une dette ou à l'achat,
qu'une mesure injuste à l'autre homme
il mesure criminellement, car il en deviendra de même
à quiconque sur terre fait ainsi.
il lui en ira ainsi, là où il voudrait bien volontiers ne pas
voir ses péchés. Je vous dis encore aussi
comment vous pouvez vous préserver de durs châtiments,
de mainte œuvre de mensonge. Comment oses-tu injurier
ton frère de ce que tu voies sous ses sourcils
un fétu dans les yeux et ne veux pas voir
la large poutre dans ta vue,
l'arbre pesant. Pense à ce que
tu l'éloignes d'abord ; alors tu verras clair,
tes yeux seront ouverts ; alors tu pourras toujours
chercher à guérir la vue de ton proche,
à guérir sa tête. Plus important doit être
dans cet espace du milieu, pour tous les hommes,
dans ce monde, ce qu'ils font de mal,
que de remarquer d'un autre homme
la dette et le péché, et cependant ils ont eux-mêmes plus
de crimes exécuté. S'il veut gagner de l'avantage
il doit d'abord lui-même se délivrer du péché,
se délier des mauvaises actions ; alors il peut avec des enseignements
aider aux Leudes, quand il se sait pur,
à l'abri des péchés.
Devant les pourceaux vous ne devez pas
jeter vos perles ou un trésor étincelant,
une sainte parure de cou ; car ils le foulent dans la fange,
le roulent dans la boue, ne savent pas ce qui est beau,
ne connaissent aucun joyau. Il y en a beaucoup ainsi
qui ne veulent pas entendre votre sainte parole,
ni exécuter les œuvres de Dieu ; ils ne savent rien de Dieu,
mais plus chères leur sont paroles vides,

choses vaines, que du peuple de Dieu
l'œuvre et la volonté. Alors ils ne sont pas dignes
d'entendre une sainte parole, quand leur cœur
ne veut ni l'apprendre ni l'exécuter; ne les instruisez pas
afin que des discours et des paroles du Tout-Puissant
vous ne perdiez pas, avec les Leudes qui ne veulent pas croire
aux vraies paroles. Vous devez aussi vous garder
avec ruse des Leudes, quand vous voyagez dans le pays,
afin que des maitres menteurs ne vous séduisent pas
par des paroles et des œuvres. Ils viennent en habits
magnifiquement parés; mais le cœur est plein de détours.
Vous pouvez les reconnaitre facilement, quand ils viennent :
ils parlent sagement, mais les œuvres sont inutiles,
les pensées de ces preux. Vous savez que dans les épines
ne croissent pas les raisins ou autre chose de beau,
des fruits aimables; vous ne récoltez pas non plus de figues,
vous preux, sur les buissons. Méditez-bien cela,
qu'un mauvais arbre, là où il est planté dans la terre,
ne donne pas de bons fruits, Dieu ne l'a pas créé ainsi,
qu'aux enfants des hommes le bon arbre
porte ce qui est amer; de chaque arbre vient
tel fruit dans le monde tel qu'il vient de la racine,
bon ou amer. Cela dépend de l'intérieur,
de l'âme même de la race humaine,
ainsi que chaque individu le montre aussi lui-même,
annonce par la bouche quel cœur il a,
comment est faite sa poitrine. Aucun ne peut le cacher,
de l'homme mauvais vient méchant conseil,
parole amère, tels qu'il les a dans la poitrine
fixés dans son cœur; il annonce toujours
sa volonté avec les paroles, et ses œuvres suivent.
C'est ainsi que du noble vient aussi réponse sensée,
sage, de son savoir, il exprime en paroles,
avec la bouche, l'homme, ce qu'il a dans l'intérieur,
comme trésor caché dans le cœur, de lui vient saint enseignement,
parole délicieuse, ses œuvres doivent
fructifier pour le peuple et lui à beaucoup de preux
devenir à bienfait, comme le Puissant même
le donna aux hommes bons, le Dieu tout-puissant
le Maitre céleste; car sans son aide
ils n'obtiennent par leurs paroles et œuvres rien de bon,
sur le cercle de cette terre; c'est pourquoi les fils de la terre doivent
croire tous à sa seule force.

21.

Je veux aussi vous enseigner comment il y a ici deux chemins
ouverts dans cette lumière, que vont les Leudes,
tout peuple de la terre; l'une route
est large et vaste, beaucoup la suivent,
une foule d'hommes, séduits dans le cœur
par les joies du monde; à main gauche
elle conduit les Leudes, où ils sont perdus,
les Leudes, en enfer; là il fait brûlant et noir
terriblement à l'intérieur; le voyage y est facile
aux Nés des hommes, mais la fin ne vaut rien.
Ensuite il y a un autre, de beaucoup plus étroit,
chemin sur terre; peu seulement le suivent,
une petite foule, les enfants des hommes
n'y vont pas volontiers, quoique au royaume de Dieu
à la vie éternelle il conduise les Leudes.
C'est pourquoi choisissez l'étroit, car quoiqu'il ne soit pas facile
à suivre au peuple, il procure cependant le meilleur
à chacun qui y va; celui-là reçoit récompense
durable salaire et vie éternelle,
existence magnifique. Vous devez constamment au Maître,
au Puissant, demander que ce chemin
vous le preniez dès le commencement et le suiviez plus loin
jusqu'au royaume de Dieu. Il est toujours prêt
à donner à ceux qui le lui demandent
à ceux qui l'en supplient. Cherchez votre Père là-haut
dans le royaume éternel et toujours vous
le trouverez pour votre bien. Annoncez votre voyage
aux portes de votre Maître et il vous sera ouvert,
la porte du ciel s'ouvrira, afin que dans la sainte lumière
dans le royaume de Dieu, vous puissiez entrer,
voir la félicité.
Je vous dis encore
devant tout ce peuple une parabole véridique :
quiconque des Leudes veut mon enseignement
garder dans le cœur et le bien considérer,
le suivre sur terre, celui-là agit comme
un homme sage, qui a de la sagesse,
et une intelligence pénétrante et la place de sa maison
choisit sur un rocher ferme et en haut sur la hauteur
bâtit le bâtiment, où le vent ne peut,
ni la vague de l'eau, ni le courant causer la perte ;
elle résiste là à tous les mauvais temps,
sur le rocher, en haut; car elle fut trop solidement

établie sur le roc ; la place tient bon,
est protégée contre le vent et ne chancellera pas.
Cependant quiconque des Leudes mon enseignement
ne veut entendre, ne pas tenir mon indication,
celui-là ressemble à un homme insensé, imprudent,
qui veut placer une maison d'habitation dans le sable près de l'eau,
où le vent d'ouest et le courant des vagues,
les flots des lacs se brisent. Le sable ne peut
la garantir du vent de la tempête, elle est jetée,
tombe dans le flot, parce qu'elle n'est pas sur solide
terre bâtie en charpente. Ainsi à tous doit
leur œuvre prospérer qui suivent ma parole
observent mon saint commandement.
Dans le cœur s'étonnait
la foule des hommes ; du Dieu puissant ils entendaient
l'enseignement aimable. Ils n'étaient pas habitués
à entendre dire de pareilles choses,
pareilles paroles et œuvres. Les sages comprenaient
que le Maître des Leudes les enseignait là
en paroles vraies, comme il avait pouvoir,
pas du tout comparable à ceux qui auparavant
étaient dans le pays comme maîtres
choisis aux Leudes. Les paroles du Christ n'avaient
point de pareilles parmi les hommes, qu'il disait devant la foule,
imposait sur la montagne.

22.

Il leur conféra les deux !
de dire avec ses propres paroles
comment on peut obtenir le royaume de Dieu,
le bien suprême ; il leur donna aussi pouvoir
qu'ils pussent guérir boiteux et aveugles,
les maux des Leudes, le lit de malade,
et les douleurs graves ; il les menaça ensuite
qu'ils ne réclamassent point de salaire aux Leudes
de joyaux précieux. Pensez d'où vous vint la force
le savoir et la sagesse, et que le pouvoir vous vint
du Père de tous les vivants. Vous ne pouvez l'acheter
pour argent et biens ; à tous soyez donc
dans votre cœur empressés et secourables ;
apprenez aux Leudes un conseil durable,
ce qui profite éternellement, condamnez l'œuvre criminelle,
les graves péchés ; tenez l'argent et l'or
pour indignes d'entrer en votre possession,

le trésor étincelant ; cela ne vous profite en rien
ne procure point de délices.
De vêtement vous ne devez point
en posséder en propre, que ce que vous portez,
pour votre habillement quand vous devez voyager
parmi la foule. Pour la nourriture ne vous inquiétez pas
de la nourriture du corps ; car le maître doit
être nourri par le peuple, en échange il leur est utile,
et le récompense avec ce qu'il dit aux Leudes ;
l'ouvrier vaut qu'on le pourvoie
de nourriture, l'homme qui de maint doit
soigner l'âme et conduire à la félicité
les esprits, à la prairie de Dieu. C'est une grande chose,
quiconque doit ici soigner pour l'âme des hommes
comment il la conserve au royaume du ciel,
pour que l'on pourvoie d'entretien le corps
des enfants des Leudes. C'est pourquoi l'on doit aussi le
tenir en honneur, celui qui vers le royaume du ciel
montre les chemins et aux adversaires,
aux ennemis les enlève, et condamne crime
et graves péchés. Maintenant je veux vous envoyer
par ce pays ; comme agneaux au milieu de loups
ainsi vous irez parmi vos ennemis, parmi beaucoup de peuples,
parmi toutes sortes de gens. Que votre esprit soit prudent
envers eux ; semblable au ver se dissimulant,
au serpent qui miroite, quand un danger
il craint et une poursuite, que dans le peuple on ne vous
surprenne point pendant le voyage ; c'est pourquoi vous ne devez point [avoir souci
qu'ils puissent rendre vaine votre intention,
votre désir d'action. Soyez vigilants contre eux,
contre leur fausseté, comme on doit contre l'ennemi.
Dans vos actions soyez semblables aux colombes,
ayez envers tous esprit simple,
cœur doux, alors aucun homme
ne sera trompé par vos actions,
séduit par vos péchés.
Maintenant il vous faut aller
à votre mission ou moult amertume vous devez
souffrir des Leudes et blessante tyrannie
moult et mainte, parce qu'en mon nom
vous enseignez les Leudes. C'est pourquoi vous devez moult peine
supporter des rois de la terre ;
souvent devant les hommes à cause de mes paroles
vous vous tiendrez liés et subirez à la fois

raillerie et insulte. Ne laissez point votre cœur douter,
votre esprit chanceler ; vous n'avez pas besoin d'avoir souci
dans le cœur, lorsque devant l'autorité
on vous fait venir dans la salle des hôtes, sur ce que en bonnes paroles
vous devez dire. Car sagesse vous sera donnée,
secours du ciel et le Saint-Esprit parlera
puissamment par votre bouche. C'est pourquoi n'hésitez pas devant le
[combat des hommes,
ni ne craignez leur inimitié. Ils ont bien pouvoir
de vous prendre corps et vie,
de vous abattre par l'épée, à l'âme ils ne peuvent
en rien vous nuire. Ne redoutez que Dieu le Maître,
craignez votre Père, observez avec zèle
ses commandements, car il commande sur les deux
sur la vie et le corps des Leudes,
et aussi sur l'âme. Si là-bas sur le chemin
vous les perdez pour mon enseignement, à la lumière de Dieu vous
[devez les
retrouver à la première place, car votre Père
les tient, le Dieu saint, dans le royaume du ciel.

23.

Ils n'iront pas tous dans le ciel, ceux qui m'invoquent ici,
les hommes, leur Maître puissant. Il en est beaucoup
qui veulent toujours s'approcher du Puissant :
ils crient au secours et pensent à autre chose,
font actions honteuses; à ceux-là les paroles ne profitent pas.
Ceux-là seuls parviennent à la lumière céleste,
vont dans le royaume de Dieu, qui, avec désir et amour,
du Père tout-puissant accomplissent ici
l'œuvre et la volonté; ils n'ont pas besoin avec beaucoup de paroles
d'appeler au secours, car le Dieu saint
sait de tous les hommes les projets et pensées,
parole et volonté et il leur donne le salaire des œuvres ;
c'est pourquoi, tandis que vous voyagez, vous ne devez point vous soucier
comment vous transmettrez le message au peuple.
Passez votre chemin au travers des habitations,
au travers du vaste monde, comme les chemins le diront,
larges chemins de cités ; choisissez-vous toujours le meilleur
dans la foule, ouvrez-lui votre sentiment,
en paroles de vérité. Alors, s'ils en sont dignes,
s'ils font volontiers vos bonnes actions,
d'un cœur pur, dans la maison de ceux-là
demeurez à souhait et récompensez-les bien,

payez-les avec du bien, en même temps qu'à Dieu
vous les consacrez par paroles, dites-leur paix assurée,
saint aide du Roi du ciel.
Mais si par leur propre action ils ne devaient pas ainsi
devenir heureux en faisant vos œuvres,
en pratiquant votre enseignement, quittez de tels gens,
allez-vous-en de ce peuple, votre paix reviendra
de nouveau sur vous, laissez-les dans les vices,
rester dans leurs mauvaises actions, cherchez une autre cité,
la foule des hommes; cependant ne laissez pas un petit grain de poussière
aux pieds vous suivre, là où l'on ne vous a pas accueillis :
secouez-la de vos souliers, à leur honte,
en témoignage au monde que leur volonté n'est pas bonne.
Je vous le dis encore, quand ce monde finira,
et que le jour fameux poindra,
qu'alors la cité de Sodome qui par ses péchés
dans l'abîme, par la force de l'incendie,
par le feu s'écroula, aura plus de paix,
un Maître souverain plus clément que n'auront ceux-là
qui vous repoussent ici et ne suivent pas vos paroles.
Mais quiconque vous reçoit d'un cœur pieux,
d'un esprit doux celui-là a fait ma
volonté et aussi le Dieu puissant
accueilli, votre Père, le Prince des peuples,
le puissant donneur de conseils, celui qui connaît la justice.
Il sait, le Puissant, et il récompense la volonté
de chacun qui ici fit le bien,
et pourvu que par amour pour Dieu, aux Leudes
il donne de bon cœur une gorgée d'eau,
qu'à ceux qui manquent il apaise la soif
avec une source fraîche. Cette parole s'accomplira,
cela ne durera pas longtemps que le salaire
aux yeux de Dieu, la récompense il recevra,
le remerciment pour ce qu'il fit par amour pour moi.
Mais celui qui me renie parmi les Leudes,
devant cette armée de héros, à celui-là je ferai de même dans le ciel,
là-haut, devant le Tout-Puissant et devant tous ses anges,
la foule des puissants. Mais quiconque des hommes
ne cesse pas de le confesser,
mais devant le peuple se reconnaît mon disciple
celui-là je veux aussi le reconnaître devant Dieu,
le Père de tous les vivants, là où les peuples en foule
viennent tous devant le Tout-Puissant,
pour régler avec le souverain; là, au jugement,
je suis un Maître souverain doux à chacun

de ceux qui m'écoutèrent et pratiquèrent les œuvres
que j'ai ordonnées ici sur la montagne.
Là, Le Fils du Puissant avait en vérité
instruit les Leudes, comment ils doivent la louange
de Dieu accomplir. Alors il laissa le peuple
vers tous les côtés, les troupes des guerriers
s'en aller au pays. Ils avaient eux-mêmes sa parole
entendue, les saints enseignements du Roi du ciel,
comment dans le monde en paroles et actions,
pour tous les temps et partout,
sont supérieurs en force d'enseigner et en sagesse ceux
qui là-bas sur la montagne entendirent les commandements du Maître.

MIRACLES

Cana.

Jean, II, 1-11.

24.

Trois nuits après le Prince de ces peuples alla
en Galilée, où, pour une réception hospitalière,
l'Enfant de Dieu était prié. On voulait marier une fiancée,
une fille inspirant amour ; là fut Marie
avec son fils lui-même, la vierge bénie,
la mère du Puissant. Le Maître des hommes
alla avec ses disciples, l'Enfant de Dieu,
dans la maison élevée où les maîtres buvaient,
les Juifs, dans la salle des hôtes. Il était aussi avec les hôtes,
et fit connaître là qu'il avait pouvoir de Dieu,
aide du Père du ciel, du Saint-Esprit
sagesse du Puissant. Le peuple était joyeux,
les gens réunis étaient gais,
amis de joyeuse humeur. Les serviteurs allaient,
versaient avec des coupes, portaient vin pur
dans cruches et pots. Le mouvement des guerriers
était joyeux dans le hall. Et alors quant aux héros
sur les bancs commença le meilleur du plaisir,
qu'ils furent en joie, alors il manqua de boisson,
de vin épicé ; il n'y a plus rien
non plus dans la maison, qu'à la société encore

présentassent les échansons; les coupes étaient
vides de vin.
Alors il ne tarda guères
que la plus belle des femmes le remarqua bien,
la mère du Christ. Elle alla parler à son enfant,
à son Fils, elle-même, et lui dit en paroles
que les maîtres de la maison n'avaient plus de vin
à donner aux hôtes. Elle le pria bien
afin que le saint Christ procurât aide à cela
au peuple, à plaisir.
Il avait déjà sa parole prête
le puissant Enfant de Dieu et il dit à la mère :
« que nous soucie toi et moi la boisson des hommes,
le vin de ce peuple? Qu'en parles-tu tant, femme,
et m'avertis devant la foule? Mon temps n'est
pas encore venu. » Cependant elle ne douta pas
dans son cœur la sainte Vierge,
qu'après ces paroles le Fils du Puissant,
le meilleur des Sauveurs ne voulût pourtant aider.
Alors la plus belle des femmes ordonna aux serviteurs,
aux échansons et intendants, qui servaient les preux,
d'exécuter les paroles et œuvres
que le saint Christ leur enjoindrait
d'accomplir devant les Leudes.
Alors étaient debout vides
six cruches de pierre. Silencieusement ordonna alors
le puissant enfant de Dieu, de sorte qu'aucun homme
en vérité ne comprit ce que dit alors sa bouche;
il dit aux valets avec de l'eau claire
de remplir les vases, puis avec les doigts
il la bénit lui-même, avec ses mains,
il la changea en vin, en fit remplir un vase,
puiser dans une coupe, et ordonna aux échansons,
à celui des convives qui était au festin,
au plus auguste de donner dans la main
avec la droite le vase, à celui qui dans le peuple là
après l'hôte était le plus proche.
Quand celui-ci but du vin,
il fut obligé d'annoncer à haute voix devant les Leudes
au fiancé, que le meilleur vin
tous les hôtes habituellement en premier
donnaient au festin : pendant ce temps
les convives sont excités par le vin à la gaîté
et rêvent enivrés; ensuite, il est vrai, l'on sert
le vin le plus léger, c'est la coutume des Leudes.

Mais sa réception est singulièrement
faite devant la foule; tu fis aux Leudes
le moindre de tes vins
par les serviteurs offrir d'abord
et donner au festin. Maintenant tes convives sont rassasiés,
les invités de la noce ne sont plus à jeun,
le peuple est joyeux, alors tu offres
le vin le plus délicieux que jamais sur terre
je vis. Celui-ci tu aurais aujourd'hui d'abord
dû donner; tous les convives l'eussent
reçu avec reconnaissance.
Alors les preux
furent instruits par les paroles, lorsqu'ils burent le vin,
que dans la maison là le saint Christ
avait accompli un signe. Ils ne doutèrent pas davantage
que pouvoir lui était donné de Dieu,
puissance sur la terre. Alors il fut connu au loin
en Galilée chez la gent Juive
comment là-même le Fils du Puissant avait changé
l'eau en vin.
Ceci fut le premier miracle
qu'en Galilée à la gent Juive
il montra comme signe. Personne ne peut raconter
conformément à la vérité ce qui plus tard arriva
encore de miracles sur la terre, où le Christ régnant
au nom de Dieu à la gent Juive
tout le jour dit son enseignement,
promit le royaume du ciel, et de la tyrannie de l'enfer
prémunit en paroles, leur dit la garde de Dieu,
la félicité, de chercher, où est la lumière des âmes,
la vie céleste et l'éclat étincelant,
la majesté de Dieu, où de bons esprits
habitent à souhait, qui réfléchissent bien
de sorte qu'ils observent les commandements du Prince du ciel.

25.

Le Centenier.

Matth., VIII, 5-13. — Luc, VII, 1-10.

Alors avec ses disciples partit du festin
le Christ vers Capharnaum, le plus puissant des rois
vers la cité célèbre. Des hommes de guerre étrangers s'assemblèrent,

allèrent au-devant de lui, d'hommes bons
un troupeau doué de salut, ses paroles délicieuses,
saintes, entendre. Un capitaine lui vint
au-devant, un homme bon, et il le pria ardemment
le Saint, de le secourir ; il disait que parmi ceux de sa maison
il avait déjà longtemps un paralysé,
un malade dans la demeure. « Celui-là aucun médecin ne peut
le guérir de ses mains. Il a besoin de ton secours,
mon Prince, toi le Bon. » L'Enfant de paix de Dieu
dit aussitôt, lui répondant à lui-même,
qu'il voulait venir et l'enfant
sauver de la misère. Alors s'approcha de lui
l'homme devant la foule, avec le Puissant
échanger des paroles : « Je ne suis pas digne
bon Maître, que tu ailles dans ma maison,
que tu visites ma demeure, car je suis un pécheur,
en paroles et en œuvres. Je sais, tu as pouvoir
que tu peux le guérir d'ici,
mon Maître régnant; si tu le dis avec tes paroles,
sa souffrance est déliée et son corps sera
sain et pur, si tu lui aides.
Vois je suis un homme lige, j'ai argent et bien,
acquis richesse; quoique je sois sous la puissance
du haut prince, j'ai cependant suite,
des gens d'armée dévoués, qui me sont si obéissants
qu'ils n'omettent ni parole ni œuvre
de ce que je leur dis de faire dans ce pays ;
ils courent l'exécuter et reviennent
dévoués chez leur maître. C'est vrai, j'ai dans la maison
richesse en abondance et assez de suivants,
de vaillants héros, mais toi, le Saint, je n'ose pas
te prier, toi Né de Dieu, de venir dans mon bâtiment,
de visiter ma demeure, car je suis un pécheur,
j'ai conscience de mes transgressions. »
Alors le Christ régnant dit
à ses disciples, chez les Juifs il n'avait
dans le peuple d'Israël pas encore une fois trouvé
un homme son pareil, qui plein de plus grande foi
en ce pays cherchât Dieu,
plus purement le ciel. Je vous fais donc encore entendre
comme je vous dis ici en paroles vraies,
il y aura d'autres peuples de l'Est et de l'Ouest
il s'en trouvera encore beaucoup ensemble,
un peuple saint, pour le royaume du ciel.
Au sein d'Abraham, et aussi d'Isaac

et de Jacob, les hommes bons.
ils pourront se reposer et recevoir à la fois
le bien à plaisir et une vie de délices,
la bienheureuse lumière de Dieu. Alors beaucoup d'entre les Juifs
seront déchus de ce royaume
privés d'une telle gloire, dans des vallées ténébreuses,
tomberont dans l'abîme extérieur de l'enfer.
Alors on entendra les héros hurler,
ronger leur colère avec les dents.
C'est là qu'il y a rage et grincements et feu dévorant,
dure contrainte de l'enfer, qu'il fera chaud et sombre,
nuit éternelle en punition pour les péchés,
pour les actions mauvaises, pour celui qui ne demande pas
à être sauvé avant qu'il abandonne cette lumière,
qu'il se détourne de cette terre.
Maintenant tu peux à ta volonté
aller à la maison, chez toi tu trouveras bien portant
l'homme jeune enfant, son cœur est joyeux,
ton fils est bien portant, comme tu l'as demandé,
tout sera accompli si ferme croyance
tu enclos dans ton cœur. « Alors au Roi du ciel dit,
le chef de l'escorte, au Dieu gouvernant tout,
grâces devant les Leudes, de ce qu'il lui aida dans l'indigence;
il avait obtenu tout ce qu'il avait souhaité.
Bienheureux il marcha vite partant de là,
s'en retourna joyeux de cœur à sa demeure,
sa maison et sa ferme, là trouva son fils bien portant
le tendre jeune homme. Les paroles du Christ
étaient accomplies; il avait pouvoir
de montrer des signes; personne ne peut raconter
ni calculer ce que par sa Force
sur ce monde du milieu il opéra de magnifique
et fit de miracles; car en son pouvoir est placé tout,
ciel et terre.

26.

La veuve de Naim.

Luc, VII, 12.

Le saint Christ
alla plus loin; il opéra puissamment
tous les jours, le noble Maître,
par amour pour les enfants des Leudes; il enseigna par ses paroles

la volonté de Dieu ; beaucoup de disciples l'entouraient
comme continuels compagnons, un peuple béni de Dieu,
la grande masse des guerriers, de maintes tribus
une sainte armée. Il était bon dans le secours,
doux aux guerriers. Alors il vint avec la foule,
avec une masse compacte, le Né de Dieu, à la cité
de Naïn, le Sauveur, où son nom devait
être glorifié. Alors s'avança le Souverain,
Christ, le Sauveur, jusqu'à ce qu'il fut proche,
Le Rédempteur béni. Alors ils virent un cadavre,
un corps sans vie, porté par les Leudes,
sur une civière, sortant de la cité,
un jeune homme enfant. La mère suivait
troublée dans le cœur, et se tordait les mains,
déplorait tristement la mort de son enfant,
digne de pitié. C'était son fils unique,
elle-même était veuve, n'avait plus d'autre joie,
elle avait reporté sur lui seul
souhaits et volonté, maintenant il lui était pris
par l'ordre du Puissant. La foule suivait,
la masse des Leudes de la cité, quand on portait sur la civière
le jeune homme au tombeau. Alors le Fils de Dieu,
le Puissant lui devint miséricordieux, il parla à la mère,
il dit à la veuve de cesser de pleurer
de se plaindre au sujet de l'enfant. « Tu dois voir ici la force,
l'œuvre du Puissant ; tu auras joie,
et consolation devant le peuple. Tu n'as pas besoin de porter le deuil
de ton enfant.
Il alla à la civière,
toucha l'enfant lui-même, le Fils du Maître
avec ses saintes mains, et parla au héros,
ordonna au jeune homme de se lever
du lit de repos. Le guerrier se leva,
le fils, sur la civière ; dans sa poitrine revint de nouveau
l'esprit par la force de Dieu, et de suite l'homme parla
à ses amis. Alors il le remit de nouveau à la mère
dans les mains, le Sauveur. Le cœur de la femme
fut plein de consolation et de joie, puisque son souhait était réalisé.
Elle tomba aux pieds du Christ et, le roi des peuples,
elle loua devant les Leudes, qui défendit la vie
de son enfant chéri contre le destin. Elle comprit que c'était le maître,
le saint Père du ciel qui a force pour secourir
tout peuple de la terre.
La foule remarqua
le miracle qui était arrivé ; ils dirent que le Puissant

visitait son peuple et avait envoyé en avant
un si puissant prophète qui faisait pareille chose.
Alors beaucoup furent pris de crainte,
le peuple eut peur; ils voyaient vivre,
voir la lumière du jour, celui qui avait déjà ressenti la mort,
qui était mort sur son lit de malade; il était de nouveau bien portant,
il revivait le jeune enfant; cela fut proclamé partout
aux enfants d'Israël.
Quand le soir vint
tous les hommes malades s'assemblèrent,
paralytiques et boiteux, tant qu'il en vivait,
tous les malades parmi les Leudes, on les conduisit
pour qu'ils arrivassent au Christ, qui dans sa grande force
leur aida et les guérit et leur ordonna
de retourner bien portants chez eux. C'est pourquoi l'on doit louer de [de pareilles œuvres,
glorifier ses actions, car lui-même il est le Maître
le puissant souverain de la race des hommes
pour tous les Leudes qui croient en lui
à sa parole et à son œuvre.

27.

La Tempête apaisée.

Matth., VIII, 18-27. — Marc, IV, 36-40. — Luc, VIII, 22-25.

Alors vint une foule
de peuple de toute sorte à cause des bienfaits du Christ,
pour la protection du Puissant. Alors le Fils de Dieu voulut
traverser une mer avec les disciples, près de Galilée,
un fleuve couvert de vagues. Au reste du peuple
il lui dit d'aller plus loin et le Christ alla avec un petit nombre
seul dans une nacelle, le Christ sauveur,
afin de dormir, fatigué du voyage. Des hommes connaisseurs du temps
hissèrent les voiles et par le vent se laissèrent
pousser sur le fleuve maritime, jusqu'à ce qu'il vint au milieu
le Puissant, avec les disciples. Alors commença la force de l'orage,
les tourbillons s'agitèrent, les vagues montèrent,
de noirs nuages se lancèrent au milieu, la mer hurla,
vents et eaux combattaient. Les bateliers furent soucieux
de ce que la mer était si soulevée, aucun des hommes
ne croyait vivre plus longtemps. Ils éveillèrent alors
le Pasteur du pays, lui annonçant la force de l'orage,

et le prièrent que le Maître les secourût
contre l'eau. « Sans quoi, nous allons lamentablement
mourir dans ce lac. » Alors il se leva lui-même
le bon Fils de Dieu et parla aux disciples,
leur défendit de craindre devant la colère du temps :
« Pourquoi êtes-vous si timides ? Votre cœur n'est pas encore ferme,
votre foi trop peu de chose ! Cela ne tardera plus longtemps
et le courant devra devenir plus calme,
et le temps délicieux. » Alors il parla au vent
et de même à la mer et leur ordonna de se comporter tous deux
plus tranquillement. Ils obéirent à l'ordre
à la parole du Puissant : l'orage devint silencieux,
le flot limpide. Alors le peuple commença
à s'étonner, et ils échangèrent des paroles,
quel homme puissant était-ce là,
que vents et flots obéissaient à sa parole,
l'un et l'autre à son ordre. Le Maître les avait là
préservés du malheur. La barque alla plus loin,
le navire à la haute proue recourbée. Les héros vinrent,
les Leudes, sur le bord, et louèrent Dieu,
glorifièrent sa Force.
Alors beaucoup d'hommes vinrent
au-devant du Fils de Dieu ; et il accueillit volontiers
quiconque cherchait son secours d'un cœur pur ;
il leur enseigna la foi et guérit
leur corps avec ses mains. Si fort que personne fut jamais
appesanti de douleurs, lorsque de Satan lui-même
les esprits rusés avec une force féroce
l'avaient entre les mains et la force d'âme
et l'intelligence enlevaient, de sorte que furieux en folie furieuse
il s'agitait au milieu du peuple, cependant il lui donnait santé d'esprit
le Christ, le Sauveur, car il venait entre ses mains.
Il chassait les démons par la force de Dieu,
avec paroles vraies, et raffermissait son esprit,
le guérissait des ennemis hostiles
et lui donnait paix, et alors il s'en allait
dans le pays qui lui était le plus cher.

28.

Guérison du Paralytique.

Matth., IX, 1-8. — Marc, I, 1-12. — Luc, V, 16-26.

C'est ainsi que chaque jour le Fils de Dieu faisait

bonne œuvre avec ses disciples ; cependant les Juifs ne voulaient
croire à sa grande force,
qu'il était tout puissant au-dessus de tout,
du pays et des Leudes ; leur salaire est encore maintenant
une lointaine migration, de ce qu'ils luttèrent
contre lui-même, le Fils de Dieu.
Alors il alla avec les discipl·s en Galilée,
chez les amis, là où il était né
et jeune enfant avait grandi chez ses parents,
le saint Sauveur. Autour de lui les troupes des armées
des peuples se pressaient, beaucoup de barons étaient
heureux dans sa suite. Alors ils apportèrent un homme languissant,
les Leudes, sur leurs bras pour l'amener devant les yeux
du Christ, le Né de Dieu ; il avait besoin pressant
que le Puissant du ciel le guérit,
le Souverain des hommes, il était déjà bien des jours
paralysé des membres, de son corps il était
peu maître. Alors la confusion était si grande
qu'ils ne pouvaient l'apporter devant le Né de Dieu,
traverser la mêlée, pour lui dire l'infirmité
du languissant. Alors alla dans une salle
le Christ puissant ; il y avait tout autour une mêlée
des troupes des hommes. Alors les hommes s'avisèrent
ceux qui longtemps avaient porté le paralysé
comment ils l'apporteraient devant le Né de Dieu
à l'intérieur de la foule, afin que le Christ sauveur
le vit lui-même. Alors les compagnons allèrent
le soulevèrent haut et montèrent sur la maison,
ouvrirent la salle par en haut et le descendirent à des cordes
dans l'appartement où était le Puissant,
le plus fort des Rois. Quand il le vit venir
par les chevrons du toit, il comprit leur intention,
le sentiment des hommes qu'ils possédaient
foi puissante. Alors il dit devant les Leudes
qu'il voulait délier et délivrer le malade
de péchés. Alors répliquèrent les hommes
les Juifs de cœur ennemi, qui épiaient
les paroles du Christ, qu'il n'était pas possible
de pardonner l'action coupable, que Dieu seul le pouvait,
le Gouverneur de ce monde. Mais il tenait la parole prête
le puissant Enfant de Dieu : « Je fais voir en cet homme,
qui gît ici dans cette salle languissant,
en d'horribles douleurs que puissance m'appartient
de pardonner les péchés et de guérir l'homme
languissant, sans le toucher de la main. »

Alors le Puissant Maître ordonna
au paralytique gisant, lui commanda devant les Leudes
de se lever guéri et sur son épaule
d'emporter le lit. Il suivit le commandement
vivement devant la foule, et s'en alla bien portant,
guéri, hors de la maison. Un grand nombre de payens
furent étonnés, dirent que le Puissant lui-même qui gouverne,
Dieu tout-puissant, lui avait donné
plus grande puissance que jamais aux hommes,
force et arts. Cependant ils ne voulurent pas reconnaître
les leudes Juifs, qu'il était Dieu.
Ils ne crurent pas à son enseignement et combattirent opiniâtres
contre ses paroles et reçurent pour cela affliction,
salaire pénible, qu'ils doivent subir longtemps
parce qu'ils n'ont pas voulu entendre le Roi du ciel,
les enseignements du Christ qu'il proclama partout,
au loin sur cette terre, et leur fit voir ses œuvres
tous les jours, contempler ses actions,
entendre sa sainte parole qu'il prononça pour le secours
des enfants des hommes et montra beaucoup de puissants
signes, pour qu'ils eussent confiance,
crûssent à son enseignement. Maint et maint corps
il affranchit de douleurs, prodiguant guérison,
rendit la vie à celui qui, déjà était équipé
pour le voyage de l'enfer, celui-là le Sauveur
le Christ, par sa grande force le fit éveiller de la mort
et jouir de nouveau de la joie du monde.

29.

Parabole du Semeur.

Matth., XIII, 1-8, 11-23. — Marc, IV, 1-8, 11-23. — Luc, VIII, 1-8, 10-15.

C'est ainsi que le Sauveur guérissait boiteux et contrefaits,
rendait aux aveugles la vue
de l'éternelle beauté, enlevait les péchés,
les méfaits des hommes. Mais chez les juifs,
les Leudes mauvais, la foi n'était pas meilleure
au Saint-Esprit, leur cœur était endurci,
ils luttaient contre lui et ne voulaient comprendre
comme ils se lançaient dans le pouvoir de l'adversaire
par leur incrédulité. Mais il ne cessa pas,
le Fils du Puissant qui gouverne, de leur dire encore

comment ils acquerraient le royaume du ciel ;
il enseignait dans le pays, beaucoup de Leudes
étaient entraînés par sa parole de sorte qu'en foule épaisse
le peuple le suivait; il disait beaucoup
en images le Né de Dieu, que leur poitrine,
leur cœur ne comprenait pas, jusqu'à ce que le saint Christ
devant le peuple, en paroles saisissables,
exprimât devant les oreilles de tous
et annonçât ce qu'il voulait dire. Une foule de peuple
pressée le serrait; grand était leur besoin
d'entendre du saint Roi du ciel
la parole véritable.
Il était au rivage d'une eau
et ne voulait pas, dans la foule serrée, aux barons défenseurs
proclamer son enseignement en haut à terre.
Alors le Bon alla, et avec lui ses disciples,
l'Enfant de paix de Dieu, plus près du flot,
monta dans un vaisseau et ordonna de le pousser
plus au loin du rivage afin que si fort
la foule ne le pressât pas Plus d'un baron
se tenait au bord de l'eau où le Christ régnant
disait son enseignement sur le peuple des Leudes.
« En vérité mes compagnons, je veux vous dire
comme un jour un homme sema sur la terre
du grain choisi avec les mains. Sur la pierre dure,
à la surface, il en tomba quelque peu et n'eut point de terre,
ne put pousser ni prendre racine,
prendre et germer; le grain fut perdu,
l'aimable fruit du champ, les grains qui dessus
gisaient sur le roc. D'autre tomba sur le sol,
sur la noble terre; là-dessus il commença
joyeusement à pousser et à prendre racine,
à prospérer gaiment; car la terre était bonne,
douée de fertilité. D'autre tomba
sur une route fortement battue
par le piétinement des chevaux et le pied des héros;
il arriva dans la terre et leva aussi,
poussa sur le chemin; alors il fut foulé
par le peuple au passage, les oiseaux le ramassèrent,
si bien que peu réussit au gré
du possesseur, de tout ce qui était tombé sur le chemin.
D'autre tomba là où beaucoup d'épines
épaisses s'élevaient à cette heure;
elle arriva à terre et leva aussi,
prit et germa. Alors les herbes montèrent,

empêchèrent sa végétation, l'abri du bois
le couvrit d'abord, de sorte qu'il ne porta pas fruit,
attendu que les épines le serraient de trop près. »
Alors assis en silence les compagnons du Christ,
les hommes sages en paroles s'étonnèrent fort :
avec quelles images le Né de Dieu
disait-il ses sentences de vérité.
Alors l'un des disciples commença à demander
au miséricordieux Maître, s'inclinant bas,
devant lui comme il en était digne : « En vérité tu as pouvoir
au ciel et sur terre, saint Maître ;
là-haut et ici-bas tu es le tout-puissant
sur les esprits des hommes, et nous tes disciples
te sommes dévoués dans le cœur. » Bon Maître,
si c'est ta volonté, fais-nous entendre la fin
de tes paroles afin que nous, comme toi,
puissions les annoncer à tout le peuple des chrétiens. »
Nous savons qu'à ta parabole la vraie explication
doit succéder et nous en avons fort besoin,
afin que nous puissions apprendre de toi en ce pays
ta parole et tes œuvres si sages.

30.

Alors le meilleur des bons répliqua
et donna cette réponse : « Je ne veux en rien
tenir mes actions cachées,
paroles ou œuvres, vous devez tout savoir,
vous mes disciples, car il vous a été donné
par le Gouverneur de ce monde que vous puissiez savoir
dans votre cœur, le secret céleste ;
aux autres on doit par images les commandements de Dieu
enseigner en paroles. A vous je veux en vérité
vous dire ce que je pensais afin que vous compreniez mieux
mon enseignement que tous ceux de ce pays.
La semence dont je vous parlais, c'est sa parole,
le saint enseignement du Roi du ciel,
que vous devez annoncer sur tout ce monde du milieu,
au loin par le monde. La race humaine
est d'espèce différente. Plus d'un est chancelant,
son cœur est dur, son âme médite le mal,
il n'accomplit pas du tout vos commandements,
qui sont qu'il doit observer mon enseignement.
C'est ainsi que mes leçons sont perdues,

les commandements du Puissant qui gouverne, et vos paroles
en l'homme mauvais, comme je vous disais
que le grain périt qui ne pouvait germer
ni prendre pied solidement sur le roc :
C'est ainsi que se perdent les sentences du Bon,
le message de Dieu, quoique l'on veuille aussi enseigner
aux méchants, à main gauche
ils choisissent la voie parmi le peuple ennemi,
à la douleur de Dieu et à la joie du démon,
entraîné dans le feu; là il maudira dans son cœur la braise ardente.
Mais mon enseignement instruit ce pays encore plus,
en paroles de vérité : il y a bien
du monde sur terre; il s'en trouve un autre,
qui est jeune et prudent, a l'esprit clair,
est habile à parler, et comprend vos paroles;
il les médite dans son cœur, et avec une oreille fine écoute
attentivement, et s'approche,
sa poitrine saisit les commandements de Dieu,
les apprend et les accomplit. Quand sa foi est si bonne
il considère comment il convertira aussi l'autre.
l'homme fourbe, afin qu'il porte aussi
fidélité au Roi du ciel dans le cœur.
Alors la foi de Dieu se répand dans son cœur,
la foi riche en amour, comme fait dans la campagne
le grain germant, là où il y a de la terre,
le sol lui est favorable, et l'alternance du temps,
et la pluie et le soleil, selon qu'il est nécessaire.
C'est ainsi qu'agit l'enseignement de Dieu en l'homme bon,
de jour et de nuit; le démon s'éloigne devant lui,
le féroce adversaire, mais le gardien de Dieu
s'approche de lui fidèlement jour et nuit,
jusqu'à ce qu'il l'amène à ce qu'il arrive à la fois,
et que l'enseignement devienne gain pour les Leudes
(l'enseignement) qui part de sa bouche, et que l'homme devienne de Dieu.
C'est ainsi qu'il enfouit pour le temps terrestre
dans son cœur sa part du ciel,
la volupté magnifique, et qu'il marche au pouvoir de Dieu
libre de crimes. La fidèle récompense attend
ainsi magnifiquement chacun, de sorte qu'aucun trésor d'or
ne ressemble à foi pareille. Avec vos leçons
soyez doux aux hommes! Il est fait de façon différente
le cœur des héros : beaucoup sont durs
ont une volonté perfide, changeante,
sont pleins de détours et d'actions criminelles.

ils pensent bien, quand ils sont dans la nécessité
et entendent hautement des Leudes l'enseignement
de Dieu, ils pensent bien que volontiers ils
l'accompliraient aussi. Alors l'enseignement de Dieu commence
à prendre dans leur cœur jusqu'à ce que leur revienne en main
l'argent pour l'achat et le bien étranger;
alors les esprits mauvais les égarent,
la passion de l'or les saisit,
leur foi s'éteint; alors rien ne leur profite
de ce qu'ils avaient dans le cœur, s'ils ne veulent pas le tenir.
Ceux-là ressemblent à la plante qui près du chemin a commencé
à prendre racine et fut foulée aux pieds.
C'est ainsi que le péché détruit dans l'esprit de l'homme
les paroles du Maître, quand il ne les garde pas;
alors il le jette dans l'abîme extérieur,
dans l'enfer brûlant, où il n'obéit plus
au Roi du ciel, les ennemis le torturent
des pires martyres. Par vos paroles toujours
instruisez dans ce pays. Je connais le cœur des Leudes,
la sagesse versatile des hommes,
combien ils sont tous changeants.
L'un projette et s'inquiète bien plus
comment il amassera le trésor, que comment du Roi du ciel
il accomplira la volonté; c'est pourquoi ne saurait grandir ici
le saint commandement de Dieu quoiqu'il prît,
et voulut jeter des racines; la richesse l'étouffe,
comme la mauvaise herbe et les racines ne peuvent supporter le blé [parmi eux,
et empêchent sa croissance; la richesse fait de même à l'homme,
à elle s'attache son cœur, de sorte qu'il ne pense pas
cet homme dans son cœur ce dont il a le plus besoin,
comment il l'atteindra pendant qu'il vit,
afin qu'au jour éternel il hérite,
par la grâce du Maître du royaume du ciel,
le bonheur sans fin, tel que personne
au monde ne peut le connaître. Car en vérité
les pensées d'aucun baron ne vont si loin
que de se représenter dans le cœur scrutateur
de savoir en vérité ce que le Puissant qui gouverne
a préparé de bon, qui viendra généreusement en partage
à tout homme qui l'aime bien ici-bas
et, zélé dans son cœur, pense lui-même
à arriver à la lumière de Dieu.

31.

L'Ivraie.

Matth., XIII, 25-26, 36-43.

C'est ainsi qu'il les enseignait par sa parole. Un grand peuple
entourait l'Enfant de Dieu, l'écoutait raconter en paraboles
au sujet de la fin du monde.
Un jour, dit-il, un homme noble sema de ses propres mains
du grain magnifique dans son champ;
il comptait sur une riche végétation,
du fruit délicieux. Alors l'ennemi vint
avec un cœur mauvais, sema de l'ivraie parmi,
la pire des mauvaises herbes. Tous deux poussèrent,
le grain et l'herbe. Alors les valets vinrent
dans la maison du Maître et lui annoncèrent,
les preux au suzerain, avec toute liberté de parole :
Seigneur, tu as pourtant semé du grain magnifique
sur ton champ, mais rien que de la mauvaise herbe
on y voit pousser. Comment cela arriva-t-il ainsi?
Alors l'homme noble donna cette réponse aux Leudes,
le suzerain des serviteurs, qu'il pensait
qu'un homme mauvais, un ennemi
avait semé l'herbe fausse. Il ne voulait pas me laisser le fruit,
a ruiné ma semaille. Et de nouveau ses serviteurs,
ses serfs, lui répondirent qu'ils voulaient aller,
venir avec la force, arracher l'herbe,
la chercher avec leurs mains. Mais le seigneur répondit :
Ceci je ne le désire en rien, car vous ne pouvez garantir
ni préserver dans votre marche, si volontiers que vous le fassiez,
que vous ne détruisiez beaucoup du grain qui a germé,
avec les pieds. Laissez-la continuer à croître
dans le champ jusqu'à ce que vienne la moisson,
et que les fruits soient mûrs dans la campagne,
pour les rentrer. Alors nous y courrons tous,
nous la chercherons de nos mains et le blé magnifique
nous le séparerons proprement, nous l'entasserons dans ma maison,
nous le conserverons bien, afin que rien au monde
ne puisse lui nuire, mais la mauvaise herbe
nous la lierons en bottes et la jetterons dans un feu clair,
nous la laisserons consumer en braise ardente,
en un feu insatiable.
Alors debout et pensive
la foule des hommes se demandait ce que le Prince du peuple,

le Christ puissant, pouvait bien penser,
indiquer par cette figure, le plus noble de la Nation.
Alors, curieux, ils prièrent le bon seigneur
d'expliquer son saint enseignement, afin que les Leudes puissent
lui obéir. Et le Seigneur répondit,
le Christ puissant : C'est le Fils de l'homme,
c'est moi-même qui sème ici, et les hommes bénis
sont le grain magnifiqne, ceux-là qui m'obéissent,
qui font ma volonté. Ce monde est le champ,
le vaste pays de culture des enfants des hommes.
Et c'est Satan qui sème par derrière
la semence mauvaise, il a ainsi des Leudes
en grand nombre corrompus dans le monde et ils firent le mal
et agirent ainsi selon sa volonté. Cependant il faut qu'ils grandissent
ceux qui sont condamnés à la corruption, comme les bons,
jusqu'à ce que la violence de l'incendie du monde passe sur les hommes,
la fin de ce monde. Alors tous les champs seront mûrs
dans ces royaumes, ce sera la fin de la destinée
des peuples. Alors la terre sera crevassée :
c'est là la plus ample moisson D'en haut viendra le Seigneur,
brillant de lumière avec les anges, et tous se réuniront
les Leudes qui jadis ont vu la lumière pour recevoir le salaire
pour le bien et le mal. Alors les anges de Dieu iront,
les saints gardiens du ciel, et chercheront les bénis,
un à un pour l'éternellement belle
haute lumière du ciel, les autres pour l'abîme de l'enfer,
jetteront les maudits dans les vagues de feu,
où enchaînés ils subiront le martyre,
amère braise, mais les autres
brilleront dans le royaume du ciel semblables au clair
éclat du soleil. Pareille récompense recevra
l'homme pour ses actions. Donc, qui a conscience,
qui a pensée dans le cœur, ou qui veut entendre
avec ses oreilles, que celui-là fasse attention en lui-même,
ait souci dans son âme, comment en ce jour-là
il rendra compte au Dieu puissant,
pour toutes paroles et actions sur terre.
C'est la chose la plus épouvantable de toutes,
la plus terrible, que d'être obligé de compter avec le Prince,
les serviteurs avec le Maître. Alors chaque homme voudra bien
être délié de tout parjure mauvais,
de péché malin. Que chacun soigne donc d'abord,
chaque Leude, avant de quitter ce monde
comment il acquerra honneur éternel,
le haut royaume du ciel et la grâce miséricordieuse de Dieu.

32.

C'est ainsi que j'appris que là même le Fils du Seigneur,
le meilleur de ceux qui sont nés parmi nous, disait en figures
ce qui dans le royaume de ce monde,
parmi la race des héros était comparable au royaume du ciel;
il disait que souvent une chose misérable
s'élevait aussi haut que le royaume du ciel,
qui est cependant plus élevé que personne
ne peut le soupçonner en ce monde. On peut aussi lui comparer [l'œuvre
que fait un homme qui jette dans la mer un filet de fond,
un filet à poisson dans le flot et prend à la fois
de mauvais comme de bons poissons, les relève et les tire au bord,
les amène sur la rive, puis il choisit pour lui
les bons et jette de nouveau les mauvais
dans les vastes vagues. Ainsi fait le Dieu qui gouverne le monde,
en ce jour d'épouvante pour la race humaine;
il rassemble tout le peuple de la terre,
met à part les bons pour le royaume du ciel,
et laisse les autres aller dans l'abime
du feu infernal. Personne ne connait d'aide
à ce mal que les Leudes obtiennent
dans l'abime, les peuples de la terre.
Il n'y a non plus aucune comparaison
avec le bonheur et les délices, tel que le Tout-Puissant les accorde;
c'est ainsi que le Dieu donne récompense aux bons Leudes
qui ici se comportent de façon qu'ils peuvent arriver
à la lumière qui dure longtemps. »
C'est ainsi qu'il enseignait avec sagesse; alors vinrent les Leudes
de toute la Galilée, pour voir l'Enfant de Dieu.
Ils se demandaient avec étonnement d'où lui venait cette parole
dite si sagement que le Message de Dieu
il savait dire avant tant de vérité
proclamer avec tant de force. « Il est cependant originaire d'ici,
il a des parents chez nous. Sa mère aussi demeure ici
une femme de notre peuple. Ceci nous le savons tous,
Son origine nous est donc connue;
il a aussi grandi ici. D'où lui vient pareil savoir,
si grande puissance telle que jamais homme ne l'a. »
C'est ainsi qu'ils le méprisaient en paroles déshonorantes,
raillaient le Saint, ne voulaient pas écouter
ses commandements. Alors il ne voulut pas en paraboles
les instruire davantage à cause de leur incrédulité,
ni leur faire voir des miracles, Il connaissait leur esprit de doute

leur volonté contraire; aucun en outre
parmi les Juifs n'était si furieux que les Galiléens,
si durs d'esprit
quoique le Saint Christ
fut né là, ils ne voulaient cependant pas
recevoir son message; alors dans le peuple les hommes
commencèrent à délibérer, comment ils pourraient le tourmenter [méchamment.
Alors se réunirent les hommes,
le bas peuple, ils voulaient inventer des péchés
aux Fils de Dieu volontiers
par volonté hostile. Ils ne voulaient rien savoir de lui,
de ses paroles sages, mais ils se consultaient
pour le jeter, lui le Fort, du haut des rochers,
du haut d'une pente, au Fils de Celui qui gouverne ils voulaient
prendre la vie. Mais lui avec ses Leudes
s'en alla serein sans crainte dans le cœur;
il savait bien que les hommes
à cause de sa divinité, les gens Juifs,
ne pouvaient lui faire de mal avant que son jour ne vint
ni le blesser; avec tous ses Leudes
il monta sur la colline rocheuse
où ils voulaient le jeter du haut de la falaise
le précipiter sur le sol, afin qu'il perdit la vie,
terminât ses jours. Mais leur projet
au haut de la montagne, la pensée amère
des Juifs fut rendue vaine, aucun n'était si furieux,
de volonté si hostile, pour qu'ils reconnussent
le Christ, le Fils de celui gouverne; il n'était assez connu de personne
pour qu'ils le distinguassent; ainsi il se tenait au milieu d'eux,
allait à travers la foule des hommes,
parcourait les groupes. C'est ainsi qu'il se ménagea défense,
et paix devant le peuple et partit plus loin
au travers des Leudes ennemis, jusqu'à ce qu'il arrivât
dans une solitude, le Fils de Celui qui gouverne,
le plus fort des Rois, et il put choisir
où il se trouverait le mieux dans le pays
pour rester sur terre.

33.

Décollation de Saint Jean-Baptiste.

Matth., XIV, 3-12. — Marc, VI, 17-30.

Mais par un autre chemin allait
Jean avec ses disciples, le serf de Dieu,
il enseignait aux Leudes des leçons de longue durée,
demandait la piété, défendait le mal,
le mensonge et le meurtre, il était bien aimé
chez les hommes justes. Il alla chez le roi des Juifs,
le duc, dans sa maison, qui s'appelait Hérode
d'après son ancêtre, l'homme orgueilleux ;
il courtisait la femme qui auparavant avait été
la femme de son frère, jusqu'à ce qu'il allât ailleurs,
changeât de pays. Alors le roi prit
la femme en mariage ; elle avait déjà donné des enfants
à son frère. Jean, le juste, défendit cela
à la femme ; il lui dit que cela était
contre Dieu que l'on fit chose pareille,
qu'il prit la femme de son frère dans son lit,
et l'eût pour épouse. « Si tu veux écouter
mes paroles et y croire, ne la garde pas plus longtemps
évite là dans ton cœur, ne l'aime plus.
Ne pèche pas ainsi. Alors elle fut inquiète dans son esprit
la femme, après ces paroles, de ce qu'il détournait le roi du monde
par ses discours et ses conseils,
pour la délaisser ; elle commença à lui préparer
beaucoup de mal en secret et ordonna aux gardes
de saisir l'innocent et de l'emprisonner
dans le cachot, avec des liens et des chaines,
de le garotter solidement, loin des Leudes.
Ils n'osaient pas le tuer, tous lui étaient amis,
ils savaient qu'il était bon et cher à Dieu.
(Ils le tenaient pour un prophète, comme ils le pouvaient bien).
Alors dans le courant de l'année était venu le temps
du roi des Juifs — ainsi l'avaient calculé
des gens expérimentés de ce peuple — où il était né,
venu à la lumière ; c'était alors l'usage des gens
que chacun des Juifs devait
le célébrer comme fête. Alors dans la salle des convives
une foule énorme des gens du roi était rassemblée,
les ducs dans la maison où leur seigneur était assis
sur la chaise royale Alors beaucoup de Juifs vinrent

dans la salle des convives, et leur cœur devint gai,
leur poitrine joyeuse, de ce que leur prince
fût de bonne humeur. On apporta dans la salle du vin
étincelant, dans les coupes. Les essaims d'échansons circulaient tout [autour
portant des vases d'or. Un grand bruit de voix
s'éleva dans le hall ; les héros burent.
Alors le pasteur du pays considéra
comment il pourrait encore augmenter la joie.
Alors il fit venir la fille impudente,
la fille de son frère devant le trône de l'estrade,
animé par le vin et lui dit,
la saluant devant les preux, avec une prière pressante,
qu'elle voulût bien danser devant les convives
gracieusement sur les toisons : « Montre ici à ce peuple
ce que tu as appris, réjouis cette foule de Leudes
assis sur ces bancs. Si tu accomplis ma prière,
mon vœu devant les hôtes, je te donne ma parole
hautement devant ces Leudes, et je la tiendrai,
je t'accorderai ensuite volontiers tout
ce que tu me demanderas devant mes invités ;
et me demanderais-tu la moitié de ma puissance,
de mon royaume, aucun de ces hommes de guerre
ne pourrait m'en détourner par ses paroles, je le garantis. »
Alors le cœur de la servante fut gagné
pour le cœur de son Maître, et dans la maison,
dans la salle des convives elle commença à danser,
comme c'était la manière du pays
la coutume de ces gens. La jeune fille dansa
en tournant sur les planches, de joie riait
le cœur des héros. Quand la fille aimable eut
servi à merci le prince du peuple
et sa société qui était composée
d'hommes dans la salle, alors la servante réclama
le don devant la foule ; elle alla à sa mère
et lui demanda, l'interogeant avec un zèle diligent,
ce qu'elle devait exiger du seigneur du Château.
Elle dit qu'elle ne devait autre chose sinon
réclamer devant les hôtes que dans la haute salle
on lui apportât la tête de Jean
détachée du corps. Alors les Leudes furent attristés,
leur cœur plein d'affliction, lorsqu'ils entendirent cela de la servante ;
le roi aussi fut affligé ; il ne pouvait rompre sa parole,
son engagement. Il ordonna à son écuyer
de sortir de la salle et à l'homme de Dieu

de prendre la vie. Cela ne dura pas longtemps,
et voilà qu'il apporta dans le hall la tête
du meilleur disciple, et la présenta à la jeune fille,
à la servante devant la foule, et elle l'apporta à sa mère.
Ainsi mourut de tous ceux qui sont nés de la poussière
le meilleur certainement qui soit venu en ce monde,
que jamais une vierge ait enfanté,
la femme du mari, excepté un seul,
Celui qu'enfanta la vierge qui ne connut
jamais d'homme ; le Dieu puissant qui gouverne
du haut de la prairie du ciel, par le Saint-Esprit
le créa par sa vertu, il n'y a pas son semblable
ni auparavant ni depuis. Alors le peuple vint
à Jean, la foule de ses disciples
les compagnons bénis, et enterra dans le sable
le corps du bien-aimé ; ils savaient qu'il devait avoir
la lumière de Dieu, la félicité du ciel avec le Maître,
là-haut dans l'éternité
dans la patrie céleste.

34.

Multiplication des pains.

Matth., XIV, 13-21. — Marc, VI, 17-30.

Alors les bons allèrent,
les disciples de Jean, la désolation dans le cœur,
eux animés de sainteté, à cause de la mort de leur maître
en grave souci. Ils résolurent de chercher
dans la solitude le Fils de Celui qui gouverne,
le Christ riche en force, pour lui annoncer
la mort de l'homme de Dieu, comment le souverain des Juifs
avait au meilleur des hommes, par le tranchant du glaive,
coupé la tête. Aucune expression de douleur
ne fit pour cela le Fils du Maître ; il savait que l'âme
était sainte, garantie contre les haineux,
en paix devant les ennemis. Il était devenu célèbre
par le pays le meilleur des Docteurs,
au loin dans le désert. Le peuple s'avançait en troupes
en grande curiosité de ses sages paroles.
Rien plus ne désirait aussi le Fils de Dieu que d'amener
pareils serviteurs à la lumière de Dieu en foule.
Celui qui règne et gouverne instruisit les Leudes

le peuple venu du dehors, jusqu'à ce que vers le soir
le soleil alla prendre repos. Ses douze compagnons
allèrent vers l'Enfant de Dieu et dirent au Bon
comment les Leudes souffraient, demandant secours
dans le désert sauvage. « Ils ne peuvent se tenir debout
les héros contre le tourment de la faim. Laisse-les donc aller, bon Maître,
où ils trouveront des habitations; il y a proche des cités habitées,
très populeuses, là ils trouveront de la nourriture à acheter,
les preux, dans le villages. Alors dit le Christ régnant,
le Prince des peuples; cela n'est en rien nécessaire
« que la foule évite par manque de nourriture
ma parole aimable. Donnez aux Leudes pour leur faim,
gagnez leur volonté. » Alors fut prêt à répondre,
Philippe, l'homme expérimenté, qu'il y avait trop
foule d'hommes. « Et voudraient-ils pour le repas
donner de l'argent en copieuse compensation
et voudrions-nous les pièces d'argent ensemble
ramasser jusqu'à deux cents, il resterait douteux
que chacun encore reçût quelque chose,
tant ce serait peu pour tant de gens. Le pasteur du monde répondit.
et demanda, les interrogeant avec un zèle diligent,
le Seigneur des hommes, ce que pour le repas
ils avaient en provision. Aussitôt éleva la voix
André avant les autres et répondit
à Celui qui est tout-puissant que dans leur voyage
la nourriture s'était épuisée : des pains d'orge seulement
ils en ont cinq et deux poissons.
Que doit être cela pour la foule. » Alors le Christ puissant parla
le bon Fils de Dieu et ordonna de séparer
le peuple et de le partager, ils durent s'asseoir,
tous les groupes, sur la terre,
dans l'herbe verte et aux disciples il ordonna alors,
le meilleur de ceux nés des hommes de chercher les pains,
et les poissons avec.
Le peuple attendit silencieux,
la puissante foule, tandis que par sa propre force
le Maître des hommes leur tendit là le repas,
le saint roi du ciel, et il rompit le pain,
le donna aux siens, ils devaient aux Leudes
le porter et le partager. Ils firent selon la parole du Maître,
apportèrent de bon cœur à chacun dans le peuple
le saint secours. Sous leurs mains croissait
la provision de bouche pour la foule. Et chacun
vécut en joie. Tous les Leudes furent
rassasiés, un peuple béni, autant qu'ils étaient rassemblés

sur les vastes chemins. Alors le Christ régnant dit
à ses disciples de se lever, ils devaient veiller
à ce que les restes ne fussent pas gâtés;
ils durent les ramasser, lorsque la foule
serait rassasiée et voici qu'il resta tant de pain
que l'on ramassa des corbeilles pleines
au nombre de douze. Ceci fut un signe puissant
de la grande force de Dieu, car le nombre des présents
sans femmes ni enfants, était ensemble
cinq mille. Alors le peuple reconnut,
les hommes dans leur cœur, qu'ils avaient un puissant
Seigneur et les Leudes louèrent le Roi du ciel
qui était venu en ce monde
comme le plus sage des prophètes, ou comme celui qui eut
en ce monde du milieu le plus de force de Dieu,
l'esprit le plus pur. Ils disaient tous ensemble
qu'il était digne de tous les biens,
qu'il devrait avoir le royaume du monde en propre,
le vaste trône de la terre, puisqu'il avait tant de sagesse
si grande force de Dieu. Cela paraissait bon à tous
de l'élever le plus haut des Seigneurs,
de l'élever roi.
Mais au Christ ceci était
de peu de valeur, parce qu'il avait le royaume de ce monde
terre et ciel élevé par sa seule force
créé lui-même et que depuis ce temps il conservait
terre et gens; mais ils ne voulaient pas reconnaitre cela
les adversaires ennemis, que tout était en sa puissance
la force des royaumes et de l'empire
la justice sur tout. C'est pourquoi il ne voulait pas que le jugement des hommes
avoir la souveraineté, le saint Maître,
la dignité d'un roi de ce monde; par ses paroles il ne contesta
pas davantage avec le peuple, mais il alla où il voulait
dans une montagne, le Fils né de Dieu s'enfuit
devant les discours téméraires des orgueilleux
cingla au delà du lac et dit à ses disciples
où ils devaient de nouveau le rencontrer.

35.

Saint Pierre marche sur les flots.

Matth., XIV, 24-33. — Marc, VI, 47-51. — Jean, VI, 16-21.

Alors les Leudes se dispersèrent par tout le pays,
le peuple se sépara, parce que leur Prince était parti en hâte
dans la montagne, le plus puissant de ceux qui sont nés,
le Puissant, d'après sa volonté. Au bord de l'eau
se réuniraient ses compagnons, qu'il avait choisis lui-même
les douze, pour leur fidélité; ils n'hésitèrent pas
ils voulurent bien au service de Dieu
passer le lac. Avec le vaisseau à la proue recourbée
ils fendirent le courant rapide, les vagues
transparentes, le flot limpide. La lumière du jour s'en allait,
le soleil gagnait son repos; la nuit entourait
les coureurs de mer d'obscurité. Leur barque allait
en avant dans le flot; la quatrième heure
de la nuit était proche. Le Christ sauveur
veillait sur les coureurs de vagues. Le vent soufflait,
l'orage s'éleva; les vagues et le torrent
mugissaient autour du gros œuvre. Avec effort gouvernaient
les hommes contre le vent, leur cœur était troublé,
leur âme pleine de souci, ils n'espéraient même pas
les coureurs de flots mettre pied à terre
en présence de la rage du temps. Alors ils virent le Christ régnant
lui-même, marcher sûrement sur le lac,
s'avançant à pied; il ne s'enfonçait pas
dans le flot, dans le lac, attendu que sa force, lui.
le Saint, le tenait debout. Alors le cœur craignit,
le courage des hommes, que l'ennemi puissant ne voulût
faire cela pour leur tromperie. Alors il les consola,
le saint Roi du ciel, leur dit qu'il était leur Seigneur,
auguste et puissant; « il faut aussi maintenant prendre
ferme courage, que votre cœur ne craigne rien,
conduisez-vous vaillamment. Je suis Celui qui est né de Dieu,
son propre Fils qui veut vous protéger contre le lac,
le torrent de la mer.
Alors parla l'un des hommes
du bord du vaisseau, le très digne héros,
le bon Pierre, qu'aucune peine ne lui feraient
les fureurs de l'eau. » Si tu es le Puissant
le bon Seigneur, comme je le crois dans mon cœur,
ordonne-moi d'aller à toi sur les flots,

à pied sec sur l'abime, si tu es vraiment mon Seigneur,
le Seigneur puissant des hommes. « Alors le Christ puissant lui ordonna
d'aller au-devant de lui. Il fut prêt aussitôt,
sortit du navire et marcha très péniblement
allant vers son Prince. Le flot maintint l'homme debout
par la force de Dieu, jusqu'à ce que son cœur
fut atterré en présence de l'abime, quand il vit s'agiter
les vagues sous le vent, les flots l'entouraient,
le courant soulevé tout autour. Comme son cœur doutait donc,
l'eau céda et il s'enfonça
dans la vague, dans le courant de la mer et soudain il cria
vers le Fils de Dieu et lui demanda ardemment
de l'arracher de la peine,
du dur danger. Le Seigneur des peuples
le saisit avec les bras et lui demanda aussitôt
pourquoi il doutait. « Tu devais avoir confiance,
car sache en vérité que la force de l'eau
ne pouvait ici dans la mer céder sous tes pas,
le flot, si tu nourrissais ferme foi
dans ton cœur. Je vais maintenant t'aider,
te tirer de la peine. » Alors le Tout-Puissant le prit,
le Saint, par les mains ; et l'eau blanche devint
ferme sous ses pieds, et à pied ils allèrent
tous deux jusqu'à bord du vaisseau,
ils sortirent de l'eau, et le meilleur de ceux qui sont nés
s'assit au gouvernail. Alors l'eau vaste,
le courant, s'apaisa, ils vinrent au rivage,
les coureurs de flots, ensemble à terre
malgré la fureur de l'eau ; alors ils remercièrent le Puissant,
louèrent le Seigneur en œuvres et en paroles,
tombèrent à ses pieds et dirent beaucoup
de paroles sages ; ils savaient maintenant
qu'il était lui-même le Fils du Seigneur
véritablement sur cette terre et possédait pouvoir
sur ce monde du milieu, à tous les hommes
de conserver la vie, comme il avait fait sur l'eau,
malgré la fureur de l'eau.

36.

La Cananéenne.

Matth., XV, 21-22. — Marc, VII, 21-25.

Alors le Christ régnant résolut
de s'éloigner du lac, le Fils du Seigneur,

l'Enfant unique de Dieu. Alors vinrent des étrangers
au-devant de lui; ses bonnes œuvres
étaient connues au loin, de même que tout ce qu'il disait
en sages paroles. Il désirait ardemment
agir de même sur tous les peuples,
afin qu'ils servissent Dieu de tout cœur,
tenant avec soumission au Roi du ciel,
la masse des hommes. Il traversa la Marche de Juda,
chercha la cité de Sidon avec ses compagnons,
les bons disciples. Alors vint à sa rencontre
une femme de pays étranger de famille distinguée,
née en Canaan. Elle pria le Christ
le Saint, lui demanda secours, il lui était né affliction,
souci pour sa fille qui était possédée de maladie
par la malice de mauvais esprits. Elle est proche de la mort,
elle est privée de conscience d'elle-même. Je te prie maintenant, toi qui règne,
Rejeton de David, délivre-la du mal
et défends, plein de compassion, la pauvre
jeune fille de l'ennemi. Celui qui règne ne lui avait encore
donné aucune réponse; alors elle marcha derrière lui,
le suivit avec insistance, tomba à ses pieds,
et le salua en se lamentant. Les disciples du Christ
prièrent leur Seigneur, qu'il devint cependant miséricordieux
à la femme dans son cœur. Alors il eut sa parole prête
le Fils du Seigneur et il dit à ses compagnons :
« Auparavant ce sont les enfants qui viennent d'Israël
qu'il me faut sauver, mon peuple, afin qu'ils aient des sentiments pieux
envers leur Seigneur; ils ont besoin de secours,
ces gens sont perdus car ils ont délaissé
la parole de Celui qui règne et ne connaissent que le doute;
leur cœur est obscurci, ils n'obéissent pas à leur Prince
de la descendance d'Israël; les héros sont
pleins d'incrédulité contre leur Seigneur. Mais ensuite il viendra aide
aussi aux peuples étrangers. » Instamment priait
toujours la femme, que le Christ régnant
lui devint miséricordieux dans son cœur,
afin qu'elle puisse encore se réjouir de son enfant,
le conserver. Alors le Seigneur dit,
le Glorieux, le Puissant : « Ce n'est pas bien agir,
aucun noble n'agirait ainsi,
s'il voulait refuser le pain à ceux qui sont nés de lui,
le leur prendre et les laisser supporter le besoin,
la faim ardente et féroce, et en nourrir les chiens. »

« Cela est vrai, dit-elle, Puissant, ce que tu dis
avec sagesse. Mais comment? Ne voit-on pas venir dans la salle
aussi les petits chiens sous la table du Seigneur,
et se rassasier des restes qui sont tombés
de la table de leur maître. Alors l'Enfant de paix de Dieu reconnut
le cœur de la femme et dit ces paroles :
« Bienheureuse es-tu, femme, ta volonté est bonne!
Grande est ta foi en la puissance de Dieu,
du Seigneur des armées. Tout est accordé
ce que tu souhaites, la vie de ta fille. »
Aussitôt elle fut guérie comme le Saint le disait
en paroles de vérité. La femme fut remplie de joie
de ce qu'elle pût encore se réjouir de son enfant;
le Christ qui guérit l'avait secourue,
celle qui était tombée au pouvoir de l'ennemi il l'avait
défendue contre l'adversaire.
Alors Celui qui règne résolut,
le meilleur de ceux qui sont nés, de chercher une autre cité,
qui fût bien remplie de peuple Juif,
qui demeurait vers le Sud. Alors il dit à ses compagnons
qu'il avait élus, qu'ils demeurassent autour de lui,
épiant ses paroles : « J'ai désir de savoir
ô vous mes disciples, ce que disent ces Juifs,
ce peuple puissant, quel homme je suis? »
D'un cœur joyeux, ils lui répliquèrent, les amis,
ses disciples : « Les Juifs ne sont
aucunement d'accord entre eux; les uns te tiennent pour Élie,
le sage prophète, qui a longtemps vécu ici.
D'autres te tiennent pour Jean,
le cher messager du Seigneur, qui autrefois baptisait ici,
dans l'eau. Tous pensent dans leurs paroles
que tu es l'un des hommes nobles,
des pieux prophètes, qui autrefois ici par leurs paroles
enseignaient les Leudes, que tu es revenu à la lumière
pour instruire le monde. » Alors le Christ qui règne dit :
« Que pensez-vous donc, vous mes disciples,
vous chers Leudes? » L'enthousiasme saisit
Simon Pierre, et il dit sans retarder
seul parmi toute cette réunion d'hommes,
plein de pensée hardie et plein de fidélité envers le Seigneur :

37.

Mission de Saint Pierre.

Matth., XVI, 13-19. — Marc, VIII, 27-29. — Luc, IX, 18-20.

« Tu es véritablement le Fils de Celui qui règne,
du Dieu vivant, qui a créé cette lumière,
le Christ, le Roi éternel : nous te reconnaissons tous,
tes disciples, que tu es Dieu,
le meilleur des sauveurs! » Alors le Seigneur lui répondit :
Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jonas! tu ne pensas pas cela toi-même,
tu ne reconnus pas dans ton âme, la langue d'aucun homme
ne pouvait t'enseigner cela par des paroles : Celui qui règne te l'a donné lui-même,
le Père de tous les peuples, ce que tu dis là,
de si profond, de ton Seigneur! Tu recevras pour cela un cher salaire;
tu as la foi pure en ton Seigneur; ton cœur est comme la pierre,
ferme comme un roc dur. C'est pourquoi tu seras appelé
Saint Pierre; sur cette pierre je bâtirai ma salle,
la sainte maison de Dieu, c'est là que les siens
s'assembleront bénis. Contre ta force hardie
les portes de l'enfer ne résisteront pas. Je te donne les clés du ciel,
afin que tu puisses posséder toute puissance
sur le peuple chrétien; à toi viendront tous
les esprits des bons. Tu auras grande puissance :
celui que sur terre, des enfants terrestres,
tu voudras lier, à celui-là sera à la fois
le ciel fermé et l'enfer ouvert,
le feu ardent; mais celui que tu voudras délier,
auquel tu délieras les mains, à celui-là le royaume du ciel
sera ouvert, la lumière la plus claire, la vie éternelle,
la verte prairie de Dieu; voilà le don par lequel
je veux récompenser ta foi.
Mais je ne veux pas que déjà aux Leudes
à la foule, vous annonciez que je suis le Christ,
le Fils unique de Dieu. Il faut d'abord que les Juifs
m'enchaînent, les méchants, moi l'innocent,
me torturent sans mesure, m'infligent beaucoup de douleurs
ici à Jérusalem avec la pointe de l'épieu,
abrègent mon âge avec les glaives tranchants,
m'enlèvent la vie. Mais dans cette lumière-ci je veux
par la force du Très-Haut m'élever de la mort
le troisième jour. Alors le meilleur des ducs tomba



fort en souci, Simon Pierre,
son cœur fut triste, et il dit au Seigneur
le fidèle dans l'intimité : Ceci, Celui qui règne ne peut maintenant
jamais vouloir, que jamais pareille douleur
tu subisses au milieu des Leudes. A cela il n'y a aucune raison
mon saint Seigneur. » Alors le Fils de Dieu dit,
le Christ puissant, son cœur lui était miséricordieux :
« Comment tu veux t'opposer à ma volonté,
toi le meilleur des champions? Tu connais bien de ces peuples
les mœurs humaines, mais non la force du Très-Haut,
que je dois confirmer. Je pourrais te dire beaucoup
en paroles de vérité, comment dans cette troupe
se tiennent mes compagnons, qui ne doivent point mourir,
entreprendre le voyage de la patrie, avant qu'ils n'aient vu la lumière
[du ciel
le royaume de Dieu. »
D'entre ses disciples il se choisit
aussitôt sans retard Simon Pierre,
Jacques et Jean, les deux bons,
les deux frères, et monta sur la montagne
avec ses compagnons l'Enfant de Dieu béni
avec les trois ducs, le Prince des peuples,
le Gouverneur de ce monde, il voulait leur montrer beaucoup de
[miracles,
de signes, afin qu'ils crussent entièrement
que lui-même était le Fils du Seigneur
le saint Roi du ciel. Le haut rempart
ils gravirent pierre et montagne, jusqu'à la place
près des nuages que le Christ régnant,
le plus fort des Rois, avait choisie
pour mettre devant les yeux sa divinité à ses compagnons
par sa propre force,
dans une image magnifique.

38.

La Transfiguration.

Matth., XVII, 1-9. — Marc, IX, 1-9. — Luc, IX, 29-30.

Alors comme il priait,
il lui fut donné d'en haut autre forme,
visage et habillement, ses joues devinrent brillantes,
le Fils de Dieu parut éclatant comme la lumière du soleil.

son corps étincela, des rayons de lumière ondoyèrent
avec délice du Fils de Celui qui règne; son vêtement
était à voir blanc comme neige, et une chose merveilleuse
fut manifestée : Elie et Moïse
s'approchèrent du Christ pour échanger des paroles
avec Celui qui est doué de force.
L'entretien était plein de délices,
entre ces hommes, tandis que le Fils du Tout-Puissant
tenait colloque avec les nobles héros.
Alors cette place devint ardente dans l'éclat rayonnant,
à un jardin délicieux, à une prairie verdoyante
au paradis semblable. Alors Pierre commença,
le héros au cœur haut, et parla à son Seigneur,
salua le Fils de Dieu : « Il fait bon d'être ici,
si tu le veux, Christ Tout-Puissant,
que l'on te bâtisse ici une maison, sur la hauteur,
magnifiquement en bois de charpente, et une deuxième pour Moïse
et une troisième pour Elie; ici est le foyer du bonheur,
la plus délicieuse habitation. » Comme il disait encore cette parole
l'air s'entr'ouvrit, une nuée de lumière s'éleva
avec un éclat brillant et entoura les héros
d'étincelante beauté.
Du nuage vint
la sainte voix de Dieu, et dit aux héros qui étaient là
il dit lui-même que ceci était son fils
le plus aimé des vivants, qui me complait
dans mon cœur, à celui-là obéissez-lui
et suivez-le de bon cœur! » Alors les disciples du Christ ne purent
résister à l'éclat de la nuée et à la parole de Dieu
à sa Toute-Puissance,
ils tombèrent prosternés renonçant à leur âme
à une plus longue vie. Alors le Pasteur du pays
les toucha de ses mains, le meilleur des Sauveurs,
leur ordonna de ne rien craindre : Vous n'aurez point de mal
de ce que vous avez vu d'étrange ici,
de choses merveilleuses. » Alors aux ducs revint de nouveau
présence d'esprit et courage dans leur cœur,
force dans la poitrine; ils virent l'Enfant de Dieu
seul debout près d'eux, mais les autres
enveloppait la lumière du ciel.
Alors le saint Christ descendit
de la montagne et ordonna ensuite
à ses disciples qu'au peuple Juif
ils ne disent pas la vision « avant que moi-même
je me relève hautement et magnifiquement de la mort,

que je sorte de la tombe ; alors vous pourrez l'annoncer,
le proclamer par ce monde du milieu à la foule du peuple,
au loin par le monde.

39.

Le Tribut.

Math., XXII, 15-22. — Marc, XII, 13-17. — Luc, XX, 20-26.

Alors le Christ régnant alla
de nouveau en Galilée chez ses parents,
le Puissant chez ses frères et dit encore beaucoup de choses
en figures magnifiques, et Celui qui est né du Très-Haut,
ne cacha pas aux siens la nouvelle de douleur,
mais il leur dit ouvertement,
aux bons disciples, comment les Juifs devaient
le torturer au-delà de toute mesure. Alors les hommes sages tombèrent
en très grand souci ; leur esprit devint triste,
leur cœur plein d'affliction, quand ils entendirent le Seigneur
le Fils de Celui qui règne, dire par ses paroles
ce que au milieu des Leudes il devait souffrir
volontairement des ennemis.
Alors le Christ qui règne partit,
le bon, de Galilée vers une cité des Juifs ;
ils arrivèrent à Capharnaüm et trouvèrent un duc du roi,
qui se vantait d'être un envoyé puissant
de l'Empereur, de haute naissance. Là dessus il s'adressa
à Simon Pierre, qu'il était envoyé ici
pour prévenir chacun des hommes
de la contribution personnelle qui à la cour du souverain
était à payer comme tribut. Il n'en hésite aucun
des habitants, ils donnent de bonne volonté
de la masse des trésors, votre Maître seul
l'a omis. Cela déplaira
à mon maître quand cela sera connu à sa cour,
à l'Empereur de haute naissance. Alors il alla aussitôt,
Simon Pierre, l'annoncer
à son Seigneur. Mais ceci dans son cœur il avait
déjà connu, le Puissant, aucune parole ne pouvait
lui rester cachée, il voyait dans l'intérieur
de chacun. Alors il ordonna à son disciple
Simon Pierre de jeter dans le lac
un hameçon. « Celui qu'en premier tu prendras,

le poisson, tire-le hors du flot,
écarte ses mâchoires : entre les oules
tu verras des monnaies d'or, que tu devras donner
à l'homme pour ta libération et la mienne
de tout tribut que nous devons payer. »
Il n'eut pas besoin d'autres paroles
pour le lui commander ; le bon pêcheur alla,
Simon Pierre et jeta dans le lac
l'hameçon dans les flots et souleva
un poisson hors de la vague des deux mains,
lui ouvrit la mâchoire, prit dans la bouche
les pièces d'or et fit comme l'Enfant de Dieu
lui avait indiqué par sa parole. Alors la force du Tout-Puissant
fut révélée, que chacun
à son Seigneur terrestre doit volontairement
donner la contribution
qui lui est attribuée. Aucun ne l'omette
ni l'oublie jamais, que son cœur lui soit soumis,
qu'il le serve en humilité; alors il fera la volonté
de Dieu, et de son seigneur terrestre aussi
recevra la grâce.

40.

Ainsi le Saint Christ instruisait
les bons disciples : si quelqu'un contre vous
commet un péché, prends-le à part,
consulte-toi avec lui dans un entretien secret,
instruis-le par tes paroles. S'il ne te juge pas digne
de t'écouter, cherche alors un autre
bon ami et démontre lui sa faute,
blâme son action ; si alors encore son péché,
son mensonge ne lui devient pas à peine, alors fais-le connaître aux [Leudes.
dis-le devant la masse et que beaucoup d'hommes
sachent sa mauvaise action. Alors il se reprochera bien son tort,
il le regrettera dans son cœur, quand il entendra que tous les héros
en ont mépris et condamnent sa mauvaise action
par leurs paroles. S'il ne veut pas encore changer,
méprisant cette foule, laisse aller cet homme,
ne le tiens pas pour un héros, détourne ton cœur de lui,
évite-le dans ton cœur, à moins que le Dieu miséricordieux
l'auguste Roi du ciel, ne lui prête encore secours,
le Père de tous les peuples. » Alors Pierre demanda,

le meilleur de tous les hommes de guerre, à son puissant Souverain :
« Combièn de fois à ces hommes qui contre moi
ont fait le mal, cher Seigneur,
dois-je leur remettre leurs péchés sept fois,
leurs actions injustes, avant que je me venge
en salaire du mal. » Le Pasteur du monde répondit,
le Fils de Dieu au bon duc :
« Je ne parle point de sept fois comme tu parles toi-même
et l'annonces par ta bouche, j'y joins encore plus :
septante fois sept fois tu devras remettre
chaque faute, chaque offense ; c'est l'enseignement que je te donne
en paroles de vérité. Du moment que je te donnai tel pouvoir,
que tu devins le plus élevé dans ma maison,
devant la foule des hommes, tu dois être doux
bienveillant aux hommes. »

Le jeune homme riche.

Matth , XIX, 27-30. — Marc, X, 28-31. — Luc, XVIII, 28-30.

Alors à la rencontre du Maître vint
un homme jeune et il demanda à Jésus-Christ :
« Bon Maître, que dois-je faire
pour que j'obtienne le royaume du ciel ? »
Il s'était acquis de l'argent et du bien,
des bijoux précieux quoique un cœur doux
il cachât dans la poitrine. Alors lui dit Celui qui est né de Dieu :
« Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon
excepté Celui seul qui créa tout,
monde et délices. Si tu as la volonté
que tu veuilles arriver à la lumière de Dieu,
alors tu dois observer le saint enseignement
qui fut ordonné dans l'ancienne alliance :
tu ne tueras pas un homme, tu ne jureras point faux serment,
tu ne commettras pas l'adultère ni le faux témoignage,
la querelle ni le vol ; tu ne seras pas dur de cœur,
ni envieux, ni haineux ; sois bon envers tes parents,
envers ton père et ta mère, et misécordieux à tes amis,
compatissant au prochain, alors tu pourras jouir
du royaume du ciel, si tu veux observer cela
et suivre la parole de Dieu. Alors le jeune homme répondit :
« J'ai fait tout ce que tu m'enseignes maintenant,
et apprends par tes paroles. Je ne l'ai jamais omis
depuis mon enfance. » Alors le Christ le regarda

avec les yeux : « Une seule chose manque encore
à tes œuvres, si tu as la volonté
que tu serves parfaitement
ton Seigneur : prends ton trésor,
vends tout ton argent et ton bien,
les chers trésors et ordonne de les partager
entre les pauvres : alors tu auras pour toujours
un trésor dans le ciel. Ensuite attache-toi à moi,
suis mes pas, et tu auras la paix pour l'avenir. »
Alors les paroles du Christ au jeune homme furent
à très grand souci, son esprit fut accablé
il s'affligea dans son cœur, il avait un riche trésor
et acquis de la fortune ; il se détourna de là,
il sentait un poids lourd dans l'intérieur de sa poitrine,
lourd dans son âme. Alors il le suivit des yeux
le Tout-Puissant, et à ses compagnons,
les bons, il dit qu'au royaume du ciel
il n'était pas facile d'arriver pour un riche :
« Un éléphant d'une épouvantable grandeur on peut plus facilement
par un trou d'aiguille, si fin soit-il,
plus doucement glisser que ce qu'au ciel arrive l'âme
d'un homme béni de trésors qui uniquement a
son désir dirigé sur la richesse du monde,
ses projets et pensées, qui ne se soucie pas de Dieu. »

41.

Abraham et Lazare.

XVIII, 18-25 — Luc, XVI, 19-31. — Matth., XIX, 27-30. — Marc, X, 28-31.

Le disciple ferme dans l'honneur lui répondit,
Simon Pierre, et le pria de lui dire,
le cher Seigneur : quelle récompense recevrons-nous,
quel bien en payement de ce que pour être de tes disciples
nous avons tout quitté biens propres et héritage,
maison et ferme, t'avons choisi pour Seigneur
suivant tes pas ? Quel salaire éternel
obtiendrons-nous pour cela ? » Le Seigneur des Leudes
lui dit à lui-même : « Quand je viendrai m'asseoir
dans ma puissance céleste au jour magnifique
où sur tous les peuples de la terre
j'exécuterai la sentence de justice, alors au côté de votre Prince
vous siégerez pour diriger le procès,

sur les peuples de nobles d'Israël
vous prononcerez sur leurs actions ; voilà votre gloire ;
ceci je vous le dis en vérité, quiconque dans ce monde
abandonne pour l'amour de moi
son héritage maternel, le cher, celui-là reçoit déjà ici
le centuple salaire, quand il le fait dans la foi,
d'un cœur pur, et en outre la lumière du ciel,
la vie éternelle. » Alors l'Enfant de Dieu commença
le meilleur de ceux qui sont nés, à dire une figure,
comment un homme distingué aux jours des temps passés
vivait dans le peuple : « Celui-là avait de la richesse en abondance,
et des trésors amassés, et toujours et constamment
il allait en tissus d'or et de soie,
en parure magnifique ; il avait dans sa maison
maint bien rare, et était assis au festin
chaque jour ; il menait une vie délicate
et joyeuse à table. Là vivait aussi un mendiant
qui souffrait dans son corps, appelé Lazare ;
il était couché tout le jour devant, près de la porte,
tandis que le riche était à l'intérieur,
dans sa salle, à la table servie,
couché près du festin : mais le pauvre
attendait au dehors ; il n'osait pas entrer,
et n'avait pas le courage de demander que du pain
on lui tendit une part, de ce qui de la table
tombait sous leurs pieds Il ne recevait pas un denier
du maître de la maison ; ses chiens seulement venaient,
léchaient les blessures de son corps, là où étendu
il souffrait de la faim ; cependant il ne recevait aucun secours
de l'homme riche. Alors je sus que la Providence
avertit l'homme pauvre de sa fin prochaine,
avec puissance, que le mouvement des hommes
il devait abandonner. Les anges de Dieu
reçurent son âme et l'emmenèrent
jusqu'à ce que dans le sein d'Abraham ils déposèrent
l'âme du pauvre où elle devait toujours
reposer dans les délices. Alors l'ordre du destin vint
aussi pour l'homme riche, l'heure de mourir,
qu'il quittât la vie. Les esprits mauvais
plongèrent son âme dans le noir enfer,
dans le feu, pour la joie des ennemis,
l'ensevelirent dans le séjour de la colère. Alors il pût apercevoir
le bon Abraham, qui était là-haut
dans la volupté de la vie et Lazare reposait
bienheureux dans son sein, il recevait un salaire magnifique

pour toute sa pauvreté, tandis que le riche
était dans l'enfer ardent et criait vers en haut :
Père Abraham, j'ai besoin sans retard
que tu deviennes pour moi doux dans ton cœur,
compatissant dans ce brasier ; envoie-moi Lazare,
qu'il m'apporte dans cet abime
de l'eau qui me rafraichisse. Je brûle ici vivant,
dans cet enfer embrasé. J'ai besoin de ton secours,
qu'il me rafraichisse avec le petit doigt
la gorge qui maintenant a en punition
pire misère pour mauvaise conduite
et méchant discours ; voilà tout mon salaire ! »
Alors le patriarche Abraham lui donna réponse :
« Médite dans ton cœur ce que tu avais
de vie heureuse sur la terre. Tu as épuisé toute volupté
dans ta maison qui autrefois par le destin
devait t'être échue. Mais Lazare souffrit
la peine en cette lumière, beaucoup d'affliction il porta
beaucoup de mal dans le monde ; c'est pourquoi maintenant il reçoit le bien
et une vie pleine de joie ; toi supporte ce brasier
ce feu flamboyant. Soulagement ne te viendras pas
d'ici en enfer, le Dieu saint l'a
trop solidement établi loin pour que personne ne traverse
l'obscurité qui est si épaisse au-dessous de nous. »
Alors le riche s'adressa encore une fois à Abraham
du sein du brasier ardent et demanda secours,
qu'il envoyât Lazare dans la mêlée des hommes.
« Qu'il veuille là annoncer
à mes frères combien je brûle ici
et souffre torture ; au milieu du peuple
ils vivent les cinq, et je suis en crainte
qu'ils ne pèchent et dans ce mal ne doivent venir,
dans ce feu si dévorant. » Alors répondit aussitôt
le Patriarche Abraham que les Leudes avaient
tous sur terre la loi du Seigneur,
les commandements de Moïse et avec cela la parole
de maints prophètes, « s'ils ont la volonté
de les tenir, ils ne viendront pas dans l'enfer,
n'iront pas dans le feu, s'ils exécutent cela,
ce que commandent ceux qui lisent les livres,
pour l'enseignement des Leudes. S'ils ne veulent pas faire cela
alors ils n'entendront pas non plus celui qui se lèverait d'ici,
de la vallée de la mort. Laissez-les seuls
méditer ce qui leur paraîtra préférab'e

à faire, tant qu'ils vivront sur la terre,
pour obtenir un jour le bien ou le mal. »

42.

Les ouvriers de la dernière heure.

Matth , XX, 1-16.

C'est ainsi qu'il instruisait les Leudes en paroles limpides
le meilleur de ceux qui ont été enfantés et qu'il parlait en figures
de toute espèce le Seigneur puissant,
il dit qu'un homme ayant du bien rassembla une fois
des hommes le matin et promit paiement,
le Seigneur de la maison, très généreux salaire;
Il dit qu'il donnerait à chacun d'eux
une pièce d'argent. Il se réunit ainsi beaucoup
d'ouvriers dans la vigne; il donna à chacun l'ouvrage
au grand matin. Plus d'un vint avant midi,
maint autre à midi pour le travail,
maint à none, la neuvième heure
du long jour d'été; maint encore plus tard
à la onzième heure, quand vers le soir
le soleil va au repos. Alors il envoya lui-même,
le Maître des ouvriers, son intendant
pour qu'il payât le salaire aux Leudes
pour leur travail; d'abord il fit donner à ceux
des Leudes qui étaient venus les derniers
dans la vigne et ordonna par ses paroles
que ceux-là recevraient leur salaire en denier
qui s'étaient trouvés là les premiers,
disposés au travail. Ceux-ci espéraient certainement
qu'on leur donnerait un plus grand salaire
pour leur travail. Mais on donna
à tous les Leudes également; cela fut très pénible
à tous ceux qui étaient arrivés les premiers :
« Nous sommes venus au matin et avons supporté tout le jour
toute sorte de travail, chaleur hors de mesure,
l'ardeur du soleil, et maintenant tu ne nous donnes pas plus d'argent
qu'aux autres qui une heure seulement
furent à l'ouvrage. » Alors il tenait sa parole prête
le Seigneur de la maison, il n'avait pas promis davantage
de salaire pour le travail. « Comment n'ai-je point pouvoir
de vous donner à vous tous semblable dédommagement,

comme valeur pour votre ouvrage? »
Le Christ qui règne
pensait bien plus par là, quoique ce fut des hommes
de la vigne qu'il parlât seulement dans ces paroles,
combien inégalement les ouvriers venaient là
à l'ouvrage; de même dans le monde
les enfants des Leudes, à la lumière désirée
dans la prairie de Dieu. Plus d'un commence déjà
dans l'enfance à s'y préparer et s'est fait
un cœur bien disposé, il fuit le monde,
abandonne le plaisir, son corps ne peut jamais
le séduire pour le mal, il apprend la sagesse,
la loi de Dieu, renonce aux mauvais esprits,
à la volonté de l'adversaire, et continue dans le monde
à faire ainsi jusqu'à ce que vienne le soir de sa vie,
de son âge. Alors il monte le chemin qui mène en haut,
alors toute sa peine est récompensée,
est payée avec du bien dans le royaume de Dieu.
Voilà ce que signifient les ouvriers qui dans la vigne
dès le matin avec zèle et avec peine
ont commencé le travail et l'ont mené à fin
jusqu'au soir. Maint autre vint à midi,
avait tardé toute la matinée oisivement,
négligé le travail du jour; ainsi fait maint insensé,
maint présomptueux, il commet toutes sortes de choses,
plein de joie dans sa jeunesse, a appris des discours vicieux,
des paroles vides de toutes sortes,
jusqu'à ce que finissent les années de la jeunesse,
et que la grâce de Dieu avertisse le jeune homme
plein de joie dans le cœur; il commence à se corriger,
en paroles et en œuvres, il dirige sa vie d'après cela,
son âge, jusqu'à la fin, puis il reçoit salaire pour tout
pour les bonnes œuvres, dans le royaume de Dieu.
Maint autre ne s'éloigne du mensonge que dans le milieu de la vie,
des graves péchés, se convertit aux choses bénies,
commence, par la force de Dieu, les bonnes œuvres,
corrige ses mauvais discours, se repent de l'action amère
dans son cœur; alors secours lui vient de Dieu,
la foi l'accompagne toute sa vie;
alors il s'en va et reçoit sa récompense,
dédommagement, de Dieu, comme il n'en est point de pareils.
A maint autre c'est seulement comme homme expérimenté
sur le penchant de l'âge que sa mauvaise action
fait peine en ce monde, la parole de Dieu
avertit son esprit, son cœur devient plus doux,

il persévère dans le bien et reçoit compensation,
le haut royaume du ciel ; quand il s'en va d'ici,
sa récompense est la même que celle des autres Leudes,
qui sont venus à none, à la neuvième heure du jour,
pour travailler dans la vigne.
Maint autre devient très vieux avant de corriger son injustice,
il multiplie le mal jusqu'à ce que son soir vienne,
où toute volupté passe ; alors il commence à craindre le mal.
Ses péchés lui causent souci, il pense à tout ce que lui-même
a enfreint dans la jeunesse. Maintenant il ne peut plus expier
ses mauvaises actions, alors tous les jours
il frappe sa poitrine avec ses mains, se plaint avec des larmes brûlantes,
avec d'amers sanglots et prie le saint Maître
le Puissant, de lui être doux. Il ne le laisse pas désespérer
si compatissant est le Souverain de l'univers ; à aucun il ne veut
refuser son souhait, Celui qui règne lui donne aussi
le saint royaume du ciel, et il lui est aidé.
Tous doivent trouver grâce quoique les hommes ne viennent
pas en un même temps ; le Seigneur plein de force veut
récompenser tous les Leudes qui ici croient en lui.
Il donne le royaume du ciel à tous les nobles,
à tous les Leudes en récompense. Voilà ce que pensait le Christ puissant,
le meilleur de ceux qui ont été enfantés, lorsqu'il expliquait la parabole,
comment les ouvriers vinrent dans la vigne
si inégalement, et cependant reçurent tous
le plein salaire. C'est ainsi que tous les vivants
reçoivent de Dieu, le Seigneur, récompense,
très désirable salaire, ceux aussi qui sont venus en derniers.

43.

Les Aveugles de Jéricho.

Matth., XX, 29-34. — Marc, X, 46-52. — Luc, XVIII, 35-43.

Alors il dit à ses compagnons de s'approcher,
aux douze qui lui étaient les plus fidèles,
parmi les hommes de la terre, et le Puissant leur dit
de nouveau quelle douleur et quelle misère
lui était future. « Il n'y avait point de doute à cela. »
Il dit qu'ils devaient jusqu'à Jérusalem chez le peuple des Juifs
l'accompagner. « Alors là tout sera fait,
accompli pour le peuple, ce que dans les jours du temps passé
des hommes sages ont dit de moi par leurs paroles.

Là doivent me vendre à l'autorité les héros
au milieu du peuple fort; mes mains seront liées,
mes bras attachés. Je dois souffrir beaucoup,
entendre la raillerie et le discours plein de colère,
insultes et injures et paroles outrageantes,
ils me tortureront au-delà de toute mesure et du tranchant des armes
tueront mon corps. Mais je me relèverai à cette lumière,
hors du tombeau, par la puissance de Dieu,
le troisième jour. Je ne suis pas venu chez ce peuple
afin que ceux qui sont nés de la poussière souffrent le mal à cause de moi,
les Leudes qui me servirent, je ne demanderai pas cela,
je n'invoquerai pas le peuple pour cela, je veux leur être un bien
les servir en humilité et pour ce peuple
donner mon âme. Je veux moi-même les
sauver avec ma vie, ceux qui ici espérèrent longtemps
mon secours, la masse des hommes. »
Alors il continua à s'avancer, il avait un esprit plein de joie
et de sérénité dans sa poitrine, le Fils du Seigneur;
il voulait aller à Jérusalem et de son plein gré
visiter le peuple de Juda. Il connaissait en eux
leur cœur prompt à l'agression, et leur dur combat,
leur volonté hostile. Ils passèrent alors
devant la citadelle de Jéricho, le Fils de Dieu,
le Puissant, au milieu de la foule. Deux hommes étaient assis au bord du chemin,
tous deux aveugles, ayant besoin de guérison,
que le Roi du ciel les guérit
car ils étaient privés de la lumière depuis longtemps,
déjà mainte heure. Ils entendirent venir la foule
et demandèrent aussitôt avec un empressement diligent,
les aveugles sans lumière, quel fier héros
parmi ce peuple était le plus distingué,
le premier de tous. Alors l'un dit
que Jésus du pays de Galilée
le meilleur des sauveurs était le plus auguste
au milieu de la foule du peuple. Alors leur cœur fut joyeux
aux deux aveugles, puisque ils savaient le Fils de Dieu
là dans la troupe; ils crièrent à haute voix
vers le saint Christ, qu'il les secourût,
lui le Fils de David. « Accorde-nous ta grâce,
sauve-nous de la misère, comme tu en sauves beaucoup
de la race des hommes. » Alors le peuple commença
à leur défendre avec des paroles, au Christ qui règne
de crier si fort. Ils n'écoutèrent pas les Leudes

mais de plus en plus par-dessus le peuple des hommes
crièrent plus fort. Alors le Sauveur s'arrêta
le meilleur de ceux qui furent enfantés, ordonna de les amener
et de les conduire au travers des Leudes et il leur demanda amicalement
et doucement devant la foule : Que voulez-vous donc de moi
avoir comme secours. Alors ils prièrent le Saint
qu'il leur ouvrit les yeux
leur accordât cette lumière, qu'ils puissent
voir le mouvement des Leudes, le clair éclat du soleil,
le monde merveilleux. Celui qui règne consentit,
les toucha avec les mains, y ajouta son secours,
qu'aussitôt aux deux aveugles furent
ouverts les yeux, que le ciel et la terre
ils purent reconnaître par la force de Dieu,
lumière et gens. Alors ils louèrent Dieu,
glorifièrent le Seigneur, qu'ils puissent apercevoir
la lumière du jour. Ils allèrent tous deux avec lui,
suivirent ses pas, car il leur avait été aidé
et l'œuvre de Celui qui règne fut proclamée au loin,
annoncée à la foule.

44.

Ainsi était présentée distinctement
à la foule une image : les hommes aveugles
étant assis au bord du chemin et souffrant la maladie,
privés de la vue. Cela signifie les enfants des Leudes,
la race des hommes, tel que Dieu le puissant,
au commencement, par sa propre force,
créa lui-même deux époux,
Adam et Eve, et leur donna le chemin, en haut,
au royaume du ciel. Cependant celui qui est haïssable était trop près,
l'ennemi faux, et par des œuvres criminelles
il les séduisit, par des péchés, qu'ils perdirent
la lumière éternellement belle; dans un lieu de mal
dans ce monde du milieu les hommes furent jetés,
souffrirent dans les ténèbres, l'oppression et l'affliction
dans l'exil amer; déchus de la félicité,
ils oublièrent le royaume de Dieu, obéirent aux adversaires,
aux enfants de l'ennemi, qui les payèrent avec du feu
dans l'enfer ardent. Aussi ils devinrent aveugles dans leur cœur,
dans ce monde du milieu, les enfants des hommes,
parce qu'ils ne reconnaissaient pas le Dieu plein de force,
le Seigneur céleste, dont la main les créa,

les forma selon sa volonté. Alors le monde fut ainsi égaré,
resserré dans la nuit et l'oppression servile,
dans les vallées de la mort. Alors ils étaient assis sur le chemin du Seigneur,
la désolation dans le cœur, demandant l'aide de Dieu;
celle-ci ne pouvait leur advenir avant que le Dieu qui règne
sur ce monde du milieu, le Seigneur puissant,
ne voulut envoyer son Fils,
qu'il dévoilât la lumière aux enfants des Leudes,
ouvrit la vie éternelle, qu'ils pûssent reconnaître
le Tout-Puissant, le Dieu plein de force.
Ainsi je veux vous le dire, si vous voulez
le prendre à cœur, que vous pouvez reconnaître
la force du Sauveur, comment sa venue vint
dans ce monde du milieu au secours des hommes,
et ce qu'il voulut dire par ses œuvres,
Celui qui fut enfanté de Dieu; pourquoi la célèbre citadelle
s'appelle Jéricho, élevée près de Juda,
ornée de murs. Elle est ainsi nommée d'après la lune,
l'astre rayonnant; elle ne change point ses périodes,
tous les jours elle accomplit l'une ou l'autre,
croît ou décroît. Ainsi font aussi sur la terre,
sur ce monde du milieu, les enfants des hommes;
ils viennent et s'en vont, les vieillards meurent,
après eux viennent de nouvelles générations,
et grandissent, jusqu'à ce que le destin les enlève.
Voilà ce que voulait dire le Fils de Dieu, quand il s'en alla
de la citadelle de Jéricho, qu'auparavant les hommes
ne pouvaient être guéris de leur aveuglement, qu'ils vissent
la lumière brillante éternellement belle, avant que lui-même ici
dans ce monde du milieu ait reçu l'humanité
en chair et en corps. Alors les enfants des Leudes
virent en ce monde, eux qui pleins de mal
étaient assis auparavant dans les péchés et privés de la vue,
souffrant dans l'obscurité, qu'à ce peuple venait maintenant
le Sauveur en aide du royaume du ciel,
le Christ, le meilleur de tous les rois; ils reconnurent aussitôt,
ils sentirent son approche, puisqu'ils crièrent si fort
vers le Puissant, que Celui qui règne leur devienne
maintenant doux. Alors les lourds péchés
les éloignaient, qu'ils avaient faits eux-mêmes,
entravaient leur foi, mais ils ne pouvaient aucunement
enchaîner leur volonté, mais vers le Dieu qui règne
ils élevaient leur cri, jusqu'à ce qu'il leur tendit secours,
qu'ils pûssent voir la vie bienheureuse,

la lumière éternelle, et entrer aussi
dans la maison éclatante. Voilà ce que signifiaient les aveugles
de la cité de Jéricho, qui vers Celui qui fut enfanté de Dieu
élevaient leurs voix, qu'il leur donnât guérison,
la lumière de cette vie, quoique les Leudes
le leur défendissent par leurs paroles, ceux qui venaient par le chemin
en avant et par derrière. Ainsi font aussi les crimes
en ce monde du milieu à la race des hommes.
Maintenant écoutez comment les aveugles, quand ils eurent la guérison,
qu'ils purent voir la lumière du soleil,
comment ils firent alors. Ils allèrent avec Celui qui règne,
suivirent ses pas, proclamèrent avec joie
la louange du Pasteur du monde. Ainsi font les enfants des Leudes
au loin par cette terre, depuis que le Dieu qui règne
les a éclairés de ses leçons et, vie éternelle,
Le royaume de Dieu, donna aux bons hommes de guerre,
la lumière du ciel élevé et son aide à tous
qui suivent de bonne volonté ses voies.

45.

Marchands chassés du Temple.

Matth., XXI, 12-14. — Marc, XI, 15-17. — Luc, XIX, 45-46.

Alors le Christ sauveur s'approcha
de Jérusalem, le bon. Il alla au-devant de lui
beaucoup du peuple de bonne volonté et de bon sentiment.
Ils le reçurent en fête et couvrirent devant lui
le chemin de vêtements, d'herbes odoriférantes,
de fleurs épanouies et de branches d'arbres,
de palmes, la plaine que foulait son pied,
lorsque le Fils de Dieu voulut aller
dans la cité magnifique. Autour de lui bourdonnait la foule
des Leudes en fête, et le peuple élevait
avec joie un chant de louange, remerciant Celui qui règne
de ce qu'il venait lui même, le rejeton de David,
pour les visiter. Alors le Christ aperçut,
le Bon, le meilleur de ceux qui furent enfantés, à Jérusalem
étinceler le rempart de la cité et les maisons des Juifs,
les hautes salles de jaspe, et la maison de Dieu,
le plus magnifique de tous les lieux consacrés. Alors bouillonna en lui
le cœur dans sa poitrine; alors l'Enfant saint

ne put se défendre de pleurer. Il dit beaucoup de paroles
douloureusement ému, le cœur pesant :
Malheur à toi Jérusalem, car en vérité tu ne sais pas
la sentence du destin, qui t'est réservé,
comme des armées puissantes t'enfermeront,
comme t'assiégeront pour ta ruine des hommes de guerre réfléchis,
des peuples ennemis ; alors tu ne trouveras nulle part la paix,
ni protection ni abri. Ils amèneront
les lames des épées et les armes, les paroles de guerre,
feront la guerre à ton peuple, feu et flammes
détruiront tes habitations, les hauts remparts
tomberont à terre. Il ne restera pas un rocher,
pas une pierre sur l'autre, la place sera déserte
autour de Jérusalem pour la gent juive,
parce qu'ils ne reconnaissent pas qu'est venu
le temps qui devait venir, car ils doutent encore,
ils ne savent pas que la force de Celui qui règne les visite. »
Alors il alla avec la foule le Souverain des hommes
dans la cité éclatante. Lorsque Celui qui fût enfanté de Dieu
entra à Jérusalem avec une riche suite
et ceux qui l'accompagnaient, le plus grand de tous les chants
s'éleva avec bruit; en paroles saintes
la foule des Leudes loua le Pasteur du monde,
le meilleur de ceux qui furent enfantés. La cité vint en rumeur,
le peuple était en crainte et il demanda aussitôt
quel était celui qui venait
avec la foule puissante. Alors un homme dit
que Jésus-Christ, du pays de Galilée,
de la cité de Nazareth, le Sauveur, approchait
le sage prophète, pour secourir le monde.
Alors les Juifs qui déjà lui étaient ennemis, devinrent
cruels dans leur cœur, irrités dans leurs sentiments,
de ce que les Leudes le louaient si hautement,
glorifiaient le Seigneur. Alors des insensés allèrent
pour échanger des paroles avec le Christ qui règne
et le prièrent d'ordonner cependant à la foule de se taire,
d'empêcher les Leudes de lui faire tant
de louanges. Leur clameur est importune aux gens,
aux habitants de la cité. Alors Celui qui fût enfanté de Dieu, parla :
« Si vous empêchez ici les enfants des hommes
d'annoncer par leurs paroles la force de Celui qui règne,
alors les pierres brutes parleront,
les rochers solides, devant ce peuple,
plutôt que l'on ne chante plus sa louange
au loin par le monde. »

Lorsqu'il entra dans le lieu consacré,
dans la maison de Dieu, il trouva beaucoup de Juifs,
une foule d'hommes différents réunis,
qui s'étaient choisi là une place de marché
faisant commerce de toute sorte. Des commerçants de monnaie étaient
[assis
dans le lieu consacré et là tous les jours
changeaient l'argent. Tout ceci fut pour l'Enfant de Dieu
un pire scandale ; tous ensemble
il les chassa du temple : ils eussent mieux fait
les enfants d'Israël d'aller prier,
« et ici dans ma maison de demander secours
que le Prince de la victoire les délivrât des péchés
que de venir ici, des voleurs en affaires,
des hommes de rebut, faire le change,
pure injustice. Vous ne connaissez point l'honneur
qui appartient à la maison du Très-Haut, vous Juifs ! »
ainsi il débarrassa et purifia, le Seigneur puissant,
la sainte maison, et accorda secours
à plus d'un d'entre les hommes, qui de sa force puissante
entendirent parler au loin et s'en vinrent
par des routes éloignées. Plus d'un infirme,
plus d'un boiteux fut guéri, plus d'un paralytique,
plus d'un aveugle reçut soulagement. Ainsi Celui qui fût enfanté de Dieu
[secourut
les hommes volontiers, car tout est en sa puissance,
la vie des Leudes et celle du monde.

46.

Le Denier de la veuve.

Marc, XII, 41-44. — Luc, XXI, 1-4.

Devant le lieu consacré se tenait le Christ qui règne
le cher Pasteur du monde, considérant le sentiment
et les actions des gens. Il en vit beaucoup
apporter des objets précieux dans le magnifique sanctuaire,
des dons d'or et de bons tissus,
ornements de prix ; et le Christ, le Seigneur
voyait cela avec sagesse. Alors vint aussi une veuve
une pauvre vieille et elle entra dans le temple,
donna en présent au trésor seulement
deux deniers de cuivre, de bon cœur

et de volonté simple. Alors dit le Christ qui règne,
le bon, aux disciples, que de tous les dons elle avait
plus apporté qu'aucun autre fils des hommes :
« Quand des hommes fortunés ont apporté des présents,
mainte réserve de trésor, ils laissaient à la maison davantage
du trésor gagné. Il n'en est pas ainsi de la veuve.
Elle donna au sanctuaire tout ce qu'elle avait
acquis en richesse ; d'ailleurs aucune autre pièce d'argent
elle n'avait à la maison, la bonne. C'est pourquoi son don
a plus de valeur devant Celui qui règne, parce qu'elle l'a donné si [volontiers
à la maison de Dieu ; cela lui sera rendu
avec un salaire durable, parce qu'elle a tant de foi. »
Ainsi je sus que dans le lieu saint le Christ qui règne,
jour par jour le Souverain des hommes
enseignait par ses paroles ; la foule se tenait autour de lui,
grand peuple des Juifs et elle l'écoutait, lui qui apportait le salut,
dire de douces paroles. Plus d'un fût assez heureux
dans la foule pour les recevoir dans son cœur,
ils apprirent l'enseignement que le Pasteur de la terre
disait en images, celui qui fût enfanté du Seigneur.

L'Impôt dû à César.

Matth., XXII, 15-22. — Marc, XII, 13-17 — Luc, XX, 20-26.

A d'autres l'enseignement du Christ fût odieux,
du Dieu qui règne ; dans leur cœur ils le détestaient
ceux qui dans le commandement étaient les plus élevés,
les princes du peuple. Ils pensèrent à tendre un piège,
ses ennemis, par des paroles, cherchant à leur aide
un contradicteur, un homme du plus élevé,
un mercenaire d'Hérode ; celui-là se tint donc près
plein de volonté ennemie, épiant ses paroles,
quand ils se saisiraient de lui, dans les fers aussitôt
dans les liens des membres pourraient le jeter,
lui l'innocent. Les valets s'en vinrent
la haine dans le cœur, au Fils du Seigneur
ils adressèrent, les contradicteurs, alors la parole :
« Tu es Celui qui explique la loi à tous les peuples,
et tu enseignes la vérité ; maintenant et jamais
tu ne caches quelque choses à quelqu'un
à cause de sa richesse, de sorte que tu ne dises pas ce qui est juste,
et la foule des hommes, sur le chemin de Dieu,

ne diriges pas par tes leçons. Le peuple ne peut trouver
un blâme en toi. Nous devons maintenant te demander
Seigneur plein de gloire du peuple, quel droit a donc
l'empereur de Rome du roi qui est ici
exiger tribut et fixer
ce qu'il doit lui donner chaque année
comme impôt par tête. Parle, que penses-tu là-dessus,
est-ce juste ou non? Conseille tes
compatriotes bien. Nous avons besoin de ton enseignement! »
Ils voulaient qu'il le défendît; cependant il connaissait distinctement
leur volonté mauvaise. « Pourquoi, menteurs,
me tentez-vous si hypocritement? Cela ne doit point vous réussir,
que vous, trompeurs, avec tant d'artifice
vous veuillez me prendre! » Alors il ordonna d'apporter
la monnaie pour l'examen, qu'ils étaient débiteurs
de donner comme paiement. Alors les Juifs
apportèrent un denier d'argent. Beaucoup regardèrent
comment elle était frappée. Au milieu l'on voyait
l'image de l'empereur et ils reconnurent bien
la tête de leur seigneur. Alors le saint Christ leur demanda
de qui était figuré le buste là-dessus.
Ils dirent que c'était celui de l'empereur du monde
de la cité de Rome, qui sur tout l'empire
possède pouvoir en ce monde. « Alors je veux en vérité
vous dire, que vous lui donniez ce qui est à lui,
son tribut au maître du monde, et au Dieu qui règne;
payez ce qui est à lui, et alors vos âmes seront
aux bons esprits. »
Ainsi le dessein des Juifs
à ce discours fut rendu vain. Les hommes mauvais n'obtinrent point
par leurs paroles ce qu'ils voulaient,
qu'ils se saisissent de lui. L'Enfant de paix de Dieu
se garda bien, leur donna pour réponse
des paroles de vérité, quoi qu'ils ne fussent pas assez heureux
pour le prendre comme c'était leur désir.

47.

La Femme adultère.

Jean, III, 8-11.

Cependant ils n'y renoncèrent pas, ils amenèrent une femme
qui avait fait une faute criminelle,

une pire action mauvaise; on l'avait surprise
en délit d'adultère, c'est pourquoi elle méritait la mort;
les Leudes devaient lui enlever la vie,
mettre fin à son âge : c'était écrit ainsi dans la loi.
Alors le peuple faux demanda au Seigneur
en paroles hypocrites, ce qu'ils devaient faire à la femme,
s'ils devaient la tuer ou la laisser vivre,
ou quelle action il fallait lui faire endurer.
« Tu sais comment Moïse a ordonné au peuple
en paroles de vérité, que toutes les femmes
en adultère devaient perdre la vie,
et que les autres doivent lui jeter
de fortes pierres. Ici tu en vois une
prise sur le fait. Que décides-tu sur elle? »
Les contradicteurs voulaient le prendre avec leurs paroles;
car s'il disait qu'elle devait rester en vie,
protégeant son âme, alors les Juifs voulaient dire
qu'il contredisait à la loi des pères,
à la coutume des Leudes; et ne la laissait-il pas en vie,
la fille devant la foule, ils voulaient dire que si grande douceur
il ne cachait pas dans son cœur, comme devait l'avoir l'Enfanté de Dieu.
D'une façon ou de l'autre ils voulaient accuser Celui qui règne
à cause des paroles qu'il dirait
quand il annoncerait la sentence. Mais le Christ, le Seigneur, connaissait
clairement et distinctement les pensées des ducs,
leur volonté contraire et il parla ainsi
devant le peuple : « Si quelqu'un d'entre vous
se sait libre de crime, qu'il s'en aille
et jette de ses propres mains
la pierre sur elle. » Alors les Juifs se tinrent-là
et méditèrent cela en silence; aucun des ducs ne trouva
aucune contradiction contre la parole,
les hommes se souvinrent de leurs méfaits,
de leurs propres péchés et personne ne fut si assuré
qu'après ces paroles il osât jeter
une pierre sur la femme; ils la laissèrent debout,
seule où elle était, et ils se détournèrent
les gens Juifs très hostiles,
l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en fut plus un
au milieu de la foule de peuple hostile,
qui ne voulût laisser la vie à la femme.
Alors je sus que l'Enfant de paix de Dieu demanda,
le meilleur de ceux qui furent enfantés : « Où restèrent les Juifs
tes contradicteurs, qui voulaient te condamner?
Ne t'ont-ils causé aujourd'hui aucune affliction,

aucun mal, les Leudes qui voulaient te prendre la vie,
te torturer hors de mesure? Alors la fille dit,
que personne, à cause de la présence du Sauveur
et de son saint secours ne lui avait fait de mal
en salaire de son vice. Alors le Christ qui règne répondit :
le Seigneur des Leudes « Je ne te ferai point non plus de mal,
vas-t'en d'ici sauve, seulement aie soin dans ton cœur
que tu ne deviennes plus pécheresse. »
C'est ainsi que le saint Enfant de Dieu l'avait
sauvée de la lapidation.
Alors le peuple des Juifs était
résolu au mal comme depuis le commencement,
plein de volonté mauvaise, cherchant comment ils pourraient exciter
l'inimitié du peuple contre l'Enfant de Dieu.
La foi partageait le peuple en deux partis,
les gens de peu étaient de beaucoup
et plus ardemment désireux d'accomplir
la parole de l'Enfant de Dieu que le Seigneur a ordonné ;
ils aspiraient plus à la justice que les riches,
ils le tenaient pour le Seigneur, le Roi du ciel,
et lui obéissaient de bon gré.
Alors le Fils de Dieu
entra de nouveau dans le lieu consacré, entouré d'une foule
épaisse d'hommes. Il se tenait au milieu
et instruisait les Leudes en paroles claires,
à haute voix : tout écoutait,
les troupes se taisaient, et il éleva la parole :
« Quiconque à jamais est pressé par la soif,
que celui-là vienne ici et tous les jours il boira
à la douce fontaine! Je vous le dis
quiconque parmi les hommes a foi en moi,
foi ferme parmi le peuple, de celui-là coulera
de son propre corps un flot vivant
d'eau rafraichissante, une source à grands flots,
une source vivante. Cette parole deviendra vérité
qui sera donnée aux Leudes qui croient en moi. »
Par l'eau le Christ qui règne voulait dire
l'auguste Roi du ciel, le Saint-Esprit,
que les enfants du peuple devaient le revoir,
Lumière et Sagesse et vie éternelle,
haut royaume du ciel et miséricorde de Dieu.

48.

Lazare.

Jean, VII, 1-45.

Alors les Leudes vinrent au sujet de l'enseignement du Christ
en contestation; il y avait là des hommes fiers
des Juifs orgueilleux, qui parlaient avec audace,
et insultaient le Seigneur : ils comprenaient bien (disaient-ils)
que de mauvais esprits parlaient par lui,
des démons malfaisants : « Il n'enseigne que le mal
avec toutes ses paroles. » D'autres répliquaient :
« Ne blasphémez pas contre le Maître! Les paroles de la vie sortent
puissantes de sa bouche, et des masses de miracles
il fait dans le monde. Cela n'est point l'œuvre du diable,
la force du contradicteur, sans quoi il ne pourrait opérer telle bénédiction;
c'est pourquoi il est évident que c'est du Dieu Tout-Puissant
qu'il vient, de sa force. Ceci vous pouvez aussi le reconnaître
à ses paroles véridiques, qu'il possède pouvoir
au-dessus de tout sur la terre. « Alors les contradicteurs voulurent
le saisir sur place et jeter des pierres sur lui,
mais ils avaient peur devant la foule des hommes,
craignaient le peuple. Alors l'Enfant de paix de Dieu parla :
« Je témoigne et j'enseigne de la part de Dieu tant de bien
en paroles et en œuvres, et vous voulez me punir,
esprits opiniâtres, me jeter des pierres,
m'ôter la vie? » Les Leudes crièrent,
les contradicteurs ennemis : ce n'est point à cause de tes œuvres,
que nous ne voulons pas te laisser la vie
c'est seulement à cause de tes paroles, affreuses,
que tu te vantes ainsi et prononces de tels crimes
que tu dis devant les Juifs que tu es Dieu même
le Seigneur puissant; et cependant tu n'es qu'un homme comme nous,
de notre race.
Le Christ Tout-Puissant
ne voulut entendre plus longtemps le mépris des Juifs,
l'impudence des hypocrites. Il se détourna du lieu consacré
et alla au delà du fleuve Jourdain avec ses disciples,
les compagnons bénis qui toujours demeuraient
de bonne volonté autour de lui; il alla visiter un autre peuple.
Là aussi le Seigneur fit comme il était habitué,
il instruisit les Leudes. Et quiconque voulut crut
à sa sainte parole, qui secourut toujours
les hommes qui la prirent à cœur.

Alors je sus que vers le Christ étaient venus
des messagers de Béthanie, qui dirent à Celui qui fut enfanté de Dieu
qu'ils étaient envoyés en message par deux femmes,
Marie et Marthe, les aimables jeunes filles,
les femmes pleines de charme, que lui-même depuis longtemps
chérissait dans son esprit pour leur douceur d'esprit
et leur bon vouloir. Suivant la vérité
elles lui faisaient dire de Béthanie comment leur frère
Lazare était alité et qu'elles doutaient de sa vie,
Elles priaient donc que le Christ le Tout-Puissant
le Saint leur vint au secours. Quand il entendit donc
ce que l'on disait du malade il dit aussitôt
« que le lit de Lazare n'était pas
un lit de mort. Mais la louange du Seigneur
doit être affirmée par là, et aucun danger ne le menace. »
Là-dessus le Fils de Celui qui règne restera encore là
deux nuits et deux jours. Alors approcha le temps
où il voulait visiter de nouveau les Leudes
des Juifs, comme il avait pouvoir.
A ses compagnons le Fils du Seigneur dit
qu'il voulait visiter les Leudes Juifs
au delà du Jourdain. Alors dirent aussi
ses disciples : « Est-ce pour cela, mon Prince,
que tu veux y aller? Le temps n'est pas encore éloigné
où ils voulaient te punir de tes paroles,
te jeter des pierres. Tu veux donc aller au milieu
de ce peuple entêté? Il y a beaucoup d'ennemis
arrogants. » Mais l'un des douze,
Thomas, l'homme excellent,
le cher duc, dit : « Nous ne devons point critiquer son action,
contredire à sa volonté, mais rester auprès de lui,
souffrir avec le suzerain. C'est là la gloire du duc
qu'il reste ferme à côté de son souverain,
et meure avec lui. Si nous faisons ainsi,
si nous marchons avec lui, si nous regardons notre vie
comme peu de chose, quand même avec lui
nous péririons! Alors longtemps vivra
notre gloire après nous! » Ainsi les disciples de Celui qui règne,
les nobles de naissance, devinrent d'un même esprit
à la volonté du Seigneur.
Alors le Saint Christ dit
à ses compagnons que Lazare sur sa couche
était endormi. « Il a quitté cette lumière,
il s'est endormi bienheureux. Maintenant allons vite
l'éveiller de nouveau, afin qu'il voie ce monde,

qu'il vive dans la lumière; ainsi votre foi sera
encore mieux affermie. » C'est pourquoi il traversa le flot
le bon Fils de Dieu, jusqu'à ce qu'il arrivât avec les siens
à Béthanie, Celui qui fut enfanté du Seigneur
avec ceux de sa suite, où les deux sœurs
Marie et Marthe, le souci dans l'âme,
étaient assises pleines de douleur. Là étaient réunis
bien des Leudes Juifs de Jérusalem,
qui voulaient consoler les femmes désolées
afin qu'elles ne se lamentassent pas sur la mort du jeune homme,
la perte de Lazare. Alors, quand le Pasteur du monde,
arriva à la demeure, la venue du Fils de Dieu
fut annoncée, que Celui qui était plein de force était
dehors, devant la cité. Alors s'apaisa le cœur
des deux femmes parce qu'elles savaient l'arrivée
de l'Enfant de paix béni de Dieu, du Christ qui règne.

49.

Car c'était pour toutes deux le plus grand souhait,
la venue du Seigneur, et d'entendre de nouveau
la parole du Christ. Elle alla en pleurant
la triste Marthe, pour échanger des paroles
avec le Puissant, et elle dit à Celui qui règne
pleine de douleur dans le cœur : « O Seigneur si tu avais été
ici, Toi le plus auguste des Sauveurs,
toi bon Sauveur, pareille affliction ne nous désolerait point maintenant,
peine de cœur aussi amère; j'aurais encore mon frère Lazare
dans cette lumière, il demeurerait encore ici,
dans la plénitude de la vie. Et cependant, mon Prince,
je crois aussi clair que la lumière, ô meilleur des docteurs,
que quoi que tu souhaites de Celui qui règne là-haut,
qu'il te le donnera immédiatement, le Dieu tout-puissant
t'accordera ta volonté. » Alors le Christ qui règne
donna cette réponse à celle qui était remplie de peine : « ne te laisse
[point obscurcir
dans l'intérieur de ton cœur. Je veux te le dire
en paroles de vérité, bien sûrement
ton frère doit sur l'ordre de Dieu,
par la force du Seigneur se lever de la mort
avec son corps. » « Je le sais bien, dit-elle,
qu'il en sera ainsi, quand ce monde finira un jour,
et que ce jour puissant viendra sur les hommes,
qu'alors il se lèvera hors de la terre,

au jour du jugement, lorsque de la mort à la vie
par la puissance de Dieu les races des hommes
se lèveront de leur lieu de repos. Alors le Seigneur lui dit,
le Tout-Puissant, en paroles non voilées,
que lui-même était le Fils du Seigneur,
la lumière et la vie pour les enfants des Leudes,
pour la résurrection. « Il ne mourra jamais,
il ne perdra jamais la vie celui qui croit en moi.
Quand même les Leudes le coucheront dans la terre,
l'enterrant dans la profondeur; il ne sera cependant pas mort;
la chair sera ensevelie mais l'esprit subsistera,
et l'âme est vivante. » Alors sans hésiter
la femme dit ses mots : « Je crois que tu es le vrai
Christ, le Fils de Dieu; ceci on peut le reconnaître
à tes paroles, que tu as le pouvoir
par une sainte disposition sur ciel et sur terre. »
Alors je sus que l'autre femme arriva aussi,
Marie, affligée, et avec elle en foule
venaient les Juifs; à Celui qui fut enfanté de Dieu
elle dit, se plaignant douloureusement, combien elle était pleine de souci,
le cœur plein d'affliction, elle déplorait avec des larmes
la perte de Lazare, de l'homme chéri,
elle pleurait et sanglotait, jusqu'à ce qu'à Celui qui fut enfanté de Dieu,
le cœur fut touché, des larmes brûlantes
jaillirent en torrent et il ordonna aux femmes
de le mener là où gisait Lazare
enseveli dans la terre. Une pierre était étendue dessus,
un dur rocher. Le saint Christ ordonna
d'écarter la dalle de roc, afin qu'il vit le mort,
contempla celui qui était sans âme. Alors son cœur faiblit
devant la foule, à Marthe, et elle dit au Puissant :
« Haut Seigneur, si l'on ôte le rocher,
si l'on enlève la pierre, la puanteur s'élèvera,
une odeur malfaisante; car je veux te le dire
en paroles sincères, et il en est exactement ainsi,
le mort est déjà étendu depuis quatre nuits
dans la tombe de la terre. » Il donna réponse
à la femme Celui qui gouverne tout : « Que te disais-je auparavant ?
Si tu veux croire cela ne durera pas longtemps
que tu pourras reconnaître la grande force du Seigneur,
la grande puissance de Dieu ! » Alors quelques-uns allèrent,
enlevèrent la pierre. Alors le saint Christ regarda
les yeux élevés en haut, et rendit grâces
au Créateur du monde, « de ce que tu exauces ma parole
Prince de la victoire ! Car je sais avec assurance

que tu le fais toujours; mais fais ceci
devant ce grand peuple de Juifs,
afin qu'ils sachent en vérité que tu m'envoyas dans ce monde
pour instruire les Leudes. » Alors il cria à Lazare,
d'une voix forte, de se lever
de sortir de la tombe. Alors l'esprit revint
dans le cadavre, les membres devinrent souples,
il se débarrassa de tous les vêtements,
des linceuls. Alors il ordonna de lui aider,
le Christ qui règne. Les Leudes vinrent,
le déroulèrent de l'enveloppe. Rayonnant Lazare,
se leva dans cette lumière, la vie lui était accordée
pour jouir du temps fixé par le destin
dorénavant en paix. Alors elles se réjouirent toutes deux
Marthe et Marie; personne ne peut à un autre
décrire en vérité combien les deux sœurs
éclatèrent de joie! Alors s'étonnèrent beaucoup
de Leudes Juifs, quand ils le virent de la tombe
se lever sain, la maladie enlevée,
celui qu'ils avaient mis dans la profondeur de la terre,
sans vie; et maintenant il devait vivre
guéri dans la patrie. C'est ainsi que la forte puissance
de Dieu, du Roi du ciel, peut protéger l'âme
de tous les hommes, la secourir contre la violence
des ennemis, quand il leur donne son aide.

50.

Caïphe.

Jean, XI, 46-56 ; XII, 1-3. — Luc, XII, 33-42.

Alors l'esprit de beaucoup d'hommes fut tourné
vers le Christ, leur cœur, lorsqu'ils virent eux-mêmes
son œuvre sainte, car jamais auparavant pareille
merveille n'était arrivée dans le monde.
Cependant il y avait encore
beaucoup d'hommes qui bravaient, ils ne voulaient aucunement reconnaître
la puissance de Dieu, à sa grande force
ils s'opposaient par leurs paroles. L'enseignement de Celui qui règne
leur était odieux, ils recherchèrent d'autres Leudes
à Jérusalem, où était le tribunal suprême
du royaume des Juifs, leur capitale,

la plus grande masse du peuple féroce.
Ils répandirent la nouvelle de l'œuvre du Christ, comment ils avaient vu vivant
de leurs propres yeux celui qui gisait dans la terre,
dans la profondeur sans consolation, quatre nuits et jours
mort et enseveli, jusqu'à ce que par son œuvre
sa parole l'éveilla, qu'il vit de nouveau le monde,
alors ils furent très irrités, les opiniâtres
Leudes Juifs; ils réunirent leur peuple.
ils le firent s'attrouper et venir à l'assemblée
la foule des hommes pour tenir conseil contre
le Christ puissant : « Il n'est pas prudent
de souffrir pareille chose. Trop de peuple
croit à son enseignement. Cela n'ira pas longtemps et sur nous
tomberont des troupes de cavaliers,
les mercenaires de Rome. Alors nous serons déchus
de ce royaume ou perdrons notre corps,
notre tête, nous autres héros.
Alors parla un homme haut placé,
le gardien suprême du peuple,
l'évêque de la cité des Leudes
appelé Caïphe. Il avait été élu
pour cette année-là par les Leudes juifs,
pour qu'il dut garder la maison de Dieu,
le lieu consacré. « Voilà qui me semble étonnant,
hommes pleins d'expérience! vous qui cependant savez solution en tant de cas,
que vous ne sachiez réellement pas, vous Juifs sages,
qu'il est meilleur pour tous ceux qui ont été enfantés,
que nous ne laissions pas en vie un seul,
et qu'il tombe sanglant par vos mains
perdant sa vie pour tous ces Leudes
plutôt que tout le peuple périsse »
Ce ne fut point de sa libre volonté qu'il dit si vrai
devant ce peuple annonçant le bonheur
de l'humanité à la foule; cela lui vint par la puissance de Dieu,
par son saint ministère, attendu qu'il devait à Jérusalem
garder le lieu saint; c'est pourquoi il dit si vrai
l'évêque des Leudes, comment Celui qui fut enfanté de Dieu devait
délivrer, au prix de sa vie, tous les peuples
par sa seule mort. Secours était donné ainsi à tous les peuples
car par là le Christ qui règne cherchait aussi
dans sa volonté les peuples païens.
Alors les orgueilleux furent d'accord,
les troupes des Juifs et ils résolurent dans le conseil,

tous les Leudes, de ne pas se laisser égarer :
quiconque dans le peuple le trouverait
devait aussi l'amener prisonnier
devant le tribunal, on ne pouvait souffrir cela plus longtemps,
que ce seul homme ainsi voulut gagner
le monde entier.
Le Christ qui règne
connaissait les sentiments et les pensées du peuple,
leur cœur haineux et féroce, rien ne lui resta caché
dans ce monde du milieu. Alors il ne voulut plus dans la foule
se montrer à tous les yeux
aller au milieu des Juifs; le Fils de Dieu attendit
le temps éclatant qui lui était futur
où il voulait souffrir à cause des Leudes,
pour leur expiation; le jour précis
il le savait même. Alors l'Enfant de Dieu alla,
le Christ qui gouverne tout, pour demeurer à Ephraïm,
dans la citadelle élevée, le saint Seigneur,
avec les disciples; alors il s'en retourna de nouveau
à Béthanie avec une riche suite,
avec la phalange de ses disciples. Les Juifs discutèrent cela
avec mainte parole, quand ils virent qu'une foule si puissante
le suivait. « Maintenant il n'y a plus de sécurité
plus de salut pour le royaume, lors même que nous disons ce qui est juste,
rien ne nous réussit plus! Car la foule
se tourne à sa volonté. La totalité des Leudes
suit son enseignement, de sorte que nous ne pouvons
lui faire aucun mal devant ce peuple.

51.

Jésus prédit la destruction du Temple.

Matth., XXIV, 1-29. — Marc, XIII, 1-37. — Luc, XXI, 5-36.

Celui qui fut enfanté de Dieu alla à Béthanie
six nuits avant que l'assemblée
des Leudes Juifs à Jérusalem
eût été célébrée au jour de la fête
où ils voulaient tenir les temps saints
de la Pâque des Juifs. Le Fils de Dieu attendit,
le Puissant, dans la foule, et beaucoup d'hommes étaient là
à cause de ses paroles. Alors s'approchèrent deux femmes,

Marthe et Marie, d'un cœur doux,
et le servirent en humilité. Le Prince du peuple leur donna
récompense de longue durée, les délivra de mal,
de faute et de péché et leur ordonna lui-même
d'aller en paix devant l'attaque des ennemis,
avec une bonne parole d'adieu. Elles accomplirent leur ministère
pour lui suivant son souhait.
Alors le Christ qui règne
s'en alla avec le peuple, le Prince des peuples,
à Jérusalem, là étaient des Juifs
les maîtres odieux, pour célébrer le temps saint
dans le lieu consacré. Dans le peuple il y en avait beaucoup
d'origine noble, qui n'aimaient pas entendre
la parole de Celui qui gouverne,
et qui pour Celui qui fut enfanté de Dieu n'avaient point d'amour dans le cœur
un peuple hostile, qui n'était pas disposé pour lui,
plein de haine amère; ils avaient des pensées de meurtre,
le mensonge dans le cœur, et défiguraient hypocritement
l'enseignement du Christ, voulaient punir Celui qui est plein de force,
à cause de ses paroles. Mais un grand nombre
de Leudes étaient autour de lui tout le long du jour;
les petits l'entouraient à cause de ses douces paroles,
pour empêcher que les contradicteurs,
à cause du peuple, osassent le saisir,
et qu'ils l'évitassent à cause de la foule. Alors le Christ puissant se tenait
à l'intérieur du lieu consacré et disait beaucoup de paroles
pour le bien des hommes, le peuple restait près de lui
tout le long jour, jusqu'à ce que le brillant
soleil alla à son repos; alors sortait du lieu consacré
la foule des hommes.
Il y avait alors une montagne
renommée, près de la cité; elle était large et haute,
verte et belle, on l'appelait du nom
de Mont des oliviers chez les Juifs; là-haut se rendait
le Christ, le Sauveur, quand la nuit approchait;
il était là avec les disciples, mais les Juifs
ne le savaient pas, car il était de nouveau dans le lieu consacré
le Seigneur des Leudes, quand la lumière venait de l'orient,
il recevait là le peuple et lui disait beaucoup
de paroles de vérité. Dans ce monde il n'est point,
dans ce monde du milieu, un homme si éloquent,
aucun des Leudes qui pût raconter jusqu'à la fin
les enseignements qu'il disait tous,
dans le lieu consacré, Celui qui règne; sa parole était constamment

que les hommes devaient lutter et aspirer
au royaume de Dieu afin qu'en ce jour de la puissance
ils reçussent la splendeur de leur Seigneur.
Il leur représentait leurs péchés, leur commandait
de les effacer, d'aimer la lumière de Dieu
dans leur esprit, d'éviter le parjure,
et l'orgueil mauvais, de se revêtir d'humilité
de cultiver cela dans leur cœur, et alors ils auraient le royaume du ciel,
le plus grand des biens.
Alors le cœur des auditeurs
était tourné vers sa volonté, car ils entendaient
la parole sainte et reconnaissaient la grande puissance
du Roi du ciel ; la venue du Christ,
le salut du Seigneur, et le royaume du ciel
et la grâce de Dieu s'étaient approchés sauveurs
des enfants des hommes.
Mais plus d'un avait encore
dans le peuple juif le sentiment de l'ennemi,
la haine furieuse, l'âme mauvaise.
Ils ne voulaient pas entendre sa parole et s'opposaient
à la vertu du Christ; ils ne pouvaient parvenir
les Leudes, à cause de la lutte du mal, à saisir fermement
la foi en lui; ils n'étaient pas assez sanctifiés
pour qu'ils dussent recevoir le royaume du ciel.
Alors le Fils de Dieu, Celui qui règne, alla
avec ses disciples hors du lieu consacré,
et gravit la montagne, Celui qui fut enfanté de Dieu,
et il était assis là avec les siens et leur disait beaucoup
de paroles de vérité. Alors parlèrent du lieu consacré,
les disciples, de la maison de Dieu, qu'il n'y avait pas de plus magnifique
temple sur terre, travail fait par les hommes,
par les mains des artisans et la force audacieuse
élevé dans les airs. Alors dit le Seigneur,
le haut Roi du ciel, et les autres l'entendirent :
« Je veux vous raconter, que le temps viendra
où il ne restera pas une pierre sur l'autre,
il tombera à terre, le feu le saisira,
le brasier avide, si colossal qu'il soit aujourd'hui
si habilement fait, et il en ira de même de tout,
la prairie verte passe. » Alors les disciples allèrent à lui,
et lui demandèrent en secret : « Combien longtemps tiendra encore
ce monde délicieux avant que ce changement n'arrive,
que le dernier jour de la lumière ne luise,
à travers le ciel des nuages? Ou bien quand dois-tu revenir
en ce monde du milieu, pour rendre jugement

aux races des hommes, aux morts et aux vivants?
Mon bon Seigneur, nous désirons ardemment entendre,
Christ qui règnes, quand cela doit arriver ! »

52.

Fin du Monde.

Matth., XXV, 31-46.

Alors le Christ, le bon, Celui qui gouverne tout,
donna réponse à ses compagnons :
Ceci est tenu caché par le bon Seigneur,
le Père du royaume du ciel le tient dans le secret,
Celui qui gouverne ce monde, aucun ne le sait
parmi ceux qu'enfanta la poussière, quand l'heure magnifique
s'accomplira dans le monde. Ils ne le savent pas non plus en vérité,
les anges de Dieu, qui toujours autour de lui
sont présents; eux-mêmes non plus
ne le savent pas quand il doit arriver
que dans ce monde du milieu le Seigneur puissant
visite les peuples. Le Père seul le sait,
le Saint qui est dans le ciel, d'ailleurs il tient caché
aux morts et aux vivants le jour de sa venue.
Cependant je veux vous raconter quels signes
étranges s'accompliront avant qu'il vienne en ce monde
au jour puissant; cela deviendra manifeste à la lune
et au soleil; tous deux deviendront noirs,
les ténèbres les couvriront, les étoiles seront précipitées,
les lumières brillantes du ciel, le sol s'ouvrira,
le vaste monde tremblera. Beaucoup de signes pareils existeront :
la grande mer sera en fureur, le courant de la mer
fera avec ses vagues la terreur des habitants de la terre,
le peuple périra dans une détresse affreuse,
la terreur les accablera, il n'y aura de paix nulle part
Combat d'armes ardent sera élevé
sur le monde, armée sur armée
entrera en campagne, les princes se feront la guerre,
dans de puissantes expéditions, les hommes se mettront à mort,
la guerre fera rage ouvertement, ô angoisse et horreur
il faut donc que tous les hommes se tuent !
Dans le vaste monde sévira la peste,
il meurt tant d'hommes que jamais en ce monde du milieu
n'en moururent de contagions. Partout gisent les malades

ils tombent et meurent, ils perdent la vie,
leur temps est accompli ; alors passe immensément grande
furieusement atroce faim sur les enfants des héros,
famine épouvantable ; et ce n'est point le plus faible
des châtiments dans le monde, de ceux qui viendront
avant le jour du jugement. Quand vous verrez ces choses
arriver sur la terre, alors sachez en vérité
que le dernier jour approche pour les Leudes,
le jour puissant, pour les hommes, et la puissance de Dieu
le mouvement de la force céleste, et la venue du Saint,
du Seigneur dans sa majesté. De ces choses
vous pouvez en reconnaître une image à ces arbres :
quand ils montrent des bourgeons, des fleurs et des feuilles,
que le feuillage se dénoue, alors les gens disent
que maintenant l'été est proche,
chaud et plein de délices et le beau temps.
C'est ce que marquent aussi les signes que je vous nommais,
quand le dernier jour des Leudes approchera.
Alors, je vous le dis en vérité, que dans ce monde
ce peuple ne sera point détruit avant que s'accomplisse
ma parole de vérité. Le renouvellement
du ciel et de la terre viendra, mais ma sainte parole
restera ferme et solide, et tout s'accomplira
tout s'exécutera dans cette lumière de ce que j'ai dit devant les Leudes,
veillez donc attentivement. Sûrement arrivera
le grand jour du jugement dans toute la force de votre Dieu,
et avec une puissance terrible la grande époque,
le renouvellement de ce monde; gardez-vous en vue de cela,
afin qu'il ne vous trouve pas endormi dans le repos du sommeil,
ne vous surprenne pas à l'improviste dans des mauvaises actions,
pleins de crimes. La fin du monde viendra
dans la nuit sombre, comme un voleur vient à la dérobée
cachant ses actions, c'est ainsi que poindra ce jour,
le dernier de cette lumière, avant qu'un seul ne le soupçonne,
comme le déluge dans les temps passés,
qui dans le tourbillon des vagues engloutit le monde
aux temps de Noé ; Dieu ne sauva que lui seul
avec sa maison, le saint Seigneur,
du flot qui l'assaillait. Ainsi tomba aussi du feu
ardent du ciel, lorsque les hautes cités
du pays de Sodome furent saisies dans le sombre brasier,
féroce et avide et que personne ne s'en sauva
que Loth seul ; il fût emmené
par les anges du Puissant, avec ses deux filles
sur une montagne tandis que du feu ardent

dévorait flamboyant le pays et les gens.
Aussi inattendu que le feu, aussi inattendu que le déluge
se précipitera le dernier jour. A celui-là les Leudes doivent
comparaître devant le jugement ; tous sans exception
y sont assujettis. C'est pourquoi soignez votre âme.

53.

Le Jugement dernier.

Matth., XXV, 31-46.

Car lorsque ceci arrivera, que le Christ qui règne
le Fils de l'homme viendra avec la puissance de Dieu,
viendra dans sa force, le plus puissant des Rois
pour siéger dans sa puissance et avec lui tous ensemble
les anges qui sont là-haut
les saints anges dans le ciel, alors tous les fils des héros,
les peuples des pays étrangers s'assembleront,
tout ce qu'il y aura de gens en vie, tout ce qui jamais sur cette lumière
fut enfanté d'hommes. Alors à cette foule,
à cette race d'hommes le puissant Seigneur
prononcera le jugement. Alors il séparera les malfaiteurs
les réprouvés, à main gauche
aux bienheureux il destinera le côté droit,
il saluera les bons et commencera son discours :
« Venez, vous, les élus, dans ce royaume de délices
qui est préparé pour tous les justes
après le renouvellement de la terre ; il vous a bénis lui-même
le père de tous les peuples. Maintenant jouissez des joies,
gouvernez ce vaste royaume, car vous avez fait ma volonté,
vous m'avez suivi de bon cœur, vous m'avez donné des dons charitables,
quand j'étais pressé par la faim et la soif,
pris par le froid, ou gisant dans les liens,
dans les chaînes du cachot. Alors j'ai reçu là
secours de votre main ; votre cœur fut doux,
vous m'avez visité amicalement. »
Alors les bienheureux disent :
« Mon bon prince, quand donc étais-tu ainsi dans l'oppression,
si écrasé et dénué, ainsi que devant ton peuple
tu l'expliques ? Quand donc quelqu'un te vit-il
opprimé et pauvre ? Tu as cependant pouvoir
au-dessus de tout ce que les enfants de la terre

gagnèrent jamais sur cette terre. »
Alors Celui qui règne répondra :
« Tout ce que vous avez fait au nom de votre Seigneur,
ce que vous avez donné de bon pour l'honneur de Dieu,
aux hommes, aux plus pauvres dans cette foule
et à ceux qui sont opprimés à cause de leur humilité,
parce qu'ils font ma volonté — tout ce que de votre bien être
vous avez donné pour ma gloire, ceci votre Seigneur l'a reçu ;
le secours est parvenu au Roi du ciel ; c'est pourquoi le Seigneur, le Saint,
veut récompenser votre foi avec la vie éternelle. »
Alors Celui qui règne se tourne vers la gauche,
et dit aux damnés, qu'ils devaient maintenant payer
leur crime, leur méfait. « Maintenant, maudits par moi,
vous irez dans le feu éternel,
qui fut préparé aux ennemis de Dieu,
au peuple ennemi pour ses crimes ;
vous ne m'avez point secouru lorsque la faim et la soif
me tourmentaient horriblement, lorsque j'étais sans habits,
le cœur affligé, en triste misère ;
vous ne m'avez point secouru quand je gisais dans l'angoisse
dans les chaînes et dans les liens ; lorsque sur le lit de malade
la maladie me visitait ; vous n'avez pas eu souci du malade,
vous ne m'avez pas soigné. Vous m'avez dédaigné
vous m'avez méconnu ; c'est pourquoi il vous faut maintenant souffrir
dans le feu et les ténèbres. »
Alors le peuple lui répond :
Eh ! Dieu puissant, comment veux-tu donc parler ainsi
devant cette foule ? Quant as-tu eu besoin des hommes,
de quelque bienfait ? C'est de toi que nous avons tout
bien être sur la terre ! »
Alors Celui qui règne répond :
Quand vous méprisez les plus pauvres des enfants des hommes,
les plus petits des hommes dans votre esprit,
sans prendre garde à eux,
ne leur rendez pas honneur, cela vous l'avez fait aussi au Seigneur,
vous lui avez refusé votre bienfait. C'est pourquoi Celui qui règne,
votre Père, ne veut pas vous recevoir, vous allez dans le feu,
dans la mort profonde, servir les diables
les contradicteurs furieux, à cause de vos œuvres. »
Après ces paroles le peuple sera congédié,
les bons et les mauvais ; les réprouvés s'en vont
dans l'enfer brûlant, pleins de douleur et de honte,
les damnés pour subir le châtiment,
le mal sans fin. Mais l'auguste Roi du ciel

conduit en haut les Leudes purs
dans la lumière de longue durée ; là il y a vie éternelle
et royaume de Dieu préparé pour les bons.

54.

Judas.

Matth., XXVI, 1-5. — Marc, XIV, 1-2. — Luc, XXII, 2-6.

Ainsi je sus qu'aux hommes le Prince puissant
annonçait par ses paroles la fin du monde,
comment il existe tandis que ceux qui sont nés de la poussière
demeurent dessus et comment à la fin
il doit se dissiper et périr.
Il dit aussi alors à ses disciples
en paroles de vérité : comme vous le savez
dans deux nuits viendra l'heure
de la Pâque des Juifs, lorsqu'ils iront servir leur Dieu
dans le lieu consacré. Maintenant cela ne peut plus être détourné,
alors le Fils de l'homme sera vendu à la foule,
Celui qui est riche en force, et exposé en croix,
pour souffrir le tourment de la mort.
Or il y avait là beaucoup de ducs
réunis qui méditaient sa perte,
des troupes de Juifs, pour rendre hommage à Dieu ;
les savants dans les Ecritures vinrent en troupes
dans la vaste assemblée, ceux qui comptaient
parmi les plus sages d'entre la foule des hommes,
une race pleine de force. Là était aussi Caïphe
l'évêque des Leudes. Ils délibérèrent contre Celui qui fut enfanté de [Dieu,
comment ils le tueraient, l'innocent.
Ils ne voulurent pas le saisir pendant la fête
au milieu de la foule des hommes, de peur que les gens
ne soulevassent une sédition ; car les héros le protégeraient
dans la lutte. Il nous faut en silence
attenter à sa vie, afin que les Leudes Juifs
ne soulèvent point de sédition au jour saint. »
Alors Judas alla, le disciple du Christ,
l'un des douze, là où la noblesse était assise,
les têtes des Juifs, il avait bon conseil
à leur indiquer. « Que voulez-vous payer
en argent pour salaire, si je vous livre l'homme

sans combat et sans bruit. » Alors le cœur de ces gens
fut hautement réjoui : « Si tu tiens cela,
si tu confirmes ta parole, alors tu auras pouvoir
devant ce peuple de réclamer ce que tu voudras
en argent et en biens. Alors l'assemblée lui promit
sur sa demande, en pièces d'argent
trente au total, et il dit à la troupe
en paroles énergiques qu'il leur donnerait le Seigneur.
Ensuite il s'éloigna dans un esprit ennemi
pesant déloyalement quel jour
il voulait le livrer à la troupe furieuse,
au peuple ennemi.

L'Enfant de paix de Dieu.

Celui qui règne, savait bien qu'il devait quitter
ce monde, et chercher le royaume de Dieu,
aller dans l'héritage de son père.
Alors aucun des enfants de la terre ne vit
plus d'amour qu'il n'en montra aux hommes de guerre,
aux bons disciples : il prépara un festin,
s'assit amicalement près d'eux, et leur dit beaucoup
de paroles de vérité. Le jour marchait vers l'Ouest,
le soleil allait au repos. Alors il ordonna lui-même
Celui qui règne, par ses paroles, de lui apporter de l'eau,
claire et limpide, et le Seigneur se leva,
le bon, du festin, et lava à ses disciples,
de ses mains, les pieds, les frotta avec la serviette,
et les sécha proprement. Alors dit au Seigneur
Simon Pierre, « il ne me parait pas convenable
mon bon Prince, que tu me laves les pieds,
avec tes saintes mains. » Alors le Seigneur lui dit,
Celui qui règne, cette parole : « Si tu ne veux pas
accepter que je te lave les pieds
dans le même amour qu'ici aux autres hommes
je le fais, alors tu n'auras point de part avec moi
au royaume des cieux. » Alors le cœur de Simon Pierre
fut changé : « Alors commande sur tous deux,
sur les pieds et les mains, mon bon Prince,
pour les laver amicalement, afin que plus tard
j'aie aussi ta grâce et du royaume du ciel,
même part que toi, cher Seigneur,
tu veux me donner par bonté. » Les disciples du Christ
souffrirent donc ce témoignage de service,
les ducs, patiemment, et ce que fit leur Souverain,
le Puissant, par amour, et il pensa encore plus
à être bon pour les hommes.

55.

La Pâque.

Matth., XXII, 17-35. — Marc, XIV, 12-31. — Luc, XXII, 7-34.
Jean, XIV, 21-38 ; XIV, 16-30.

L'Enfant de paix de Dieu
s'assit de nouveau avec ses compagnons,
leur communiquant éternel conseil. La lumière éclaire de nouveau,
le jour, les hommes. Les disciples demandèrent
au Christ puissant où il ordonnait
qu'au jour saint on préparât le festin
où il voulait célébrer les temps de fête,
avec ses compagnons. Alors il envoya en avant
les disciples à Jérusalem. Quand vous arriverez
dans la haute cité ou bruit avec puissance
la foule des hommes, vous verrez un homme
porter dans ses mains un vase plein
d'eau limpide. Celui-là vous devez le suivre,
en quelque demeure que vous le voyiez entrer
et au maître qui a la maison en propre
vous devez dire que je vous envoie
pour préparer mon repas. Alors il vous montrera une maison magnifique,
une haute terrasse, qui est tendue complètement
de belle parure ; là vous devrez me préparer
l'hospitalité. Là je veux demeurer
avec mes compagnons »
Alors ils se rendirent aussitôt
à Jérusalem, les disciples du Christ,
en avant dans le voyage, et trouvèrent, comme il avait dit,
sa parole confirmée, rien n'y manqua,
ils préparèrent le repas, et le Fils de Dieu,
le saint Seigneur, vint dans la maison
où ils devaient accomplir la coutume du pays,
exécuter l'ordre de Dieu, tel que chez les Juifs
c'étaient usage et coutume depuis le temps le plus ancien.
Alors le soir le Christ qui gouverne tout,
alla s'asseoir dans la salle et ordonna que ses compagnons,
les douze, vinssent près de lui, ceux qui lui étaient adjoints
de tous les hommes les plus fidèles,
en paroles et en conduite ; il savait très bien
les pensées de leur cœur, le saint Christ,
il leur souhaita la bienvenue au festin : Je désire beaucoup
de pouvoir m'asseoir avec vous,
de prendre ce repas, la Pâque des Juifs,

de la partager avec vous qui m'êtes chers. Maintenant je dois vous annoncer
la volonté de Celui qui règne, que dans ce monde,
jamais plus je ne prendrai un repas avec les hommes,
à l'avenir, avec les vivants, avant que soit accompli
le royaume du Ciel. Douleur et tourment effroyable
me sont réservés que je dois souffrir pour ce monde,
pour ce peuple. » Comme le saint Seigneur parlait
aux ducs, son cœur fut troublé,
son âme obscurcie, et il dit à ses compagnons,
le bon, à ses disciples : « J'ai promis
le royaume de Dieu, la lumière du ciel, et vous, vous m'avez promis
votre fidélité; eh bien, voulez-vous y persister,
voulez-vous chanceler dans vos paroles? En vérité je vous dis
l'un de vous douze me rompra la fidélité,
il veut me vendre aux enfants des Juifs,
me marchander pour de l'argent, se chercher des trésors,
livrer son Prince pour de l'argent et de la fortune,
son doux Seigneur. Mais cela lui tournera
en affliction et tourment; quand il verra le résultat
et qu'il aura devant les yeux la fin de son action,
alors il saura en vérité qu'il eut été
de beaucoup meilleur pour lui qu'il ne fut jamais né
vivant à cette lumière, attendu qu'en récompense il recevra
grave misère pour pire trahison. »
Alors l'un après l'autre commença à regarder,
à voir plein de souci, avec l'esprit accablé
plein d'affliction dans le cœur, quand ils entendirent le Seigneur
parler si tristement; les guerriers eurent souci
lequel des douze il désignerait
coupable du crime, qui aurait traité
pour un trésor avec le peuple. A aucun des ducs
ils n'attribuaient pareille félonie;
chacun des guerriers se refusait au parjure,
ils étaient dans la crainte et ne hasardaient pas d'interroger,
jusqu'à ce que le très digne disciple fit signe,
Simon Pierre, lui-même ne l'osait pas,
à Jean, le bon; il était en ces jours
le plus cher des ducs à l'Enfant de Dieu,
le plus aimé, et il lui était permis de reposer
sur le sein du Puissant, d'être couché contre sa poitrine,
d'appuyer sa tête sur lui, où il comprenait maint saint mystère,
profonde pensée, et il commença aussitôt
à questionner son Prince : « Qui doit être, mon Seigneur,
celui qui doit te vendre, toi le plus puissant des Rois,

au peuple des ennemis ? Nous sommes avides de l'apprendre,
de le savoir, ô Toi qui règnes ! » Alors il tenait sa parole prête
le saint Christ : « Voyez à qui je présente
une bouchée du repas ! Celui-là a pensée parjure,
amer sentiment de cœur ! Il me livrera dans la main
des meurtriers, où je devrai finir ma vie,
mon âge ! » Il prit donc pour soi
une bouchée devant les hommes et l'offrit au parjure
Judas dans la main, et lui dit
devant ses compagnons et lui ordonna immédiatement
de se séparer de son peuple. « Accomplis ce que tu penses,
fais ce que tu veux faire ! Tu n'as pas besoin de cacher plus longtemps
ce que tu projettes. Le dénouement est imminent,
le temps est venu ! Lors donc que le mauvais
reçut la bouchée et la porta à sa bouche,
la force de Dieu sortit de lui, de mauvais esprits entrèrent
dans son corps, des démons du mal,
Satan lui-même pesa lourdement
et durement sur son cœur, depuis que le secours de Dieu
l'abandonna dans cette lumière ; ainsi il arrive mal aux Leudes
qui sous le ciel abandonnent leur Seigneur.

56.

Et alors il se leva prêt à la trahison,
et Judas s'en alla ; il nourrissait pensée de colère,
le duc, contre son Souverain. Nuit sombre
agitait les nuages.
Le Fils de Celui qui règne
resta au festin avec ses disciples.
Alors Celui qui règne consacra du pain et du vin,
le sanctifia, le Roi du ciel, le rompit avec ses mains,
le donna aux disciples et remercia Dieu,
rendit grâces à Celui qui a tout créé,
le monde et ses délices et dit ces paroles :
« Croyez aussi clair que la lumière, Ceci est mon Corps,
et ceci est mon sang ; je vous les donne tous deux
à boire et à manger. Sur cette terre je les
donnerai et répandrai et au royaume de Dieu
je vous sauverai par mon corps pour la vie éternelle
dans la lumière du ciel. Souvenez-vous toujours
à faire de même comme je fis à ce festin !
Annoncez-le à la foule ! C'est une chose puissante :
par là vous servirez votre Seigneur avec honneur.

Conservez en souvenir cette sainte figure
afin que les enfants du temps le fassent à l'avenir après vous,
et la gardent dans le monde, afin que tous sachent
en ce monde du milieu que c'est par amour que je le fais
et pour rendre hommage à Dieu.
Souvenez-vous toujours
de ce que je vous ordonne, que vous mainteniez fermement
votre fraternité, ayez l'esprit pieux,
aimez vous en esprit, afin que les enfants des hommes
reconnaissent tous sur la terre
que vous êtes vraiment mes disciples.
Aussi je veux vous le dire, que l'ennemi violent
tentera votre cœur avec une haine ardente et furieuse.
Satan lui-même viendra ici pour prendre
vos âmes avec malice. Mais dirigez vos cœurs
fermement vers Dieu ! Je vous aiderai dans votre prière
afin que l'auteur du mensonge ne trompe pas votre esprit ;
je vous protègerai contre l'adversaire. Moi aussi il voulut me circonvenir
quoique sa volonté fut réduite à rien,
son vœu ne fut pas atteint.
Je ne veux pas non plus vous cacher
quel souci doit vous arriver sans retard,
vous mes compagnons, vous me refuserez
votre service de ducs, avant que la nuit sombre
ne quitte les Leudes et que la lumière luise de nouveau
demain pour les hommes. »
Alors leur cœur fut
obscurci et plein d'affliction, leurs pensées furent pleines de douleur,
leur cœur plein de peine, la parole de leur Seigneur
leur créa du souci. Simon Pierre,
le duc, dit à son Souverain ces paroles hardies,
en hommage à son Seigneur : « Quand même tous les héros
t'abandonneront, je veux, constant et ferme,
souffrir tous les tourments avec toi !
Je suis toujours prêt, si Dieu m'en fait la grâce,
de rester constamment debout à ton secours ;
si les Leudes te jettent dans les cachots les chaines
et les serrures, moi je ne chancellerai pas,
dans les liens je veux rester près de toi,
être étendu près de toi qui m'es cher. S'ils veulent te prendre
la vie par les coups de l'épée,
mon bon Prince, je donnerai ma vie pour toi,
au milieu de la levée des glaives : je n'y faillirai jamais
ni maintenant, aussi longtemps que me restera

le cœur et la force de la main. »
Alors le Seigneur répondit :
« Tu penses bien porter sage fidélité
et pensées hardies, tu as le cœur d'un duc,
et bonne volonté ! Cependant je te le dis, et cela arrivera,
que tu seras si interdit, quoique maintenant tu ne le supposes pas toi-[même,
que tu renieras ton Seigneur cette nuit, trois fois,
avant le chant du coq, et tu affirmeras que je ne suis pas ton Seigneur,
tu dédaigneras mon droit de protection. »
Alors le héros dit :
Si jamais en ce monde il devait arriver
que j'ose mourir en même temps que toi,
périr avec honneur, que le jour ne vienne jamais
où je te renierai, cher Seigneur,
devant les Juifs. Alors tous les disciples crièrent
que dans toutes les situations ils voulaient souffrir avec lui.

57.

Le Mont des Oliviers.

Matth., XXVI, 47. — Marc, XIV, 26-43. — Luc, XXII, 39-47. — Jean, XVI, 6-20.

Alors Celui qui règne leur ordonna par ses paroles,
l'auguste Roi du Ciel, de ne pas hésiter,
ni nourrir de sombres pensées dans le cœur.
« N'affligez pas votre cœur à cause de la parole de votre Seigneur,
ne craignez point trop ! Je vais visiter notre Père,
lui-même et alors je vous enverrai
du royaume du ciel le Saint-Esprit :
celui-là doit consoler votre âme dans la tristesse,
vous rappeler aux pensées que souvent ici je vous ai
expliquées par mes paroles. Il vous donnera la sagesse dans la [poitrine,
un enseignement réjouissant, afin que vous accomplissiez toujours
les paroles et les œuvres que je vous ai ordonnées dans ce monde. »
Alors le Puissant se leva dans cette maison,
le Christ Sauveur, et l'abandonna à l'heure de la nuit
avec ses compagnons. Tristement ils marchèrent
dans la peine et la désolation, les disciples du Christ,
pleins d'affliction dans le cœur. Il se rendit sur la haute
montagne des oliviers. Car c'est là qu'il avait l'habitude
d'aller avec les disciples ; ceci Judas le savait bien

l'homme au cœur mauvais, car il avait été souvent avec lui sur la montagne.
Et là le Fils de Dieu dit à ses compagnons :
« Vous êtes tristes maintenant que vous savez ma mort,
vous vous désolez et vous vous affligez, et les Juifs sont joyeux,
le peuple se réjouit et pousse des cris de jubilation,
le monde est plein d'allégresse ; cependant la fin viendra,
effroyablement rapide, alors leur cœur sera appesanti,
ils devront se lamenter, comme vous devrez être en joie
au jour de l'éternité, car alors il n'y aura ni fin
ni changement à votre bonheur. C'est pourquoi ceci ne doit pas non plus vous attrister,
mon départ ne doit pas vous affliger, car secours en viendra
aux enfants des hommes. » Alors le Christ ordonna aux disciples
d'attendre sur la montagne, il voulait monter plus haut
sur le sommet, pour la prière.
Il ordonna aux trois ducs d'aller avec lui,
Jacques et Jean et le bon Pierre
le duc au cœur courageux. Avec leur souverain
ils allèrent de bon cœur, et alors le Fils de Dieu leur ordonna
de s'incliner pour la prière au haut de la montagne ;
ils devaient saluer Dieu et le prier ardemment
qu'il les protégeât contre la force des tentateurs,
que l'auteur de mensonge ne les troublât pas ;
lui-même s'inclina pour la prière, le Fils du Seigneur,
Celui qui est plein de force, pour la prière à genoux ; le plus puissant des Rois
se prosternant salua le Père de tous les hommes,
le bon, et fit entendre tristement
des paroles de plainte, son cœur était attristé,
à cause de son humanité, son cœur fut ému,
sa chair était en crainte, des larmes lui échappèrent,
sa chère sueur tombait par gouttes semblables à du sang,
qui s'échappe des blessures en bouillons ; chez l'Enfant de Dieu
l'esprit et le corps étaient en lutte ;
l'un prêt à s'en retourner à la patrie,
l'esprit, vers le royaume de Dieu, l'autre était en angoisse,
le corps du Christ, il ne voulait pas quitter cette lumière,
il tremblait devant la mort. Mais toujours plus ardemment
il invoquait de plus en plus le Puissant,
le haut Père du ciel, le Dieu saint,
Celui qui règne, par ces paroles : « Les hommes ne peuvent-ils
être sauvés autrement si ce n'est que je laisse
mon cher corps pour les enfants des Leudes,
dans des tortures sans mesure : que ta volonté arrive donc !

Je veux le goûter et le prendre, le calice,
le boire en ton honneur, mon cher Seigneur,
mon puissant Seigneur tutélaire ! Ne regarde pas
le bonheur de ma chair : je veux remplir
ta volonté. Tu as puissance au-dessus de tout ! »
Il dirigea ses pas où il avait laissé les disciples
l'attendant sur la montagne, et Celui qui fut enfanté de Dieu les trouva
dormant en souci, leur cœur était appesanti,
de ce qu'ils devaient se séparer de leur Seigneur tutélaire ;
c'est ainsi que le chagrin abat tous les enfants des hommes,
quand ils doivent quitter le cher Seigneur,
abandonner Celui qui est bon. Alors il parla aux disciples,
Celui qui règne les éveilla par ces paroles :
« Comment donc pouvez-vous dormir ? Ne pouvez-vous avec moi
veiller un moment ? Le sort est décidé,
cela doit arriver ainsi, tel que Dieu le Père
le Puissant, l'a décidé. Mon courage ne chancelle pas ;
mon esprit est prêt à la volonté de Dieu,
disposé pour le voyage ; la chair seule est en souci,
mon corps m'est à charge, il lui est pénible
de supporter cette douleur. Cependant je dois remplir
la volonté de mon Père ; ayez l'esprit ferme ! »
Et il s'en alla de nouveau une deuxième fois
vers le haut de la montagne, pour y prier,
le Seigneur puissant, et il dit là encore mainte
bonne parole. L'ange de Dieu vint,
le saint, du haut du ciel, affermit son cœur,
le fortifia contre les liens. Il pria encore
avec ardeur et invoqua son Père,
Celui qui règne, par ces paroles : « S'il n'en peut être autrement,
Seigneur puissant, que pour ce peuple des hommes
Je souffre le tourment de la mort, je veux bien
accomplir ta volonté ! »
Il revint trouver
ses compagnons, et les trouva endormis,
et les salua aussitôt ; il s'en alla de nouveau
et pria pour la troisième fois, et le Souverain dit
les mêmes paroles qu'il avait dites auparavant,
le Fils du Seigneur au Père qui gouverne tout,
il rappela au Dieu Puissant le salut des hommes,
avec beaucoup de force. Le Christ sauveur
alla chez les disciples et les salua aussitôt :
« Dormez et reposez-vous ! Voici qu'il va venir rapidement
avec violence celui qui m'a vendu,
qui a marchandé l'innocent.

Les compagnons du Christ
s'éveillèrent à ces paroles et virent le peuple
qui roulait vers le haut de la montagne en essaim puissant,
valets d'armes forcenés.

58.

Le baiser de Judas.

Matth., XXVI, 47-56. — Marc, XIV, 43-50. — Luc, XXII, 47-54.
Jean, XVIII, 3-15.

Judas les conduisait,
l'homme aux pensées de colère ; les Juifs suivaient
troupe de peuple hostile. Ils portaient au milieu d'eux, du feu
flamboyant dans des torches, et apportaient des flambeaux
allumés de la cité, quand ils gravirent la montagne
pour la lutte. Judas connaissait bien la place
où il avait à conduire les gens.
En outre il donna avant le départ le signe
au peuple d'avance qu'ils ne prissent pas à faux
un autre : « J'irai d'abord à lui,
je le baiserai et je lui adresserai la parole ; ce sera le Christ
lui-même que vous devrez prendre avec le peuple en force,
lier sur la montagne, le conduire au milieu des Leudes
de là-bas jusqu'à la cité. Il a compromis sa vie
par ses discours. » Les combattants s'élancèrent
jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés jusqu'au Christ,
les Juifs pleins de colère, à l'endroit où il se tenait avec les disciples,
le Seigneur puissant, attendant le destin,
le temps fixé. Alors le parjure Judas s'avança
et devant l'Enfant de Dieu
inclina la tête et adressa la parole au Seigneur,
baisa Celui qui est plein de force, vérifiant sa parole,
il l'indiqua ainsi par sa parole, comme il avait été convenu.
Alors le Seigneur des Leudes eut patience,
Celui qui gouverne ce monde, et lui adressa la parole,
et lui dit hardiment : « Pourquoi viens-tu à moi avec ce peuple,
conduis-tu les Leudes vers moi, et moi le Patient
viens-tu me vendre par ce baiser aux enfants des Juifs,
me désignes-tu devant ce ramassis ? » Alors il s'adressa
aux autres et demanda à l'escorte
qui venaient-ils chercher avec de pareils valets,

si activement dans la nuit, comme si vous prépariez misère
à quelque homme? » Alors la foule cria
qu'on leur avait désigné le Sauveur sur le haut
de la montagne, qui met en œuvre cette sédition
parmi la gent juive et s'appelle lui-même Fils de Dieu.
C'est pour le chercher, que nous sommes venus
nous le prendrions bien ; il est du pays de Galilée
de la cité de Nazareth. »
Lors donc que le Christ, le Souverain,
leur dit en vérité, que c'était lui-même,
alors le peuple des Juifs fut saisi de terreur,
et tomba dans la crainte, si bien qu'ils tombèrent sur le dos
et cherchèrent tous la rase campagne;
ces orgueilleux n'étaient pas en état de résister
à la parole de Dieu, à sa voix. Mais comme c'étaient des hommes de combat
ils remontèrent la montagne, raffermirent leur cœur,
reprirent courage, et pleins de fourberie avancèrent
plus près jusqu'à ce qu'avec leurs escouades
ils entourassent le Christ Sauveur. Les hommes sages
se tenaient dans le deuil et l'affliction, les disciples du Christ,
en présence de cette action infâme, et crièrent au Seigneur :
« Si maintenant c'était ta volonté, Prince puissant,
qu'ils nous percent de la pointe des lances,
nous blessent avec leurs armes, alors rien ne nous serait si bon,
que d'oser mourir pour notre suzerain
et de perdre la couleur de la vie! Alors bondit
le rapide duc au glaive, Simon Pierre,
son sang bouillonna, il ne put dire une parole,
si plein d'affliction était son cœur, qu'ils voulussent enchaîner
son Seigneur qui était là ; alors plein de courroux
le combattant au cœur hardi alla se placer devant son Prince
serré devant le Seigneur ; son cœur était prêt
et intrépide, il tira sans hésiter
le glaive de son côté et frappa plein de fureur
sur l'ennemi le plus avancé, avec la force de ses mains,
si bien que Malchus, du tranchant de l'arme
fut marqué au côté droit par le glaive,
il lui coupa l'oreille, la tête fut blessée
car la joue et l'oreille, coupées par le glaive,
s'ouvrirent en blessure mortelle et le sang jaillit
en bouillonnant de la blessure. Ainsi était blessée
la joue du premier ennemi ; le peuple se dispersa,
redoutant la morsure du glaive.
Alors le Fils de Dieu dit.

à Simon Pierre, qu'il devait remettre le glaive
tranchant dans le fourreau : « Voulez-vous contre cette troupe,
contre ces mercenaires exercer œuvre de guerre,
alors moi je n'aurais qu'à m'adresser au Tout-Puissant,
au Père saint dans le royaume du ciel,
pour qu'il m'envoie d'en haut des anges
si experts dans les combats, qu'à la force de leurs armes
aucun homme ne résisterait ; et y aurait-il pour le combat
encore autant de peuple, je crains que pas un seul
ne conservât la vie. Mais le Saint,
le Tout-Puissant Père, en a ordonné autrement :
nous devons souffrir ce que ce peuple ici
apporte même d'amer ; nous ne devons point dans la colère
repousser son attaque ; car quiconque ici accomplit
quiconque volontiers lutte avec les armes, combat mortel à l'épée,
celui-là périra par le tranchant du glaive,
périra dans le sang. C'est pourquoi nous ne devons pas
rendre vaine cette attaque. »
Alors il alla au blessé
ferma avec beaucoup d'art les membres malades,
la blessure capitale, de sorte qu'il fut guéri
de la morsure du glaive et Celui qui fut enfanté de Dieu dit
à la troupe furieuse : « Il me paraît étrange
que vous vouliez me faire du mal,
pourquoi ne m'avez-vous pas saisi plus tôt, quand j'étais au milieu du peuple,
dans le lieu consacré et que je disais mainte
parole de vérité ? Alors le soleil luisait
la chère lumière du jour, mais vous ne m'avez jamais fait
un mal à la lumière, et maintenant vous amenez vos gens
dans la nuit ténébreuse, comme contre un voleur,
que l'on veut saisir, parce qu'il a été coupable
du corps et de la vie, le criminel. »
Le peuple des Juifs
saisit le Fils de Dieu, la foule féroce,
le tas d'hommes pleins de haine, la troupe infâme
l'entoura, elle ne craignait pas le parjure,
ils attachèrent ses mains avec des liens,
les bras avec des entraves. Il n'avait pas besoin de souffrir
pareil tourment d'angoisse, ni de subir la peine de mort,
avec tant de tortures hors de mesure ; il le fit à cause des hommes,
car il voulait sauver les fils des Leudes,
les tirer de l'enfer et les élever au royaume du ciel,
dans le bonheur immense ; c'est pourquoi il ne maudit pas
ce que les pires voulaient lui faire.

59.

Le reniement de Saint Pierre.

Matth., XXVI, 57-75. — Marc, XIV, 53-72. — Luc, XXII, 54-62.
Jean, XVIII, 15-27.

Alors l'orgueil s'empura du peuple juif
la troupe armée se glorifia de ce qu'ils pouvaient amener
le Christ saint chargé de chaines,
dans les entraves.
Les ennemis coururent alors
de la montagne à la cité ; l'Enfant de Dieu allait
au milieu de la troupe en armes, les mains liées,
triste dans la vallée. Ses amis fidèles
avaient fui, comme il l'avait dit auparavant.
Ce n'était ni crainte, ni lâcheté qui leur avait fait délaisser
le Fils de Celui qui règne, le cher, déjà longtemps auparavant
ç'avait été la parole des prophètes, qu'il en serait ainsi ;
c'est pourquoi il fallut qu'ils fissent ainsi. Derrière la foule
allaient Jean et Pierre, les deux bons,
ils suivaient de loin désireux d'apprendre
ce que les Juifs féroces voulaient faire à leur Seigneur,
l'Enfant de Dieu.
Quand ils arrivèrent dans la vallée,
de la montagne à la cité, où était leur évêque,
le gardien de leur lieu consacré, les soldats le menèrent
derrière les barreaux. Là il y avait brasier clair,
du feu dans la première cour en face du peuple
attisé pour les veilleurs. Là les Leudes juifs
entrèrent pour se chauffer et laissèrent le Fils de Dieu
attendre dans les liens. Il régnait grand bruit
et clameur dans la cour. Jean était déjà auparavant
connu du chef, c'est pourquoi il put pénétrer
avec la foule. Le plus puissant des ducs,
Pierre, se tenait au dehors ; le portier ne le laissa pas
suivre son Prince, jusqu'à ce que Jean obtint
d'un ami, un Juif, qu'on le laissât entrer
dans la première cour. Alors vint une femme fausse,
au devant de lui, qui était la servante
d'un Juif, et cette servante dit
grossièrement au duc : « Comment, n'es-tu pas aussi l'un
des disciples de Galilée de celui qui est là en face de nous,
les bras attachés ? » La crainte saisit alors
Simon Pierre aussitôt, son esprit devint lâche.
Il dit qu'il ne comprenait pas les paroles de la femme,

qu'il n'était pas duc de ce suzerain,
qu'il le reniait devant la foule, qu'il ne connaissait pas cet homme.
« Je ne comprends point tes paroles. » La force de Dieu
s'était retirée de son cœur. Il rôda plus loin
parmi la foule, vint au feu,
voulut se chauffer. Il y avait aussi là une femme
qui lui lança des injures : « Voyez ici votre ennemi;
bien certainement c'est là un disciple du Christ
de sa suite. » Alors plein de haine aiguë
les bourreaux allèrent aussitôt sur lui,
et demandèrent de quel peuple il était :
« Tu n'es pas des gens de la cité, tes manières le trahissent,
tes paroles et ta manière, tu n'es pas né ici,
tu es Galiléen ! » Il n'avoua pas,
il persista et contesta avec un ferme serment,
il jura qu'il n'était pas des compagnons.
Il n'avait pas pouvoir sur ses paroles. Cela devait être ainsi,
comme l'avait décidé Celui qui gouverne en ce monde
la race des hommes.
Alors vint à lui un parent
de l'homme du milieu de la foule qu'il avait frappé,
avec le glaive tranchant ; il l'avait vu
sur le haut de la montagne, « lorsque dans le jardin d'arbres
nous avons lié les mains à ton maître,
attaché ses bras. » Dans la crainte du cœur
il renia le cher Seigneur, « il voulait être digne de la mort
si l'un de ceux qui étaient ici présents
pouvait dire avec assurance qu'il était de sa suite,
qu'il suivait ses pas. Pour la première fois
le coq chanta. Alors le saint Christ,
le meilleur de ceux qui furent enfantés, qui était là attaché,
le Fils du Seigneur, regarda vers Simon Pierre
par dessus son épaule. Alors entra dans l'intérieur
de Simon Pierre grave douleur,
affliction dans le cœur, et en profond deuil
il fut plein de douleur se rappelant les paroles
que peu auparavant le Christ qui règne
avait dites lui-même : que dans la nuit noire
avant le cri du coq il aurait renié son Seigneur
trois fois. Alors de douleur amère
se gonfla sa poitrine et plein d'affliction il sortit
de la foule des hommes l'esprit affligé,
abîmé dans les soucis, et ses péchés,
sa propre parole il déplore jusqu'à ce que à flots vinrent,
de deuil et peine de cœur, des larmes brûlantes,

sanglantes, de sa poitrine : « il ne pourrait jamais expier
à l'avenir le crime, ou obtenir généreusement
la faveur de son Seigneur. Aucun héros, si vieux qu'il soit,
n'a encore vu chez un fils des hommes
repentir plus amer pour ses discours,
chagrin et plainte. » Hélas, Dieu plein de force,
de ce que j'ai péché ainsi, de ce que pour toute ma vie,
je n'ose te rendre grâce, si plus jamais je n'ose me réjouir
de ton royaume du ciel! Alors je ne pourrai jamais rendre grâces
mon cher Seigneur, de ce que je suis venu au monde.
Sans doute je ne suis pas digne, mon Prince qui règne,
de me compter au nombre de tes disciples,
moi pécheur parmi tes compagnons ; je dois moi-même
les écarter de mon esprit, parce que j'ai dit telle parole déloyale. »
Ainsi se lamentait en sanglotant, le meilleur des mortels,
plein de repentir rongeur, de ce qu'il avait renié
le Seigneur chéri.
Cependant les enfants des Leudes ne doivent
pas s'étonner pourquoi Dieu voulut
que pareille douleur arrivât à homme si cher,
qu'il dût si ignominieusement, lui, le plus vaillant des ducs,
renier sans amour son Seigneur,
à cause de la parole d'une fille. Cela arriva pour le bien
des Leudes et des hommes ; il voulut le faire prince,
le plus élevé de sa maison ; le Seigneur saint,
lui enseigna clairement combien peu de force
a l'esprit des hommes sans la puissance de Dieu ;
il le laissa pécher, afin que lui-même
crût combien cela est cher aux Leudes,
à un homme quelconque, qui a commis un parjure,
quand on lui remet l'action mauvaise,
faute et péché, comme lui-même le Seigneur
du royaume du ciel lui a remis son action douloureuse.

60.

Jésus devant Caïphe.

Matth., XXVI, 59 67. — Marc, XIV, 55-65. — Luc, XXII, 63-71.

C'est pourquoi toute présomption est vaine,
tout orgueil des hommes ; si le secours du Puissant,
pour ses péchés, lui manque, alors sa pensée
devient faible, si fier qu'il se gonflât d'abord

se vantant de sa vigueur, de sa force rapide,
et de sa puissance. C'est ce que l'on put reconnaître
au meilleur des ducs, quand du Seigneur lui manqua
l'aide sainte. C'est pourquoi aucun héros ne se vante
trop de la sienne, car souvent il lui manque
pensée et volonté quand le Dieu qui règne,
l'auguste Roi du ciel ne fortifie par son cœur.
Toujours encore le meilleur de ceux qui furent enfantés attendait dans les liens
pour la race des hommes. Autour de lui se soulevait la foule
de la gent juive, et avec des paroles de blasphème
elle l'insultait, tandis qu'il était là attaché
et endurait patiemment ce que lui faisaient à mal,
la foule, les Leudes.
Le jour luisait de nouveau,
le matin des hommes. En foule s'assemblait
la troupe des Juifs avec un esprit de loups,
plein de fausseté et de mensonge. Les savants dans les Ecritures,
vinrent au matin en grande foule
irrités et furieux, pleins de fausseté et d'inimitié,
de tromperie et de ruse : ils se réunirent
en délibération secrète et tinrent conseil
comment avec des hommes sans vérité,
avec des parjures, ils essaieraient d'accuser le Christ puissant
de pareils péchés sur sa propre parole,
afin qu'ils pussent le torturer outre mesure
lui donner la mort. Mais en ce jour là ils ne trouvèrent
aucun témoignage aussi hostile, qu'ils pussent lui infliger
châtiment ou prononcer la mort
le retrancher de la vie.
Alors vinrent enfin
dans le cercle de ceux qui délibéraient des hommes perdus,
deux qui arrivèrent et commencèrent à raconter
qu'ils l'avaient entendu dire un jour lui-même
qu'il voulait renverser le lieu consacré de Dieu,
la plus haute des maisons, par la puissance de ses mains
et le rebâtir de nouveau par sa propre force
le troisième jour, ce qu'aucun n'avait encore osé s'aviser de dire.
Il se tut et endura. Quoique aussi lui reprochassent
ces gens par des mensonges, il ne voulut point se venger
par des paroles blessantes. Alors se leva dans la foule
un homme au cœur mauvais, l'évêque des Leudes,
le premier du peuple et il interrogea le Christ,
et l'adjura d'abord en sa présence par de graves serments,
le salua au nom de Dieu, et le pressa instamment

de lui dire s'il était le Fils
du Dieu vivant, qui créa cette lumière,
le Christ, le Roi éternel : « Nous ne pouvons reconnaître cela
dans tes paroles et tes œuvres. » Alors répondit le vrai,
le bon Fils de Dieu : Tu l'exprimes maintenant devant ces Juifs
et tu dis la vérité, que Je le suis moi-même,
ce que les Leudes ne me croient pas ; ils me délaissent,
et ma parole est sans valeur pour eux. Maintenant je vous dis en vérité
vous le verrez encore assis au côté droit de Dieu,
l'illustre fils de l'homme dans la force de la puissance
du Père qui gouverne tout et revenir alors
ici-bas dans les nuages du ciel pour juger justement
toute la race des héros d'après leurs paroles et leurs œuvres.

61.

Jésus devant Pilate.

Matth., XXVI, 67. — Marc, XIV, 65. — Luc, XXII, 63-65. — Jean, XVIII, 28.

Alors l'évêque irrité ne se contint plus,
il entra en fureur, et déchira son vêtement,
le brisa devant sa poitrine : « Maintenant vous n'avez pas besoin davantage
d'attendre des témoignages puisque de pareilles paroles,
des blasphèmes sortent de sa bouche. Vous l'entendez tous,
guerriers dans ce cercle, comme il se vante
d'être Dieu lui-même. Que voulez-vous, Juifs, pour cela
prononcer comme sentence ; est-il maintenant digne de la mort
après de telles paroles ? » Alors ils crièrent furieux,
les Leudes juifs qu'il était passible de la vie,
digne de punition. Cependant ce ne fut point à cause de ses œuvres
que les Leudes juifs à Jérusalem appliquèrent
au Fils du Seigneur, à l'innocent
la peine de la mort.
Alors les Leudes cherchèrent
et s'efforcèrent comment ils feraient la plus grande affliction
au Fils de Dieu, à Celui qui était enchaîné ;
ils l'entourèrent furieux, le frappèrent sur les joues
et sur le cou avec leurs mains, tout cela pour l'outrager.
Les Leudes ennemis l'insultaient criminellement
avec des injures et des insultes. Le Fils de Dieu était debout
ferme au milieu des ennemis, les mains liées,

il supportait en patience ce que le tas d'hommes hurlant
lui infligeait d'amer, la colère ne s'enflammait pas en lui
contre les contradicteurs.
Alors les furieux le prirent
lui solidement lié, Celui qui fut enfanté de Dieu
et le menèrent là où pour le peuple
s'élevait la maison de justice et où beaucoup de guerriers
entouraient leur duc. C'était l'envoyé de leur Seigneur
de Romaburg, qui gouvernait là le royaume :
de par l'Empereur il était venu aux enfants des Juifs,
pour juger le royaume et tenir conseil,
il s'appelait Pilate, du pays du Pont originaire
d'après sa race. En troupes étaient
rassemblés les guerriers dans la maison de Justice,
pour prononcer le droit, les hommes pervers.
Alors les Juifs donnèrent le Fils de Dieu
au peuple ennemi : il était coupable de la mort
qu'on le punisse par le tranchant des armes
avec des glaives acérés. La troupe des Juifs ne voulait pas
pénétrer dans la maison de justice, elle restait dehors debout,
parlant de là avec la foule ; ils évitaient la confusion
du peuple étranger pour ne pas entendre ou prononcer
une parole interdite en ce jour ;
ils voulaient observer les temps sacrés
la fête de Pâques. Pilate reçut
des furieux, le Fils de Celui qui règne,
l'innocent.
Alors tomba en souci
l'esprit de Judas, quand il vit livré à la mort
son Seigneur. Il se repentit de l'action
dans son cœur, de ce qu'il avait vendu
l'innocent. Alors il prit l'argent,
les trente pièces qu'il avait reçues pour le Seigneur,
et alla chez les Juifs, avouant son péché,
son action cruelle et s'offrit à rendre
de nouveau l'argent. « Je l'ai si horriblement
gagné en vendant le sang de mon cher Seigneur
je le sais il ne me profitera pas. Mais le peuple des Juifs
ne le prit point ; il devait maintenant lui-même
considérer à cause d'un pareil péché
comment il avait agi contre le Seigneur :
« Vois donc toi-même : pourquoi rejettes-tu cela sur nous,
ne nous le reproche pas ! » Alors Judas se détourna
et alla dans le lieu consacré de Dieu,
plein de graves soucis, et jeta l'argent,

dans le saint Temple, il n'osa pas le garder:
Alors la crainte le saisit, les esprits ennemis
l'avertirent puissamment, leurs fureurs saisirent
le cœur de cet homme. Dieu fut irrité contre lui,
au point qu'il se tressa lui-même une corde,
mit son cou dans le lacet,
le maudit, et se choisit douleur,
dure oppression de l'enfer, brûlante et sombre,
les profondes vallées de la mort, le traître du Seigneur.

62.

Celui qui fut enfanté de Dieu attendait patient dans les liens
dans la maison de justice, jusqu'à ce que tout le peuple,
les auteurs de mal fussent tombés d'accord
quelles douleurs ils voulaient lui créer.
Alors se leva sur les bancs l'envoyé de l'empereur,
de la cité de Rome, avec les puissants des Juifs,
pour parler aux pervers, là où se tenait la foule
en masse dans la cour; ils ne voulaient pas entrer dans la maison,
au jour de Pâques. Pilate commença
à demander franchement au peuple des Juifs,
en quoi cet homme méritait la mort,
la punition. « Pourquoi lui êtes-vous ennemis
le haissez-vous dans le cœur? Alors ils crièrent qu'il avait fait
beaucoup d'affliction, de mal. » Ces Leudes ne le livreraient pas,
s'ils ne savaient pas tout le mal
qu'il a fait par ses paroles et il a beaucoup de monde
séduit par ses enseignements et aigri les Leudes
semé le doute dans leur cœur, comme si à la cour de l'empereur
nous n'eussions point de tribut à payer; voilà de quoi nous le châtions
avec un témoignage vrai. Il dit aussi une grande parole
il annonce qu'il est le Christ, le Roi de ce royaume,
il se fait aussi grand que cela ! »
Alors leur réplique
l'envoyé de l'empereur « s'il a aussi publiquement
accompli le mensonge devant cette foule,
que votre peuple le reçoive de nouveau,
qu'il lui donne la mort, s'il la mérite,
ainsi que le prescrit la loi de vos pères.
Ils dirent qu'ils n'osaient pas d'aucun homme devenir
meurtriers pendant les temps sacrés,
par les armes, au jour consacré; que c'était contre leur coutume.

Alors il se détourna du peuple, le duc de l'empereur
au cœur faux, qui vers ces Leudes
avait été envoyé de Rome, et fit venir Celui qui fut enfanté de Dieu
vers lui, et l'interrogeant avec pénétration et en détail,
le scrutant, si de ce peuple
il était le Souverain. Alors il tenait sa parole prête
le Fils du Seigneur : « Dis-tu cela de toi-même
ou d'autres Leudes t'ont-ils dit
de ma royauté ? » Alors l'envoyé de l'empereur parla
courroucé et mécontent, attendu qu'il parlait au Christ qui règne
dans la salle de justice : « Je ne suis point de ton royaume,
des Leudes juifs, ni proche parent,
ni de la même race que ces hommes ; la foule t'a remis à moi,
les gens de ton pays, les Juifs t'ont livré
en mes mains. Quel mal as-tu fait
que tu doives souffrir des liens si amers,
et aller à la mort ? » Et alors le Christ répliqua,
le meilleur des sauveurs, qui se tenait là debout attaché,
à l'intérieur de la salle du jugement : « Mon royaume n'est point d'ici
n'est point de ce monde. Car s'il en était ainsi
courageux et forts contre la passion du combat
des Juifs ennemis, mes disciples se lèveraient,
on ne me livrerait pas aux Leudes juifs,
pleins de haine, dans de durs liens entre leurs mains,
pour des tortures sans mesure. C'est pour cela que je suis né,
pour porter témoignage de la vérité
par ma venue, ce que peuvent reconnaître
ceux qui viennent de la vérité, ceux-là comprennent ma parole,
croient à mon enseignement. » L'envoyé de l'empereur
ne put trouver ni faute ni crime à l'Enfant de Dieu,
aucune parole fausse, pour lesquels il fut passible
de la mort. Alors il alla de nouveau parler à la troupe des Juifs,
à la perverse, et annonça à la foule
qui écoutait sans bruit, qu'en celui qui était arrêté
il n'avait pu trouver tel crime
devant le peuple que sa vie soit perdue,
qu'il méritât la mort. Là se tenaient bruyants
les Leudes juifs, et ils accusaient
le Fils de Dieu qu'il avait d'abord commencé
la sédition en Galilée, puis avait passé par chez ceux de Juda,
puis ici, rendant les cœurs infidèles,
les esprits des hommes : « Il mérite la mort,
qu'on le frappe avec le tranchant des armes,
si toutefois pareilles actions méritaient la mort ! »

63.

Jésus devant Hérode.

Luc, XXIII, 5-8

Ainsi l'accusaient les troupes des Juifs
d'un cœur ennemi. Alors le duc apprit,
d'autres Leudes, l'homme au cœur mauvais,
de quelle race était issu le Christ,
le meilleur des mortels. Il était de race illustre,
le bon, de Galilée, le séjour d'un peuple
d'hommes nobles Hérode régnait alors,
plein de force, comme roi, pourvu de fief par l'empereur,
le puissant, de Rome, pour exercer là ses droits,
parmi le peuple, faire la paix,
rendre jugement. Celui-là ce jour là était
également à Jérusalem avec sa suite
dans le lieu consacré. Car c'était leur coutume
que dans les temps sacrés ils dussent observer là
la Pâques des Juifs. Alors Pilate ordonna
que les héros prissent Celui qui était arrêté,
enchaîné, Celui qui fut enfanté de Dieu,
et le fit mener à la cour d'Hérode,
les mains liées, parce qu'il était sous son autorité,
sous son pouvoir. Les preux guerriers
obéirent à l'ordre, ils conduisirent le saint Christ
enchaîné devant le Seigneur du peuple,
lui le meilleur de tous les Fils, qui jamais fut enfanté
à la lumière des Leudes ; il vint dans les chaînes
jusqu'à ce qu'ils l'amenassent là où sur le banc
était assis le roi Hérode, entouré de la force
de fiers combattants. Leur vœu avait été
de voir le Christ de leurs propres yeux ;
ils supposaient qu'il leur donnerait un signe
grand et puissant, tel qu'il l'avait fait mainte fois,
par la force de sa divinité pour les enfants des Juifs.
Alors le roi du peuple l'interrogea plein de zèle empressé,
avec beaucoup de paroles, il voulait scruter
son âme, ce qu'il déciderait pour le bien et l'utilité
des hommes. Alors le Christ puissant était debout,
se taisait et patientait, il ne voulut par aucune parole
au roi Hérode et à ses valets
donner réponse. Alors le peuple s'éleva,
les Leudes juifs, et ils blasphémaient

le fils de Dieu, jusqu'à ce que le roi des Leudes,
et son entourage, se courrouça contre lui ;
que leur esprit le méprisât, car leur cœur était sombre,
ils méconnaissaient la puissance de Dieu, le Seigneur céleste
aveuglés de méchanceté. Celui qui fut enfanté de Dieu
souffrit leurs œuvres, leurs paroles et leurs actions
dans son humilité,
si fort qu'ils pussent l'insulter et l'injurier.
Par raillerie ils lui firent revêtir un vêtement blanc
autour de ses membres afin qu'aux Leudes,
aux jeunes il fut un jeu. Les Juifs furent pleins d'allégresse
de ce qu'ils le tenaient sous leurs insultes,
les sbires infâmes
Alors Hérode le roi
le renvoya à l'autre tribunal,
il le fit mener par les Leudes qui l'insultèrent,
lui criaient des paroles criminelles quand il marchait enchaîné,
et le raillaient avec dérision. Son cœur était tranquille,
de sorte qu'il souffrait tout en humilité.
Il ne voulut pas répondre à leurs mauvaises paroles,
à leurs moqueries, à leurs insultes. Alors ils le ramenèrent dans la [maison,
dans le haut palais ou Pilate
siégeait dans la salle du jugement. Les soldats remirent
le meilleur de ceux qui furent enfantés à ses meurtriers,
l'innocent, qui lui-même l'avait choisi.
Il voulut ainsi délivrer les hommes de la puissance de la mort,
les sauver de la détresse. Les pervers se tenaient
les Juifs devant la salle, Satan avait
ameuté la troupe, de sorte qu'ils n'avaient point d'horreur,
des pires actions. Alors sortit au dehors
le guerrier de l'empereur pour parler au peuple,
le vaillant duc : « Vous m'avez ce prisonnier
envoyé dans la salle et avez dit
qu'il en avait séduit beaucoup de votre peuple,
égaré par son enseignement. Je ne puis trouver avec ces Leudes,
avec ce peuple, rien trouver pour qu'il soit digne de la mort
pour cette troupe. Cela se fit voir aussi aujourd'hui :
Hérode, qui pourtant connait votre loi,
le droit coutumier de vos Leudes, ne put le punir de la vie,
qu'il dut mourir pour une faute,
perdre la vie. Je veux maintenant devant ces Leudes ici
le presser avec insistance, avec des paroles audacieuses
le prendre par le cœur, mais je le laisserai encore
se réjouir de la vie. » Le peuple des Juifs

cria pêle-mêle à haute voix,
ils crièrent en fureur qu'il devait priver de la vie
avec tourment le Christ, et le mettre sur la croix
le torturer outre mesure, « à cause de ses paroles
il est coupable de mort, il prétend qu'il est le Seigneur,
même le Fils de Dieu ! Il doit expier
ces paroles de blasphème ; ainsi le veut la loi,
que l'on perde la vie pour un pareil crime ! »

64.

Barrabas.

Matth., XXVII, 15-23. — Marc, XV, 6-11.

La crainte saisit alors le gouverneur du peuple
puissamment au cœur, quand les hommes crièrent
qu'ils l'avaient entendu dire lui-même
devant le peuple, qu'il était le Fils de Dieu.
Alors le duc rentra dans la maison,
dans la salle du jugement, avec un discours dur
il accueillit le Fils de Dieu, qui était-il ?
« Quel homme es-tu ? Pourquoi me caches-tu ton esprit,
dissimules-tu ton cœur ? N'ai je pas pouvoir
sur le sort de ta vie ? A moi seul
les Leudes juifs remettent la décision
de te percer à la pointe de l'épieu,
de te tourmenter sur la croix, de te laisser la vie
comme il me paraîtra le plus doux
d'en finir avec mon peuple. Alors l'Enfant de paix de Dieu parla :
« Sache, en vérité, que tu n'aurais pas puissance
sur moi, si le Dieu saint
ne te la donnait lui-même. Mais plus pécheurs sont encore
ceux qui par haine m'ont livré à toi,
liés avec des cordes ! » Alors Pilate voulut de nouveau
mettre en liberté le Sauveur,
le duc de l'empereur ; cela était en son pouvoir ;
mais le peuple des Juifs s'opposait à sa volonté
par maintes paroles. « Alors tu n'es plus l'ami de l'empereur,
tu n'es plus fidèle à ton Seigneur, si tu le laisses d'ici
partir en paix ! Cela te deviendrait encore à souci,
à mal ; car il dit de telles paroles,
il s'élève si haut, il prétend qu'il a
le nom de roi, sans que l'empereur le lui donnât,

il lui met son royaume en désordre, dédaigne sa parole,
le méprise. C'est pourquoi il faut qu'un tel méfait,
une pareille parole de mépris tu venges, si tu t'inquiètes de ton maître,
de l'amitié de ton Prince, ôte lui la vie ! »
Quand le duc entendit les plus hauts des Juifs
le menacer de son Souverain, il alla au tribunal
pour siéger lui-même ; là était rassemblée
la masse du peuple ; il ordonna d'amener le Christ
qui règne, devant le peuple. Les Juifs exigèrent
qu'ils vissent suspendre l'Enfant saint
dans les tourments à la croix : « Aucun autre roi
ne régnait parmi eux que l'auguste empereur
de la cité de Rome : « Celui-là commande notre royaume,
c'est pourquoi ne le relâche pas ! Il nous a tant dit de mal
que ses actions méritent la mort
et une torture sans mesure. La foule des Juifs
dit ainsi mainte chose contre le Christ puissant,
pour son accusation. Il se tenait en silence,
en humilité, il ne répondait pas une parole,
à la foule furieuse, il voulait racheter le monde
par sa mort ; c'est pourquoi il laissa les mauvais
l'insulter et l'injurier comme ils voulurent,
il ne voulait pas divulguer ouvertement
aux gens des Juifs, que lui-même était Dieu ;
car s'ils avaient su en vérité qu'il possédât la puissance
sur ce monde du milieu, le courage eut hésité
dans leur cœur, ils n'oseraient pas de leurs mains
toucher Celui qui fut enfanté de Dieu, mais le royaume du ciel
le plus éclatant des lumières, eut été fermé aux Leudes,
C'est pourquoi Celui qui règne ne voulait pas qu'ils commissent
ce qu'ils projetaient.
Le destin s'accomplit,
par la force admirable de Dieu, le midi vint
où les hommes épouvantables devaient le tuer.
Alors gisait dans les liens à l'intérieur de la citadelle
un brigand décrié ; il en avait dans le royaume
déjà tué plus d'un et étendu mort,
un misérable voleur fieffé sans pareil
qui était emprisonné à cause de ses péchés ;
il s'appelait Barrabas il était dans les cités
bien connu à cause de ses actions ;
or c'était une coutume du pays de la gent juive,
que tous les ans, en l'honneur de Dieu,
au jour saint, pour un homme arrêté
de demander la liberté, pour que le pasteur de la cité,

le conducteur du peuple lui donnât la vie libre.
Alors le duc des chefs des Juifs, commença
à demander au peuple qui était devant lui,
lequel des deux ils voulaient délivrer,
laisser en vie, de ceux qui sont ici enchaînés
dans les liens amers. Les chefs des Juifs
avaient ameuté tous les plus pauvres
afin qu'ils demandassent la vie pour le larron public,
se fissent délivrer le voleur, qui souvent dans la nuit épaisse
avait accompli le crime et le Christ qui règne
de le tourmenter sur la croix. Alors il fut annoncé partout
comment ils avaient jugé ; ils voulurent l'exécuter,
suspendre l'Enfant saint. Alors le duc ressentit
mal et souci, car il savait bien
que par inimitié seulement les chefs haïssaient
l'Enfant de paix, le Christ, et il leur obéit,
leur accorda leur volonté ; pour cela il reçut châtiment
pour salaire en cette lumière, mais il gagna bien plus long mal
lorsqu'il s'en alla de ce monde.

63.

La femme de Pilate.

Matth., XXVII, 19. — Jean, XIX, 12.

Alors le prince des ennemis méchants,
Satan lui-même s'aperçut, quand vint l'âme
de Judas dans l'abîme de l'enfer dévorant,
alors il sut en vérité que c'était le Christ qui règne,
l'Enfant du Maître qui était là enchaîné ;
il sut en vérité qu'il voulait, suspendu à la croix,
sauver le monde entier de la tyrannie de l'enfer,
sauver les Leudes à la lumière de Dieu.
Cela fut pour Satan à grave souci,
affliction dans le cœur. Il voulut aider
à ce que les enfants des Leudes ne lui prissent pas la vie
ne le tourmentassent pas sur la croix, il devait vivre
afin que la race des héros ne fût pas délivrée de l'enfer,
du péché. Alors Satan s'en alla où
était le ménage du duc
à l'intérieur de la cité. Il commença par montrer
à la femme, le monstre, à l'épouse, clairement,
que ce serait merveille que sa parole

secourut le Christ, qu'il conservât la vie
le Seigneur protecteur des hommes dont la mort était déjà décidée.
Il savait en vérité qu'ainsi il lui prendrait le pouvoir
qu'il ne serait plus si puissant sur ce monde du milieu,
sur le vaste monde. La femme eut crainte,
grave souci, quand ces visions apparurent
en plein jour par l'action du diable,
qui lui-même resta inaperçu par le casque qui rend invisible.
Elle envoya un messager et lui ordonna de dire à son Seigneur
lui-même quelle vision elle avait eue,
pour secourir le saint homme, elle l'en priait,
lui laisser la vie. « J'ai vu mainte chose
étrange et je sais que les péchés doivent
bien mal réussir aux hommes
qui s'en prennent audacieusement à sa vie. »
Le messager s'en alla jusqu'à ce qu'il trouvât
son Seigneur assis au milieu de la foule,
dans le chemin des pierres, là où la rue était
de rochers ajustés. Il alla à son prince
et lui dit les paroles de la femme.
Alors fut ému
le cœur du duc, il s'agitait plein de tourment
dans sa poitrine tremblante. L'un comme l'autre lui faisait peine,
s'il tuait l'innocent
et s'il ne laissait pas faire les Leudes
à cause de ses paroles. Cependant il tourna enfin
sa manière de voir du côté des chefs des Juifs,
pour leur accorder leur vœu, rien ne l'arrêta
devant le grave péché qu'il commettait.
Il ordonna de lui apporter une source claire,
de l'eau dans l'aiguière, là où il trônait ;
alors l'ami de l'empereur, le vaillant duc,
se lava les mains devant le peuple et dit aux chefs
qu'il voulait se purifier des péchés,
des actions honteuses : « Je ne veux avoir aucune faute
contre le saint héros, prenez tout sur vous,
paroles et œuvres par lesquelles vous le torturerez ! »
Alors tous les Juifs crièrent à la fois,
la foule puissante, qu'ils voulaient porter
la faute de leurs actions. « Son sang soit sur nous,
et que sa mort nous frappe, et nos enfants,
et les enfants de nos enfants ! Sur nous soit la faute
si nous commettons le péché par sa mort ! »
Alors le meilleur de Ceux qui furent enfantés fut livré aux Juifs,
entre les mains des haineux dans des liens durs

garrotté, où ceux endurcis dans l'envie,
les ennemis, le reçurent ; le peuple se pressa autour de lui,
la foule des larrons. Le Seigneur puissant
supporta avec patience ce que lui fit le peuple,
ils le firent flageller avant qu'ils le châtiâssent dans son corps
et sa vie, lui crachèrent sous les yeux,
insultèrent le prince, le frappèrent des poings
sur les joues, prirent son vêtement
et lui mirent un haillon rouge,
et mainte autre chose, les méchants pleins de malice :
ils firent tresser un diadème de dures épines
plein de tourments, le mirent à Celui qui règne
sur la tête, les valets allèrent à lui,
le saluèrent roi, plièrent les genoux,
inclinèrent la tête, tout cela par dérision ;
mais le Seigneur des peuples le souffrit
le Puissant, par amour pour la race des hommes.
Ils ordonnèrent aux héros de fabriquer avec des armes tranchantes
de leurs mains, avec un arbre dur,
une lourde croix et ordonnèrent au Christ,
à l'Enfant de Dieu béni de la porter lui-même,
de la traîner là où il devait trépasser
mourir sans péché. Ils obéirent avec cris de joie
les gens des Juifs, et menèrent le Christ
le Seigneur à la mort. Alors on put entendre des choses amères,
pleines d'afflictions ; derrière lui marchaient
en pleurant les femmes ; les hommes gémissaient,
ceux qui étaient venus de Galilée avec lui,
le suivaient de loin. La mort de leur Prince
leur créait douleur. Alors il dit lui-même
le meilleur de ceux qui furent enfantés, et il regarda autour de soi :
ne pleurez pas et ne gémissez pas,
à cause de ma mort : affligez-vous et lamentez-vous
sur vos actions, répandez des larmes,
des pleurs amers. Le temps viendra
où les mères se réjouiront,
les femmes des Juifs qui n'auront pas d'enfants,
la joie de leur âge. Alors vous expierez cruellement
votre fausseté ; alors vous souhaiterez
que les hautes montagnes vous recouvrent,
vous ensevelissent dans l'abîme ; alors la mort serait meilleure
pour tous en ce pays que de supporter douleur
pareille à celle qui s'approche pour ce peuple.

66.

Le crucifiement.

Matth., XXVII, 35-43. — Marc, XV, 24-32. — Luc, XXIII, 33-38.
Jean, XIX, 17-24.

Alors ils élevèrent dans les cailloux et le sable le gibet
sur le plateau, en haut, le peuple des Juifs,
un arbre sur la montagne, pour tourmenter sur la croix
Celui qui fut enfanté de Dieu. Ils frappèrent le fer froid,
des clous neufs, tranchants, avec rage,
avec de durs marteaux, au travers des mains et des pieds,
liens amers ; son sang coula sur la terre,
les gouttes de celui qui est cher. Mais il ne se vengea pas de cette action,
féroce, sur les Juifs, mais il pria Dieu, le Père,
le Puissant, que contre ces hommes
il ne veuille pas s'irriter. « Ils ne savent ce qu'ils font. »
Alors les valets de guerre voulurent partager les vêtements
du Christ, du cher, les hommes vaillants,
ses habits puissants. Les mercenaires étrangers ne purent
être d'accord au sujet de la robe de son corps,
jusqu'à ce qu'ils décidèrent de tirer au sort
qui l'aurait, la sainte robe,
le plus délicieux des vêtements.
Le pasteur du peuple
le duc, ordonna alors d'écrire sur la croix.
au-dessus de la tête du Christ, que c'était le Roi des Juifs,
Jésus de Nazareth, qui était cloué là,
au gibet neuf, par envie et inimitié,
sur le tronc de l'arbre. Alors les Leudes
prièrent de changer le mot, attendu qu'ainsi il parlait selon sa volonté,
puisque lui-même avait dit, que son pouvoir était celui
d'un roi des Juifs. Alors l'envoyé de l'empereur dit,
le vaillant duc : « C'est écrit ainsi au-dessus de sa tête
avec sagesse, et je ne veux pas le changer. »
Alors pour châtiment la foule des Juifs attacha
deux malfaiteurs aux deux côtés
du Christ, sur la croix, pour endurer mort douloureuse
sur le bois des criminels, en salaire pour leurs œuvres,
leurs mauvaises actions. Les Leudes crièrent
beaucoup de paroles de dérision contre le saint Christ,
le raillèrent quand le meilleur de ceux qui furent enfantés
ils virent tourmenter sur la croix. « Si tu es le Dieu de l'univers,
le Fils du Seigneur, comme tu l'as dit toi-même,
alors délivre-toi et délie-toi de la contrainte,

descends sain et sauf, et alors ces Leudes, ces enfants des héros
croiront en toi. » Un Juif impudent qui se trouvait devant
le gibet prononça aussi des blasphèmes :
« Malheur à ce monde si tu étais celui qui le gouverne !
Tu as annoncé que tu pourrais en un seul jour détruire
la haute maison du Roi du ciel ;
la plus forte des œuvres de pierre, et la feras se relever
le troisième jour, ce dont personne encore
ne s'est avisé : voilà que tu es attaché toi-même,
avec des plaies béantes ; tu peux maintenant
toi-même guérir ton mal. » Alors du milieu des liens
l'un des larrons parla, quand il entendit des autres
les paroles ennemies — sa volonté n'était pas bonne,
les pensées de ce duc — : « Si tu es le Roi,
le Christ, Fils de Dieu, descends de la croix,
échappe-toi des cordes et nous tous ensemble
secours-nous et sauve-nous ! Si tu es le Roi du ciel,
le Souverain de cette terre, fais le voir par tes œuvres,
glorifie-toi devant la foule ! » Alors l'autre éleva aussi la voix,
celui qui était suspendu attaché solidement au bois,
luttant contre les tourments : « Pourquoi dis-tu de telles paroles,
railles-tu et injuries-tu ? Tu es attaché au gibet,
courbé à la croix ; nous cependant nous endurons
la douleur pour nos péchés, pour nos actions,
nous sommes punis. Lui est ici sans crime,
libre de tout péché, lui qui n'a jamais
accompli de crime, c'est uniquement par l'inimitié du peuple,
qu'il reçoit volontairement le mal en ce monde.
Je veux croire en lui, je veux supplier le Pasteur du monde,
Celui qui fut enfanté de Dieu, ardemment,
que tu te souviennes de moi avec secours puissant,
toi le meilleur de ceux qui délibèrent ! Quand tu viendras dans ton royaume
sois moi gracieux ! » Alors le Christ, le Sauveur, dit
et lui répliqua : « En vérité, je te le dis,
aujourd'hui encore tu dois dans le royaume du ciel,
voir avec moi la lumière de Dieu,
dans le Paradis, quel qu'amers tourments tu souffres aussi ! »
Là se tenait aussi Marie, la mère du Christ,
pâle sous l'arbre, elle voyait la passion de Celui qu'elle avait enfanté,
le martyre outre mesure ; étaient aussi des femmes
avec elle venues par amour pour le Puissant.
Là se tenait aussi Jean, le disciple du Seigneur,
plein d'affliction près du Christ ; son cœur était malade ;
ils plaignaient sa mort. Alors le Seigneur parla,

le Puissant, à sa mère : « Maintenant je veux te recommander
à mon disciple, qui se trouve ici,
je te donne à lui en compagnie ; regarde-le comme ton fils. »
Il ordonna à Jean de la garder saintement,
de l'aimer tendrement comme une mère,
l'immaculée. Il lui accorda son appui
d'un cœur pur, comme son Seigneur lui ordonnait.

67.

La Mort.

Matth., XXVII, 45-51. — Marc, XV, 33-39. — Luc, XIII, 44-49.
Jean, XIX, 28-30.

Alors au milieu du jour il advint signe puissant
opéré miraculeusement par le vaste monde.
Quand ils élevèrent le Fils de Dieu sur le gibet,
le Christ sur la croix, cela fut annoncé partout :
le soleil s'obscurcit, son éclat plein de joie
ne brilla plus, mais l'ombre l'enveloppa
épaisse et lourde, l'obscurité couvrit
le plus triste des jours, tristes ténèbres
s'étendirent sur le monde, aussi longtemps que le Christ qui règne
souffrit la torture sur la croix, le plus puissant des Rois,
jusqu'à la neuvième heure du jour. Alors le brouillard se dissipa,
la nuée se dispersa, rayonnant parut de nouveau
le soleil au ciel. Alors il cria vers Dieu en haut
le plus puissant des Rois, qui était suspendu à la croix,
lié par les bras : « Père tout-puissant,
pourquoi m'abandonnes-tu, mon cher Seigneur,
saint Roi du ciel, et tiens-tu ton secours
loin de moi ? Me voici au milieu des ennemis
torturé outre mesure ! » La foule des Juifs
le raillait avec dérision, ils entendirent le Christ saint
implorer à boire avant la mort :
« J'ai soif ! » Les valets ne tardèrent pas,
les ennemis forcenés, ils étaient prêts
à lui apporter quelque chose d'amer.
Avec du vinaigre acide ils avaient du fiel
mélangé, les malfaiteurs ; un homme était prêt,
un larron coupable, qu'ils avaient envoyé pour cela
et excité, il chercha une éponge,
la plongea dans le pire des breuvages,
la mit à la pointe d'une perche, et la mit au Fils de Dieu,

au Puissant, dans la bouche. Celui-ci reconnut leur malice,
sentit la fausseté, et ne voulut pas davantage
toucher chose si amère.
Celui qui fut enfanté de Dieu cria à haute voix
vers son Père céleste : « Je remets en tes mains
mon Esprit, en la volonté de Dieu, maintenant il est prêt
à aller à toi, toi Seigneur de tous les peuples ! »
Alors il inclina la tête, laissa échapper
son souffle saint de son corps.
Lorsque le Pasteur du monde
mourut sur la croix, à cette heure-là même
fut opéré un miracle, de sorte que même ce qui est sans vie
put reconnaître la mort de Celui qui règne :
au moment de sa fin la terre trembla,
les hautes montagnes tremblèrent, la pierre dure se fondit,
les rochers s'écroulèrent ; le rideau se déchira
par le milieu qui depuis maints jours
merveilleusement tissé, à l'intérieur du lieu consacré,
pendait intact, afin que les enfants des héros
ne dussent pas voir ce qui était derrière lui,
plein de mystère et sacré ; alors les Leudes juifs
virent le trésor caché. Les tombes laissèrent sortir
ceux qui étaient dans le sommeil, qui par la puissance du créateur
se relevèrent vivants dans leur cadavre,
hors de terre, et se montrèrent alors publiquement,
en avertissement aux hommes. Cela fut un signe puissant,
pour que la mort du Christ fut reconnue
par ce qui sans vie jusque là n'avait jamais parlé,
un mot sur terre. Les Leudes juifs
virent cette chose étrange ; mais leur esprit
était endurci, quelque nombreux que parussent aussi
les signes sacrés, ils ne crurent pas davantage
à la force du Christ, qu'il fut Roi
au-dessus de tout. Quelques-uns seulement de ceux
qui durent garder le Corps sacré, dirent
qu'il était en vérité le Fils de Celui qui règne,
manifestement l'Enfant de Dieu, qui était là mort sur la croix
le meilleur de Ceux qui furent enfantés. Alors frappèrent leur poitrine
beaucoup de femmes en pleurs, son martyre infini
attrista leur cœur, la mort de leur Seigneur
leur créa chagrin.
Or c'était coutume des Juifs
qu'ils ne laissaient pas un cadavre suspendu au jour saint
davantage, lorsqu'il était trépassé de la vie,
avait rendu l'esprit. Alors les pervers ennemis

s'approchèrent plus près, là où étaient cloués
les larrons voleurs qui avaient souffert la torture
avec le Christ. Ils vivaient encore tous deux
jusqu'à ce que les pires Leudes des juifs
leurs rompissent les jambes, que tous deux en même temps
laissassent la vie, pour chercher une autre lumière.
Ils n'eurent pas besoin de faire mourir d'abord le Seigneur,
par violence ; il était déjà trépassé,
son âme était appelée par un chemin sûr
à la lumière de longue durée, ses membres étaient froids,
sa connaissance avait disparu. Alors l'un des féroces alla
plus près, il portait un épieu à clou,
fort, dans la main, il donna avec rage un coup de pointe
et fit avec l'arme tranchante une blessure béante,
de sorte que de ce côté le corps
du Christ fut ouvert. Les Leudes virent
comme sang et eau s'échappèrent tous deux
en bouillonnant de la blessure, telle qu'était sa volonté
et comme cela était ordonné pour le salut des mortels,
de la race des hommes Tout était ainsi accompli.

68.

La Résurrection.

Matth , XXVIII, 5-7. — Marc, XVI, 6-7. — Luc, XXIV, 5-7.

Plus près de son couchant s'était incliné
le soleil brillant avec ses rayons célestes
en ce jour triste, alors vint un ami du Seigneur,
prudent et expérimenté, un disciple du Christ,
déjà depuis longtemps, quoique un petit nombre seulement
le connussent en vérité, car il le tenait caché
devant le peuple des Juifs. Il s'appelait Joseph,
il était en secret un disciple du Seigneur, il ne voulait pas suivre
les réprouvés dans leurs crimes, il attendait au milieu du peuple
le saint royaume du ciel. Il alla chez le duc,
le preux de l'empereur, et le pria en insistant
qu'il osât détacher le cadavre
du Christ de la croix, où il était suspendu douloureusement,
le corps du Bon, du gibet, et de le déposer dans une tombe
le confier à la terre. Le prince du peuple voulut,
lui accorda sa volonté et lui donna pouvoir
de l'accomplir. Alors il courut

il alla au gibet, où il savait
que le cadavre du cher Seigneur était suspendu ;
il le prit de la poutre, arracha les clous,
le reçut dans ses bras comme on doit recevoir le Prince,
le cadavre de Celui qui est aimé, l'enveloppa de lin,
et le porta avec précaution, comme le Seigneur en était digne,
là où il avait taillé la place
dans la pierre ; personne encore n'avait été
caché dans la tombe ; Celui qui fut enfanté de Dieu
d'après la coutume du pays, le Corps sacré
ils le confièrent à la terre et fermèrent avec un rocher
la plus auguste de toutes les tombes.
Pleines de douleur étaient assises
les malheureuses femmes, avaient assisté, et vu
la mort cruelle du Bon. Elles s'en allèrent de là
les femmes en pleurs et considéraient
comment elles pourraient aller à la tombe.
Elles avaient enduré assez de douleur,
de chagrin amer : elles s'appelaient Marie
toutes les trois malheureuses. Le soir approcha,
la nuit avec brouillard.
Le peuple ennemi des Juifs fut
de nouveau au matin rassemblé en foule,
pour délibérer. « Tu sais comment ce royaume
fut mis par un seul homme en sédition
et soulèvement. Cependant il voulait ressusciter de la mort,
au troisième jour. Beaucoup trop
écoutèrent ses paroles. C'est pourquoi fais surveiller
soigneusement son tombeau afin que ses compagnons
ne le dérobent point de la pierre, et disent qu'il est ressuscité
du lit de mort. Cela induirait le peuple
encore plus en égarement, s'ils entendaient dire cela.
Alors de la troupe des Juifs furent désignés
des hommes pour la garde ; ils coururent armés
pour aller à la tombe, garder le cadavre
de Celui qui fut enfanté de Dieu. Le jour saint
des Juifs était passé. Au tombeau étaient assis
les héros de garde dans la nuit claire,
attendant sous le bouclier jusqu'à ce que le jour magnifique
vint aux hommes sur le monde du milieu,
pour la lumière des Leudes.
Il se passa peu de temps,
et par la Force de Dieu l'esprit,
le souffle saint, revint dans le cadavre
sous la dure pierre. La lumière était ouverte

pour le bien des hommes, et maint verrou
délié à la porte de l'enfer, et le chemin de la terre
au ciel était fait. Plein de délice ressuscita
l'Enfant de paix de Dieu, et il s'avança,
quoique les veilleurs ne le vissent pas,
les vaillants héros, quand il se leva de la mort,
quittant le linceul. Les Leudes étaient assis
au dehors autour du tombeau, les ducs des Juifs,
la troupe avec ses boucliers. En avant marchait
la claire lumière du soleil. Alors les femmes vinrent
allant au tombeau, les femmes excellentes,
les douces Maries ; mainte pièce de monnaie,
avait été dépensée pour du baume, or et argent,
pour l'achat de toutes sortes d'aromates précieux,
avec lesquels elles voulaient oindre
le corps du cher Seigneur, le Fils de Dieu,
déchiré de blessures. Les femmes avaient grand souci
dans leur âme et se disaient l'une à l'autre,
qui leur écarterait la grande pierre du tombeau
de côté, qu'elles avaient vu les Leudes
placer sur le cadavre, quand le corps fut
confié au rocher. Quand les femmes furent
allées près de la tombe, pour le voir de leurs
propres yeux, alors arriva avec bruit d'ailes,
l'ange de Celui qui gouverne tout, de la hauteur sereine,
en vêtement de plumes, de sorte que la plaine trembla,
la terre résonna, et les vaillants guerriers
perdirent le courage, les gens armés des Juifs
tombèrent de crainte et craignirent en leur vie,
ne pas rester plus longtemps.

69.

Les veilleurs gisaient,
les valets, demi-morts. Alors se souleva
la grande pierre du tombeau quand l'ange de Dieu
la tourna de côté et sur le couvercle s'assit
l'auguste messager du Seigneur. Sa démarche,
son visage, si quelqu'un osait le regarder sous les yeux,
était si luisant et étincelant que la lumière de l'éclair,
ses vêtements comparables à la neige glacée
de l'hiver. Alors les femmes le virent
assis sur la pierre, devant son éclat rayonnant
elles furent atterrées, et s'effrayèrent, fort

en crainte et tremblement, et n'osèrent plus outre
aller vers le tombeau, jusqu'à ce que l'ange de Dieu
le messager de Celui qui règne, les salua par ses paroles ;
il connaissait bien leur dessein,
leur œuvre et leur volonté et le sentiment des femmes,
elles ne devaient pas craindre : « Je sais que vous cherchez le Seigneur,
le Christ sauveur, de la cité de Nazareth,
qu'en une torture effroyable les Leudes juifs
ont cloué sur la croix, et déposé ici dans le tombeau,
l'innocent. Maintenant lui-même n'est plus ici,
il est ressuscité, la place est vide,
la tombe dans l'abîme. Approchez tranquillement
plus près, il vous tarde ardemment de voir
dans la pierre. Cependant la place est visible
où gisait son cadavre. » Alors la confiance entra
dans le cœur des femmes pâles,
des femmes merveilleusement belles, heureuses et pleines de joie
elles entendirent ce que l'ange de Celui qui gouverne tout
disait de leur Seigneur. Il leur ordonna aussitôt
de s'en aller de la tombe du Christ vers les disciples,
ses compagnons, de leur dire en paroles pleines d'assurance
que leur Seigneur s'était levé de la mort ;
particulièrement à Simon Pierre elles devaient
apporter le joyeux message,
de la venue du Seigneur, que le Christ lui-même
était en Galilée. « C'est là que le verront
ses compagnons, comme lui-même l'a dit
en paroles de vérité. »
Quand les femmes voulurent
s'en aller, au devant d'elles vinrent
deux anges en vêtements
magnifiques, entièrement blancs, qui leur adressèrent la parole,
saintement. Le cœur manqua
aux femmes, de peur, elles ne pouvaient supporter
l'éclat des anges, la lueur étincelante
éblouissait leur regard. Alors prirent la parole
les messagers de Celui qui règne et demandèrent aux femmes,
pourquoi elles venaient chercher le Christ vivant,
le Fils du Très-Haut, chez les morts,
Lui qui était plein de vie. « Vous ne le trouverez pas ici
dans cette tombe de pierre, il est ressuscité
dans son enveloppe corporelle, vous pouvez le croire,
souvenez-vous des paroles que souvent il vous a dites
lui-même en vérité, quand il marchait au milieu de vous

en Galilée, comme il serait livré,
vendu aux mains des hommes pleins de péchés,
pleins de haine, le Seigneur saint,
comme ils le cloueraient pour, effroyable torture, sur la croix
lui donneraient la mort, et là par le secours du Très-Haut
le troisième jour il se lèverait de nouveau
à la vie. Tout cela est maintenant accompli,
pour le salut du monde. Partez donc vite,
allez immédiatement l'annoncer aux disciples.

70.

Jésus apparaît à Madeleine.

Jean, XX, 11-18. — Matth., XXVIII, 9-10. — Luc, XXIV, 13 18.

« Il est allé en avant, il est parti d'ici
au pays de Galilée, où ses chers disciples
doivent le voir. » Heureux et pleins de joie
furent les femmes lorsqu'elles entendirent ces paroles,
l'annonce de la force de Dieu ; cependant elles étaient encore saisies
d'angoisse et de crainte. Elles partirent donc en hâte
du tombeau pour aller dire aux disciples
l'étrange vision, elles qui pleines de grave souci
aspiraient à la consolation.
Les veilleurs arrivèrent
à la cité, qui avaient été toute la nuit
près du tombeau, pour garder là
l'enveloppe du cadavre. Ils racontèrent aux chefs,
quel effroi leur était venu,
quelle étrange vision et ils dirent en outre,
comment cela était venu par la force du Seigneur,
et ne le cachèrent point. Alors les Leudes juifs leur offrirent
des présents, or et argent
leur présentèrent, pour ne pas le dire plus loin,
ne pas l'annoncer à la foule. « Dites que fatigués
vous vous êtes endormis, que ses compagnons se sont glissés
et l'ont dérobé de la pierre. Persistez là dessus
avec zèle, quand cela sera annoncé au prince,
alors nous vous aiderons, qu'il ne vous arrive ni peine
ni mal. Alors ils acceptèrent des Leudes
des bijoux précieux et purent à l'avenir
si peu qu'ils le voulussent, annoncer
aux Leudes dans le pays de pareils mensonges
sur le Seigneur saint.

l'écarta doucement, elle n'osait pas toucher
son corps avec la main. « Je ne suis pas encore monté vers mon Père céleste,
va donc vite, l'annoncer aux autres,
à mes frères, que je veux aller chez notre Père à nous tous deux,
le vôtre et le mien, le Tout-Puissant,
le Dieu de vérité.

71.

L'ascension.

Marc, XVI, 19. — Luc, XXIV, 49-53.

Joyeuse était la femme, qu'elle osât annoncer
qu'elle l'avait vu bien portant ; sans tarder
elle se leva et apporta la nouvelle
aux disciples dans l'attente, qu'elle avait vu bien portant
le Christ qui règne, et de quoi il l'avait chargée,
elle raconta tout. Cependant ils doutaient encore,
aux paroles de la femme, qu'elle apportât un message
du Fils de Dieu, et ils étaient assis pleins de tristesse,
les héros, pleins d'affliction.
Le Christ saint
se manifesta donc une autre fois
depuis qu'il fut ressuscité de la mort à la félicité,
aux femmes à leur joie, il les trouva en chemin,
et les salua d'une manière reconnaissable, elles ployèrent les genoux,
et tombèrent à ses pieds. Il leur ordonna de n'avoir
aucune crainte en leur cœur, « mais à mes frères vous devez
annoncer la nouvelle, qu'ils doivent venir
en Galilée, là je veux les rencontrer. »
Alors deux des disciples partirent de Jérusalem,
le même jour, à l'heure du matin,
pour les affaires vers le bourg d'Emmaüs,
pour visiter la citadelle. Ils entreprirent divers
discours, lorsqu'ils voyageaient sur la route,
les héros au sujet de leur Seigneur. Alors le Saint
s'en vint, le Fils de Dieu. Les disciples ne purent
reconnaître Celui qui est plein de force ; il ne se fit pas connaître ;
cependant il se joignit à eux et demanda de quoi ils parlaient :
« Pourquoi allez-vous donc si affligés ? Pourquoi votre cœur s'attriste-t-il ?
Votre âme est-elle pleine de soucis ? Alors répondirent sans tarder,

les amis du Christ : « Comment peux-tu le demander?
N'es-tu pas de Jérusalem, du peuple Juif? »

. . . .

au Saint-Christ du haut de la prairie du ciel (Luc. XXIV, 40)
avec la grande force de Dieu. Il prit ses disciples
les bons compagnons, et les emmena
jusqu'à ce qu'il les amenât à Bethanie ;
là il éleva les mains, les sanctifia tous,
les consacra par ses paroles. Alors il s'éleva vers le haut (Luc. XXIV, 50)
pour chercher le haut royaume du ciel et son trône saint.
Là il est assis à la droite de Dieu (Marc. 19, XVI)
du Père tout-puissant, et il voit tout de là-haut
le Christ qui règne, ce que le monde renferme.
Cependant à cette place même se prosternèrent
ses compagnons pour la prière, et les disciples du Christ
retournèrent l'esprit plein de joie et content
vers la cité, vers Jérusalem.
Là ils étaient dans le lieu consacré. La force de Celui qui règne (Luc. [XXIV, 53).

. . . .

FIN

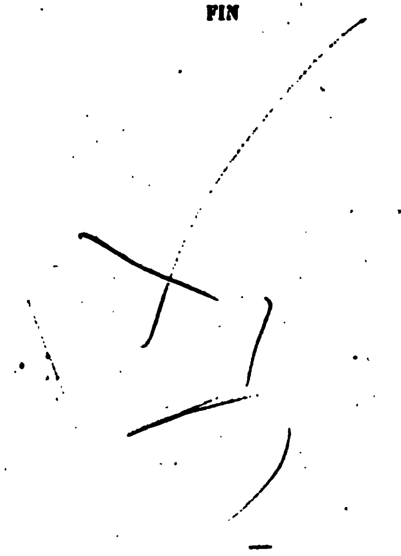


TABLE DES MATIÈRES

Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont

Chabaneau (C.). Les Sorts des Apôtres. Texte provençal du XIII[e] siècle, publié avec l'original latin. *Paris*, 1881, in-8 br., 40 pages. 2 fr. 50

— La prise de Jérusalem ou la Vengeance du Sauveur. Texte provençal publié en entier pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale. *Paris*, 1890, in-8 br., VI et 50 pages. 6 fr.

— Fragments d'une traduction provençale du roman de Merlin. *Paris*, 1883, in-8 br., 19 pp. 2 fr. 50

— Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, suivies de deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil-Gallaup. *Paris*, 1886, in-8 br., 112 pages. 5 fr.

— Le Romanz de Saint-Fanuel et de Sainte-Anne et de Nostre-Dame et de Nostre Segnor et de ses Apostres, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de Montpellier. *Paris*, 1889, in-8 br., VIII-152 pages. 7 fr.

— Le Roman d'Arles. Texte provençal. Publié en entier, pour la première fois, d'après le manuscrit de M. P. ARBAUD, avec introduction, notes et appendice. *Paris*, 1889, in-8 br., XIV-87 pages. 5 fr.

— Varia provincialia. Textes provençaux en majeure partie inédits. *Paris*, 1889, in-8 br., de 95 pages. 5 fr.

Constans (L.). Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue. *Paris*, 1880, in-8, 263 pp. 5 fr.

— La légende d'Œdipe, étudiée dans l'antiquité, au moyen-âge et dans les temps modernes, en particulier dans le ROMAN DE THÈBES; texte français du XIII[e] siècle. *Paris*, 1881, un vol. in-8, br., de X, 390 et XCI pages, plus une planche représentant 2 sujets gravés d'après l'antique. 10 fr.

— Les manuscrits provençaux de Cheltenham (Angleterre). Notice et textes inédits. *Paris*, 1882, in-8, br., 115 pages. 3 fr. 50

— Le Livre de l'Epervier. Capitulaire de la commune de Millau (Aveyron), suivi d'autres documents relatifs au Rouergue. Publiés avec une introduction, un glossaire et une table de noms propres. *Paris*, 1882, in-8, br., XVI et 316 pages. 10 fr.

Guibert (Michel-Claude, prêtre). Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe, publiés pour la première fois avec une introduction, des suppléments jusqu'à 1790 et des notes historiques, par MICHEL HARDY. *Dieppe et Paris*, 1878, 2 vol. in-8, br., de XXXV-414 et 460 pp., papier vergé. 18 fr.

Guillaume (l'abbé P.). Le mystère de saint Anthoni de Viennès publié d'après une copie de l'an 1506. *Gap et Paris*, 1884, in-8 br., CXX-224 pp. et fac-similé. 10 fr.

— Le Mystère de saint Eustache, joué en 1504 sous la direction de B. Chancel, chapelain du Puy-Saint-André, près Briançon (Hautes-Alpes). *Paris*, 1880, in-8 br., 115 pp. 7 fr. 50

— Istoria Petri et Pauli. Mystère en langue provençale du XV[e] siècle, publié d'après le ms. original. *Gap et Paris*, 1887, in-8 br., XX-236 p. 7 fr. 50

— Istorio de Sanct-Poncz. Mystère en langue provençale du XV[e] siècle, publié d'après un ms. de l'époque. *Paris*, 1888, in-8 br., XV-243 pp. 7 fr. 50

Loisy (A.). *Histoire du canon du Nouveau-Testament.* Leçons d'Ecriture Sainte professées à l'Ecole supérieure de Théologie de Paris pendant l'année 1890-91. *Paris*, 1891, in-8 br., de 305 pages. 15 fr.

Martin (l'abbé J.-P.). Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament. *Partie pratique. Tome I.* (Leçons professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1883-84). *Paris*, 1884, in-4 br., XXXVI et 327 pages autographiées. 25 fr.

— Introduction à la critique textuelle du Nouveau-Testament. *Partie pratique. Tome II.* (Leçons professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1883-84). *Paris*, 1884, in-4 br., de IX-554 pages, carte et fac-similés de manuscrits. 40 fr.

— Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament. *Partie pratique. Tome III.* (Leçons professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1884-85). *Paris*, 1885, in-4 br., VI et 512 pages accompagnées de fac-similés de manuscrits orientaux (coptes, syriaques) et de cartes. 40 fr.

— Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament. *Partie pratique. Tome IV.* (Leçons professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1885-86). *Paris*, 1886, in-4 br., VI-549 pp. et fac-similés 40 fr.

— Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament. *Partie pratique. Tome V.* (Leçons professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1885-86). *Paris*, 1886, in-4 br., XI-248 et L pages de fac-similés. 20 fr.

— Description technique des manuscrits grecs relatifs au Nouveau Testament, conservés dans les Bibliothèques de Paris. Supplément aux Leçons sur la critique textuelle du Nouveau Testament, professées à l'Ecole supérieure de théologie de Paris en 1882-83. *Paris*, 1884, in-4 br., XIX-205 pages, fac-similés de manuscrits. 20 fr.

— Introduction à la critique générale de l'Ancien Testament. I. De l'origine du Pentateuque. *Paris*, 1887, in-4 br., CVIII et 639 pages autographiées. 40 fr.

— Introduction à la critique générale de l'Ancien Testament. II. De l'origine du Pentateuque. *Paris*, 1888, in-4 br., XLVI-485 pages autographiées. 40 fr.

— Introduction à la critique générale de l'Ancien Testament. III. De l'origine du Pentateuque. *Paris*, 1889, in-4 br., X et 706 pages. 40 fr.

— La vulgate latine au XIIIe siècle, d'après Roger Bacon, *Paris*, in-8 br., 73 pages. 2 fr. 50

— Quatre manuscrits importants du Nouveau Testament auxquels on peut en ajouter un cinquième. *Paris*, 1886, in-8 br., 62 pages 3 fr.

Martinof (le P.). Les manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris. *Paris*, 1858, in-4 br., fac-similé, 112 pp. 3 fr.

Mériten (J.). La version grecque des livres de Samuel, précédée d'une introduction sur la critique textuelle. *Paris*, 1898, in-12 br. 5 fr.

Noulet (J.-B.). Las Ordenansas et Coustumas del libre blanc, publiées avec une introduction, des notes et un glossaire. *Paris*, 1878, in-8 br., 199 pages. 7 fr.

— Las Nonpareilhas Receptas per far las femnas lindentas, risentas, plasentas, polidas et bellas, et mais per las far pla cantar et caminar honestamen et per compas. Publiées d'après l'édition de Toulouse 1555, avec une introduction, des notes et un glossaire. *Paris*, 1880, in-8 br., VII et 101 pages. 6 fr.

— et **Chabaneau** (C.). Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle, contenant des poésies de Raimon de Cornet, de Pierre de Ladils et d'autres poètes de l'école toulousaine, publiées en entier pour la première fois, avec introduction, notes, glossaire et appendice. *Paris*, 1888, in-8 br., LVI et 237 pages. 15 fr.

Thénard. Mémoires ou livre de raison d'un bourgeois de Marseille, publiées avec une préface et des notes. *Montpellier et Paris*, 1881, in-8 br. 5 fr.





